# TRAITÉ DU POULS,

*OU*

## DES CONNOISSANCES

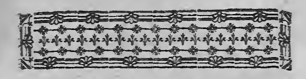
qu'on peut acquérir par son moyen, & des autres signes qui doivent être joints pour juger de ce qui se passe dans les hommes.

*Par M. HUNAULD, Conseiller Médecin ordinaire du Roi, Docteur Régent en la Faculté de Médecine d'Angers, & de l'Académie Royale des Belles-Lettres de la même Ville.*



A PARIS, *rue S. Jacques*,
ez la Veuve de DENIS-ANTOINE PIERRES, Libraire, vis-à-vis Saint Yves, à Saint Ambroise & à la Couronne d'Fpines.

M. DCC. XLVII.
*Avec Approbation & Privilege du Roi.*



# PRÉFACE.

JE ne publie cet Ouvrage que comme un essai, dont je dois même l'entreprise au hazard, quoique depuis long-tems, j'eusse dessein d'écrire sur le pouls. Mais un jour m'étant trouvé à la campagne avec un homme d'esprit, moins Physicien à la vérité que je ne le représente, la conversation s'engagea insensiblement sur le pouls, de la même maniere à peu-près que l'historien de nos deux interlocuteurs la rapporte. J'eus occasion alors de dire une grande partie de ce que j'écris ici ; & ce fut ce qui me fit penser que, puisque je m'étois assez heureusement expliqué, pour sa-

tisfaire une personne très-sensée, je pourrois trouver grace devant plusieurs autres. Ainsi tous les soirs prenant la plume, & suivant le plan de nos entretiens, je composai insensiblement ceux-ci.

Leur matiere est sans doute la plus curieuse, & la plus interressante de toute la physique, mais c'est aussi la plus difficile: elle mériteroit pour ce sujet plutôt un gros volume, que d'être renfermée dans un si petit espace. Mais comme je n'y touche qu'après avoir traité à fond en quelques Ouvrages précédens des principaux objets qui s'y présentent, & que d'ailleurs j'ai dessein d'étendre davantage dans d'autres que je dois publier, la plûpart des choses, il me semble que cet essai ne laissera rien à désirer, qu'on ne trouve dans le cours de mes traités. D'ailleurs je

ne dois pas ignorer que les petits volumes sont plus favorablement reçus que les gros; ceux-ci épouvantent les lecteurs, qui craignent les longues, & fatiguantes lectures. Pourquoi ne pourrois-je pas encore imiter les prudentes précautions de tant d'Auteurs, qui veulent par de pareils essais pressentir le goût du Public, avant que d'entreprendre de longs, & de difficiles traités?

Celui-ci exige plus que tout autre que je prenne de telles mésures. Il renferme bien des questions, sur lesquelles les sçavans restent partagés: & je ne doute point que, si je suis favorablement reçu de quelques-uns, beaucoup d'autres ne me refusent leurs suffrages. Cependant je n'avance rien que je n'appuie plutôt par des raisons, que par autorités. Mais je connois

trop la diverſité des génies pour me croire pour cela hors d'intrigues. La plûpart n'eſtiment les Ouvrages qu'autant qu'ils y trouvent leurs idées ; tout ce qui s'y oppoſe, les offenſe, & leur paroît faux par conſéquent ; tout juſques au tour dont les choſes ſont amenés, doit tenir de leur goût ; & le moyen de leur plaire eſt de réveiller plutôt leur complaiſance pour eux-mêmes, que de chercher à les inſtruire.

A dire vrai les préjugés oppoſent d'étranges obſtacles à un Auteur, & c'eſt un fâcheux embarras pour lui de n'oſer rien écrire, s'il ne fait effort pour les vaincre. Il offenſera, il bleſſera, s'il l'entreprend, & ſera toujours rebuté s'il dit quelque choſe de nouveau, ou de plus approfondi. Il faut donc qu'il ſe taiſe : mais ſouvent qu'el-

les pertes pour la république des lettres ! Pourquoi comme dans les autres tribunaux où l'on recuille les suffrages, n'écoute-t-on pas les avis d'un chacun sans chagriner les Auteurs, lorsqu'ils ne plaisent pas ? Il me semble que tous ceux qui peuvent parler, sont obligés de le faire;ils doivent leurs observations, leurs pensées, en faveur du bien public ; & ceux-là particulierement, qui lui sont consacrés plus que les autres, & qui ont vieilli dans leur ministere.

Ce n'est qu'à leur zele qu'on est redevable de ces prétieux trésors, où chacun va puiser l'érudition qui lui est nécessaire ; & s'il n'est pas accordé à tous d'y apporter de quoi enrichir des dépôts si utiles, pourquoi ne tiendra-t-on pas compte de la bonne volonté à ceux qui n'ont pu faire mieux ?

Je ne demande à être reçu qu'à ces titres, & j'abandonne aux autres la gloire d'usurper la tirannie des esprits. Qu'ils entreprennent de dominer par l'effort de leur audacieuse critique; qu'à force de détruire, & de renverser quiconque les devance, & se trouve en possession des suffrages, ils prétendent s'affermir; enfin qu'à l'occasion de quelques erreurs, ou d'autres défauts échappés à l'attention d'un Auteur trop rapidement emporté par la vivacité de son génie, ils entreprennent d'annéantir les meilleurs ouvrages, je laisserai volontiers passer ces torrens de peu de jours; & ne pensant qu'à m'acquitter de mes devoirs, je rendrai compte paisiblement au public de ce que j'ai eu occasion d'observer. Heureux s'il est de quelque utilité. C'est mon sentiment que j'expose, il ne

doit en aucune maniere faire obstacle à celui d'autrui.

Ayant donc cru trouver fur le difcernement du pouls une méthode nouvelle pour apprendre à le mieux connoître, fur-tout aux jeunes Médecins encore peu formés à profiter de ce figne, le premier de tous, & le plus inftructif; j'ai penfé qu'une telle méthode leur pourroit être utile. Et fi à l'occafion de ces fignes, & des autres qui lui doivent être joints pour le rendre plus décifif, je fuis entré en quelques détails fur les tempéramens, & les phyfionomies; s'il m'a paru même néceffaire, pour mieux éclaircir ces myfteres, de propofer mes penfées fur l'inftinct, ou l'ame des bêtes; c'eft fans prétendre attaquer ceux qui les rejettent. Heureufement je ne fuis pas affez vain pour entreprendre de

décider sur de si grandes questions. Mais il m'est permis, ce me semble, d'en dire ma pensée. Il est vrai que je me serois épargné cette difficile entreprise, s'il n'avoit pas été nécessaire d'expliquer les causes de ces vertus, ou propriétés morales, qui paroissent attachées aux qualités de nos tempéramens; & quoiqu'aujourd'hui on s'explique à leur sujet tout autrement que n'a fait l'Antiquité, n'est-ce pas assez pour moi, qui depuis long-tems pratique la Médecine, d'avoir reconnu plus de sûreté dans l'ancienne maniere de penser, que dans les explications modernes, pour m'y devoir attacher? La seule expérience a fait ma loi. Ses succès m'ont persuadé: trouvant d'ailleurs à profiter dans Hippocrate, pourrois-je ne le pas préférer à quelque Cartésien, ou

à quelque Géometre nouveau ?

Cependant je n'en méprise aucun. Ami de tous, interressé à leur gloire, je loue leurs découvertes; j'en profite le plus que je puis; mais c'est moins en abandonnant les Anciens, que pour faire servir à perfectionner leur doctrine, des nouveautés que je dois à ces illustres modernes.

Au reste, je n'ai adopté la méthode du dialogue, que parce qu'elle m'a paru, & plus instructive, & plus convenable aux discussions que je me suis cru obligé d'entreprendre. Je les devois à la nécessité d'autoriser mon systême, quoique je ne le propose pas comme nouveau. A ce seul titre, il me seroit suspect, puisqu'on ne doit pas croire, que dans des matieres méditées depuis tant de siécles par de très-illustres personnages, on ait

quelque chose de plus à faire, que de les approfondir davantage, de les expliquer par de nouveaux moyens, enfin de les enrichir par quelques découvertes. J'ai essayé tout cela; &, si j'y ai eu quelque succès, j'en dois être plutôt redevable au bonheur de quelque point de vue où je me suis trouvé, qu'à un génie plus pénétrant que celui des autres. Je m'en suis déja expliqué ailleurrs. Il y a souvent plus de bonne fortune que d'habileté à faire des découvertes.

Je voudrois donc en conséquence d'un assez long traité que j'ai entrepris sur l'histoire de l'homme, apprendre les moyens de discerner les différentes qualités de ceux qu'on observe; mais cela seulement, par rapport aux moyens les plus sûrs de conserver leur santé, ou de la rétablir, lorsqu'elle est

perdue. Aucun de ces motifs indiscrets qui occupent la plus grande partie de ceux qui ont traité de la physionomie n'excite ma curiosité; & je révere comme une espece de sanctuaire le cœur d'autrui; persuadé qu'il n'est permis d'y fouiller qu'avec des intentions également pures, & charitables. Il y auroit d'ailleurs très-souvent bien des mécomptes dans les jugemens qu'on prétendroit porter. Les vertus, la politique, mille divers moyens artificieux, sont capables d'en imposer beaucoup. Combien de gens arrêtés par la piété, par la philosophie même, ont si heuresement réussi à surmonter leur naturel qu'autant qu'ils paroissoient portés à certains vices, autant se sont-ils formés l'habitude de s'en éloigner! j'en rapporte des exemples fameux dans l'Antiquité. Ainsi mon inten-

tion ne fut jamais de procurer des moyens de pratiquer une ſcience, dont on pourroit trop ſouvent abuſer, ou qu'on pourroit faire ſervir à de téméraires ſoupçons. Mais du côté que je la traite, ſagement dirigée ſur les loix de la Médecine, elle n'a rien qu'on puiſſe craindre, ou condamner. Elle ſervira particulierement à faire connoître ce qu'il y a dans l'homme de plus merveilleux, & de plus interreſſant pour l'art de guérir.

J'établis dans ce traité le pouls comme le premier, & le principal de tous les ſignes, auxquels en effet ils ſe rapportent tous. J'en fais voir les liaiſons, les dépendances, & de quelle maniere on peut ſi utilement paſſer des uns aux autres, qu'un Médecin pourra ſouvent avoir l'avantage, à ne faire que regarder ſon malade, de de-

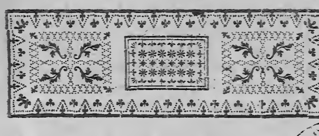
viner quel en eſt le pouls, & conſéquemment une grande partie des choſes qui ſe paſſent en lui.

Cependant je n'ai pas encore épuiſé cette matiere ; il y reſte bien des obſervations qui ne devoient pas trouver leur place dans un premier eſſai ; il ne s'agit ici que de bien faire connoître, ce que c'eſt que le pouls, & ſes propriétés, puiſque dans l'hiſtoire des maladies j'en dois faire un ſi grand uſage : il me ſeroit alors déſagréable d'uſer de répétitions. Ainſi je paſſe ſous ſilence l'hiſtoire de tant de variations du pouls, qui dépendent de l'ordre, & de la meſure des digeſtions, des alternatives du travail & du repos, de la veille & du ſommeil, du changement des ſaiſons, des variations mêmes qui ſe ſuccedent dans l'eſpace d'un jour. Je ne

dis rien non plus de la différence où il se trouve dans l'un & l'autre sexe, & dans les divers âges de la vie ; tout cela devant trouver ailleurs plus naturellement sa place, suivant le plan que je me suis proposé. Cependant pour peu que ce premier essai convienne au goût du public, je changerai volontiers de dessein, & ce qui me reste fournira la matiere d'un volume pareil à celui-ci.



TRAITE'



# TRAITE' DU POULS

OU

## DES CONNOISSANCES QU'ON PEUT ACQUÉRIR PAR SON MOYEN.

## DIALOGUE PREMIER.

*DES CAUSES ME'CHANIQUES du Pouls & de ses différences.*

IL me sera très-agréable, Monsieur, de vous satisfaire par la relation que vous me demandez. Mais que je regrette que vous-même n'ayez pas entendu notre Hérophile moderne! Car

avec quelque attention que j'aie écouté, tout ce qu'il nous a dit sur le Pouls, & les autres signes propres à déceller ce qui se passe dans les hommes, je n'espere pas vous dédommager du plaisir que vous auriez eu à l'entendre. Ses idées sont nettes, & précises, & ses expressions si faciles, & si justes, qu'on croit moins l'écouter, que voir les choses mêmes, dont il parle. Vous auriez d'ailleurs eu l'avantage dont notre ami Polyphile a si bien profité. Il lui a fait mille objections, qui ont toutes été résolues. Pourroit-on manquer d'en faire en des matieres si difficiles ? Il semble même que plus on en fait, & plus étend & perfectionne ses connoissances.

Ainsi c'est plutôt une dissertation entre Hérophile, & notre ami, qu'un simple discours que je me propose de vous écrire. Elle aura pour ce sujet la forme de dialogue; parce que, lui donnant un autre tour, je craindrois ou de ne vous en pas dire assez, ou d'y répandre quelques obscurités.

Il arriva donc par le plus heureux hasard que Polyphile & moi nous nous

rencontrâmes à la campagne chez le Marquis * * *. Hérophile y étoit depuis quelques jours pour le guérir d'une maladie très-fâcheuse; & comme alors le malade commençoit à se rétablir, nous eûmes pour nos entretiens tout le loisir nécessaire.

Ainsi nous promenant un matin, le meilleur état du Marquis fut d'abord la matiere de notre conversation, & ce qui nous donna occasion de discourir sur le Pouls, fut qu'Hérophile nous dit, qu'au milieu de tant d'allarmes le Pouls du malade l'avoit toujours rassuré. Vous sçavez, Monsieur, combien Polyphile est curieux, & que l'étude de la nature fait depuis long-tems son occupation la plus agréable. Il nous dit même qu'il n'y avoit pas long-tems, qu'il avoit parcouru quelques Auteurs sur le Pouls, mais qu'il n'en étoit pas satisfait; & ce fut ce qui l'engagea de dire à Hérophile que tant de confiance qu'il avoit prise en conséquence de l'état du Pouls du malade, lui paroissoit fondée sur des principes bien équivoques.

Ils le seroient moins, répondit Hé-

rophile, si nous étions assez bon connoisseurs pour en faire un juste discernement, & juger de toutes ses propriétés. Comme il n'y a pas un seul mouvement du Pouls, qui ne soit l'effet nécessaire d'une cause qui agit en conséquence de l'état où se trouvent les hommes; nous en pourions juger aussi conséquemment que de ce qui se passe sous nos yeux. Mais par malheur il se glisse dans nos observations tant de défauts d'une importance extrême, que nous n'approchons qu'avec peine d'une grande partie des découvertes que la théorie nous promet.

Il est vrai aussi que ce n'est pas seument au Pouls que les Médecins habiles s'attachent; ils ne négligent rien de tous les autres signes extérieurs; & par les justes comparaisons qu'ils en font avec le Pouls, ils parviennent à de surprenantes découvertes.

Je sçai, interrompit Polyphile, qu'on dit à ce sujet des choses surprenantes de la connoissance des Médecins Chinois.

J'en ai entendu parler, répondit Hérophile, mais ayant lu quelques uns de leurs Ouvrages sur le Pouls, & sur le

corps humain ; ayant d'ailleurs parlé à quelques personnes, qui, malades à la Chine, avoient fait épreuve de leur habileté, je ne trouve pas qu'elle réponde à leur grande réputation.

Pour bien juger du Pouls, il faut avoir une connoissance si parfaite du corps humain, que c'est assez d'ignorer quelqu'un de ses mysteres, pour tomber dans de grandes erreurs : & cette connoissance manque absolument aux Médecins Chinois.

Mais, reprit Polyphile, est-ce actuellement une chose si difficile que cette connoissance du corps humain, après tant de découvertes qu'a fait l'anatomie ? Depuis quelque tems, jusques où n'a-t elle pas poussé ses recherches ? & quels étonnantes découvertes par le secours des microscopes ?

Hérophile sourit à ce propos, & prenant la parole : elle pourroit bien, dit-il, pénétrer plus loin encore si les microscopes étoient meilleurs, sans parvenir jamais par les chemins qu'ils découvrent aux vérités dont il est question.

Il est vrai que les solides ont beau-

coup de part à tout ce qui se passe dans le corps humain; premiers instrumens sans lesquels rien ne peut être exécuté; mais c'est dans les liquides que sont renfermés les principaux mysteres. C'est au sang que l'ame est attachée, & du sang qu'elle tire tant de caracteres si différens, dont elle paroît revêtue. Ainsi le Pouls, pour signifier beaucoup, doit trouver un homme encore plus versé dans la connoissance des mysteres du sang, que dans la construction des solides.

Ce n'est pas ainsi cependant, reprit Polyphile, qu'on en juge aujourd'hui.

Je le sçais, interrompit Hérophile, & ce systême qui est à présent à la mode, ne m'est pas inconnu. Il aura son tems comme les autres, qui, d'abord comme lui en possession de la plus grande partie des suffrages, sont si fort tombés, qu'on n'en veut quasi plus parler. L'expérience ramene à la fin tout à son autorité suprême. Elle détrompe les uns, jette les autres dans les doutes, & la confusion; & nul sçavant n'est en droit de se croire paisible, tant qu'il n'a que la nouveauté pour appui.

C'est-à-dire, reprit Polyphile, que

vous êtes plutôt partiſan des Anciens, que des Modernes?

Je ne le ſuis que de la vérité, répondit Hérophile, & c'eſt autant chez les uns, que chez les autres, que je me plaîs à la chercher : mais, plus attentif encore aux leçons de l'expérience, qu'à leurs autorités, je ne me fixe, autant qu'il m'eſt poſſible qu'aux faits le plus clairement démontrés. Ainſi pour peu qu'il vous fût agréable de ſçavoir ce que je penſe ſur le Pouls, & les autres ſignes que nous conſultons, j'aurois l'honneur de vous l'apprendre, indépendamment de quelque ſyſtême que ce ſoit. J'ai pris des uns & des autres. J'y ai ajouté, & par ce moyen je m'en ſuis fait un tout particulier.

Vous nous feriez, dit Polyphile, un plaiſir extrême de vouloir bien nous en inſtruire, & cette faveur nous engagera à beaucoup de reconnoiſſance. Mais, accordez-nous, s'il vous plaît, la permiſſion de vous demander tous les éclairciſſemens néceſſaires ſur les difficultés qui pourront ſe préſenter. J'en prévois beaucoup. Une matiere que je conçois, & ſi étendue & ſi difficile, pourroit-elle manquer de les faire naître?

Vous avez raison, Monsieur, dit Hérophile, puisqu'il n'y en a pas dans toute la Médecine, qui suppose de plus grandes connoissances. Toutes les sciences, & physiques, & métaphysiques s'y trouvent interressées.

A quoi serviroit en effet de connoître par les mouvemens du Pouls la plus grande, ou la moindre rapidité du sang, la grandeur plus ou moins considérable de sa raréfaction, & les divers dégrés de sa consistence, si par ces signes on ne devoit pas découvrir ce qui se passe de plus mysterieux dans le corps humain? Car il est constant qu'en conséquence des loix de l'union de l'ame & du corps, l'ame se modifie en autant de façons que le sang reçoit d'altérations différentes; qu'elle se revet d'autant de caracteres qu'il y a de sortes de tempéramens; enfin que suivant que le cours des âges y cause des changemens, elle en prend les diverses impressions. Ainsi l'on peut juger par le moyen du Pouls, & des autres signes, qu'il n'en faut jamais séparer, aussi-bien des dispositions du corps, que celles de l'ame.

Puisque nous convenons de leur u-

nion ; n'eſt-ce pas une néceſſité qu'il ſe faſſe entre eux un tel commerce de leurs qualités réciproques, que tant que le corps ſera animé par l'ame elle en reçoive des impreſſions conſéquentes à ſes divers caracteres ? C'eſt ce que l'expérience nous démontre encore plus que le raiſonnement : car, bien que nous ſuppoſions les ames également parfaites, ne découvrons-nous pas de ſi grandes différences entre les divers caracteres des hommes, que c'eſt une néceſſité qu'en conſéquence de loix de l'union, leurs ames aient contracté certaines impreſſions paſſageres, qui, ſans interreſſer leur eſſence, diſtingueront beaucoup leurs propriétés ? Ignorez-vous que dans le ſanguin, dans le bilieux, dans le pituiteux, & l'atrabilaire, les inclinations ne ſont pas moins diſtinguées que leurs tempéramens, & que ces inclinatiors ſe trouvent très-conſéquentes anx qualités qui les caractériſent ? D'ailleurs ces différentes perſonnes paroiſſent-elles ornées des mêmes avantages ? Enfin dans le commerce de la vie les voyez vous ſe préſenter avec de pareils agrémens ? Joignez à ces ob-

ſervations l'hiſtoire de la vie : quelle différence de mœurs de l'adoleſcent d'avec celles de l'homme fait & du vieillard ! Quelle différence encore entre les ſexes, & tout le cours de leur vie !

Ici les raiſonnemens ne doivent pas nous en impoſer au déſavantage de l'expérience : &, bien qu'il s'agiſſe ici d'un des plus impénétrables myſteres, c'eſt une néceſſité de ſe laiſſer conduire par l'hiſtoire des faits, & de s'en rapporter à elle plutôt qu'à *d'éblouiſſantes* difficultés. Je ne ſçai même s'il ne convient pas de vous dire que je me prépare à vous propoſer dans la ſuite d'autres faits ſur leſquels il eſt mieux d'en croire à ce que l'on voit qu'à ce qu'on voudroit penſer. Ce ſera lorſque j'aurai occaſion de vous parler de l'ame des bêtes, auxquelles on voudroit aujourd'hui retrancher toute ſenſibilité, toutes connoiſſances, pour n'en faire que de ſimples machines. Mais il n'eſt pas encore tems d'agiter ces difficultés ; ce ſera lorſque nous ſerons obligés de rendre raiſon de quelques ſignifications du Pouls. Ainſi commençons déſormais par

parler de ses causes, de la maniere qu'elles le produisent, & de ses différences.

L'ordre que vous vous proposez, dit Polyphile, est fort naturel, & c'est avec bien du plaisir que nous vous écoutons.

J'en suis charmé, répondit Hérophile, car il s'agit d'un long détail, & duquel il ne faut pas perdre la moindre circonstance. J'essaierai néanmoins à débarrasser la doctrine du Pouls de ce grand nombre de difficultés qu'on trouve répandues dans ce qu'en ont écrit les anciens, & les modernes. J'éviterai même le détail trop étendu d'un grand nombre de singularités, qui me paroissent peu utilement observées. Pourquoi pousser ses observations au de-là de ce que les Médecins les plus habiles ont remarqué, & suivre son imagination plutôt que ses expériences, puisqu'il n'est question de se fixer qu'à une science d'usage? Nos plus grands observateurs conviennent que Galien, qu'ils respectent tous comme leur maître sur la doctrine du Pouls, à beaucoup exagéré les choses; & qu'il s'en faut bien

qu'il ait obſervé toutes les ſingularités qu'il détaille.

Je ne vous celerai pas, dit Polyphile, qu'ayant eu la curioſité de lire ſur le Pouls quelques uns de vos auteurs,& cet illuſtre grec entre les autres, auquel on m'avoit d'abord adreſſé, j'y trouvai des diſcours ſi longs, ſi embarraſſans, la plûpart même ſi confus, qu'il me ſembla qu'il avoit moins écrit pour inſtruire, que dans le deſſein d'étaler faſtueuſement ſa vaſte érudition. J'aurois bien mieux aimé lire Hippocrate. On dit que cet auteur à écrit toutes ſes obſervations avec plus de juſteſſe, & de préciſion; mais on m'aſſura qu'il n'avoit pas traité de la connoiſſance du pouls.

Cela eſt vrai, répondit Hérophile, quoiqu'on ne puiſſe pas dire qu'il l'ait ignorée: il en parle ſeulement & d'une maniere très-légere en trois ou quatre endroits de ſes Ouvragges, ſoit que de ſon tems on n'eût pas encore aſſez approfondi l'hiſtoire du Pouls, pour en faire un grand uſage; ou que, n'ayant tiré une grande partie de ſes Ouvrages, que des Mémoires qu'il avoit hérité de ſes illuſtres ayeux, les fameux Aſ-

clepiades, il n'y ait trouvé aucunes mentions du Pouls. Mais depuis son tems plusieurs Auteurs, dont par malheur il ne nous est resté que les noms, ont écrit sur le Pouls ; entre lesquels, au rapport de toute l'Antiquité, Herophile est le plus renommé. On a cependant beaucoup vanté la science d'Erasistrate à ce sujet. Il faut qu'en peu de mots je vous raconte de lui une histoire, qui lui acquit beaucoup de réputation.

Antiochus devint passionnément amoureux de la Princesse Stratonice, femme du Roi Seleucus son pere. Mille raisons l'engageoient à cacher une passion si criminelle. Tous les efforts qu'il fit ne servirent qu'à le jetter dans une extrême langueur. On le voyoit chaque jour dépérir. L'allarme fut grande dans toute la Cour, & les Médecins essayerent en vain leurs remedes. Il falloit attaquer la cause. Quels moyens de la découvrir ? Erasistrate eut seul le bonheur de le faire, & ce fut par l'observation du Pouls.

Attaché auprès du Prince, il remarqua que, toutes les fois que la Princesse se présentoit, Antiochus, d'abord plus

agité qu'à l'ordinaire, tomboit ensuite dans un accablement extrême, dont il ne revenoit peu à peu, qu'après le départ de la Reine. Vous aimez, Prince, lui dit Erasistrate; votre Pouls trahit le mystere de votre cœur. Ne dissimulez plus un mal, que je découvre, & auquel je cours chercher le remede. Aussi-tôt il fit part de sa découverte au Roi; mais ce fut d'une maniere aussi ingénieuse que l'étoit sa découverte même. Le Prince est amoureux, lui dit-il, mais par malheur la passion qui le tue ne sera jamais satisfaite. Quoi donc, reprit Seleucus! mon Fils trouveroit-il quelques Dames infléxibles! Sans doute, reprit Erasistrate; car c'est ma femme qu'il aime. Votre femme, s'écria le Roi! & seriez-vous capable de la lui refuser? Mais vous-même, Prince, permettez-moi de vous le demander, repliqua le Médecin, feriez-vous en cas pareil un si grand sacrifice? N'en doutez pas, dit le Roi. Guérissez donc le Prince, reprit Erasistrate; c'est de la Reine, & non de ma femme qu'il est amoureux.

Cette époque de la connoissance du Pouls est glorieuse pour l'Antiquité;

& c'eſt un grand malheur que les Auteurs de ſon tems qui ont le mieux écrit ſur cette ſcience ne ſoient pas venus juſques à nous. Leurs ouvrages périrent avec cette magnifique Bibliotheque que l'incendie conſuma à Rome, lorſque le temple de la Paix fut brûlé. On regrette particulierement les ouvrages d'Hérophile, quoique Galien en ait beaucoup profité. On prétend même que, quelque déſavantageuſement qu'il en parle, il n'a fait quaſi que les copier: & tout de même, à l'exception de quelques modernes auxquels la connoiſſance de la circulation du ſang a procuré de plus grandes connoiſſances de la méchanique du Pouls, tous les Auteurs latins n'ont fait que répéter Galien.

Je voudrois vous dire quelque choſe de plus; mais ce ſera ſans entrer dans aucunes diſſertations critiques. Je me ſuis borné à ne vous parler que de mon ſentiment. Pourquoi attaquer ceux d'autrui? Ainſi j'entre en matiere: c'eſt de la maniere que le pouls eſt produit, & de ſes différentes diſpoſitions que je vous parlerai d'abord.

Puiſque je dois cōpter ſur la connoiſſan-

ce que vous avez de l'anatomie, je puis, ce me semble, vous supposer le cœur placé dans le centre de la poitrine comme une pompe aspirante, & foulante, propre à recevoir le sang, & à le repousser continuellement. C'est par les veines qu'il le reçoit, & par les arteres qu'il le renvoie. Les veines le lui rapportent de toutes les parties du corps, auxquelles les arteres l'avoient distribué; circulation perpétuelle, que le cœur entretient ainsi par la force, & l'assiduité de ses mouvemens. Car non-seulement elles suffisent pour la distribution générale qui se fait du sang: mais pour procurer son retour; de maniere qu'il en est, vous le sçavez, des arteres & des veines comme des syphons, dans lesquels les liquides poussés d'un bout reviennent par l'autre, & se rapportent dans les deux ventricules du cœur, qui servent ainsi, & de réservoirs, & de base aux vaisseaux sanguins.

Tout cela nous est parfaitement connu, dit Polyphile; je vous pourrois même répéter, ce qu'on à écrit de la construction du cœur, des divers ordres de ses fibres, de ses oreillettes, de ses val-

vulles, de la capacité de ses ventricules, de ses nerfs, enfin de toutes les parties qui le composent.

Epargnons-en le détail, reprit Hérophile, puisqu'il nous suffit de sçavoir, qu'au moment que le cœur s'étend, se dilate, les veines y répandent le sang, qui n'y est pas plutôt entré, qu'il en ressort, violemment poussé par la contraction du cœur : autant qu'il s'ouvre, il se resserre ensuite, & pousse dans les gros troncs des arteres, & par ces troncs, desquels naissent une infinité de rameaux, le sang qui se distribue dans toute l'étendue du corps.

Vous rappellant donc le souvenir de la construction des arteres, vous comprendrez qu'elles naissent par une large ouverture, qui se resserre à mesure que leur canal est prolongée, décrivant ainsi une figure à peu-près *conique*, & que tout au contraire les veines par des canaux très-petits naissent ou de l'extrémité des arteres, ou de quelques parties intermédiaires, & se prolongent en s'élargissant. Autre sorte de figure conique, mais renversée, opposée par conséquent à celle que les arteres décrivent.

J'ai tout cela très-présent à l'esprit, répondit Polyphile : je sçai encore que les canaux arteriels sont formés de membrannes plus serrées, plus solides, plus fermes, que celles des veines : & sans doute qu'à ce sujet vous n'y supposez pas moins d'élasticité, ou de ressort que les illustres Modernes, qui prétendent tirer de si grands avantages de cette découverte.

Considerons donc désormais, reprit Hérophile, que le sang, liqueur très-composée, ainsi que j'aurai occasion de vous le faire observer dans la suite, doit se partager à mesure qu'il circule, en beaucoup de parties ; les unes seront pour être employées à la nourriture des parties ; les autres serviront à remplir les veines lymphatiques ; celles-ci s'engageront dans les glandes, & se partageront en divers *récrémens* ; celles-là enfin se dégageront pour être évacuées, & par les issues sensibles, & par celles qui ne le sont pas. Telles sont les matieres des sucs glaireux qui s'évacuent par les entrailles, par les urines, & par les voies secrettes de l'insensible transpiration.

Tout le monde convient de cela, repliqua Polyphile. Car c'eſt autant de ſéqueſtré de la maſſe du ſang, que ce qui produit les graiſſes, la bile, les ſucs pancréatique, & ſalivaire, tout en un mot, ce que mille, & mille diverſes glandes ſéparent de récrémens, ou d'impuretés. On pourroit mettre encore dans ce nombre ces parties du ſang, qui ont dans le foye, dans la rate, & quelques viſceres, un mouvement moins rapide, que celui qui circule dans les veines.

Je ſuis charmé, reprit Hérophile, de vous trouver ſi bien inſtruit. Il n'y a donc plus, pour vous faire obſerver ce que je penſe, qu'à vous imaginer, que réuniſſant tant de parties différentes du ſang, d'abord mêlées, confuſes dans ſa maſſe, & ne compoſant avec elle qu'une même liqueur, il eſt évident que le cœur pouſſe par les arteres beaucoup plus de ſang, qu'il ne lui en revient par les veines.

Un moment de réflexion, s'il vous plaît, interrompit Polyphile; je ne m'étois pas encore aviſé de cette obſervation; elle m'embarraſſe. Car d'où

le cœur pourroit-il fournir une si grande augmentation, lui qui ne produit rien, & ne donne qu'autant qu'il a reçu ?

Votre difficulté cessera, répondit Hérophile, dans le moment que vous penserez à ce chyle, si fréquemment tiré des alimens ; partie nouvelle, & étrangere à cette lymphe qui enfile les mêmes voies. Dans les intervalles de la distribution de ce suc, additions considérables, & sur lesquelles il y a beaucoup à compter.

Mais, dit Polyphile, que prétendez-vous conclurre de-là ?

Tout ce qui nous doit servir à la découverte des causes du Pouls, répondit Hérophile. Car, puisqu'il étoit nécessaire pour l'entretien de la circulation du sang que ces canaux, tant les arteres que les veines, fussent toujours remplis, il falloit d'abord pousser dans les arteres beaucoup plus de liqueur que les veines n'en devoient recevoir ; & pour cela que forçant d'abord outre mésure dans les arteres, elles s'étendissent, par la facilité qu'elles ont à se dilater ; afin qu'à mesure

que l'éxcédent de leur juste mesure, ou capacité, se dégageoit dans les glandes, & les autres lieux de sequestre, elles pussent retourner à leur diametre naturel; de maniere que ce qui fait l'extension extraordinaire du vaisseau arteriel est précisément ce qui s'en sépare pendant le cours de la circulation, ainsi que d'abord nous en sommes convenus. Par ce moyen il arrive, qu'à l'instant que le cœur se vuide, il produit dans les arteres l'élévation du pouls, & lorsqu'il se dilate, il reçoit des veines le sang de retour, il en occasionne la chûte. Alternatives de mouvemens selon lesquelles l'artere bat autant que le cœur, & dans les mêmes mesures, mais en des tems différens: car, l'artere se remplissant à mesure que le cœur se vuide, l'élévation du Pouls arrive lorsque se fait la contraction du cœur, & l'abbaissement du Pouls lorsque le cœur se dilate, & se remplit.

C'est aussi, ajouta Polyphile, ce que nous observons dans les pompes aspirantes & foulantes. Elles se vuident lorsque leurs canaux se remplissent, & ces canaux se vuident à leur tour

pendant qu'elles se remplissent par l'élévation du piston. Mais, Monsieur, si vous ne donnez pas une autre cause de l'extension de l'artere que ce surplus du sang que vous supposez, pourquoi lui avoir donné tant de force, & d'élasticité ?

C'est, dit Hérophile, autant pour soutenir l'effort de la violente impulsion que fait le cœur, qu'afin de la restituer plus promptement à son diametre naturel. Sans cela elle pouroit rester dans cette extension extraordinaire, où la force de l'impulsion, & l'étendue du volume du sang l'ont portée : ce qui feroit obstacle à cette circulation si facile, & si prompte, que la nature exigeoit.

D'ailleurs le sang, au lieu de se distribuer avec la même facilité dans les glandes, & les autres vaisseaux *excretoires*, ne feroit que glisser le long de leurs ouvertures. Il faut que par la compression artérielle, il soit forcé d'y entrer. Elle produit à leur égard à-peu-près le même effet que fait pour la séquestration du chyle, le mouvement peristaltique des intestins. Enfin il faut

convenir, que par ce retour des arteres l'accélération du mouvement circulaire est beaucoup sollicitée.

C'est, dit Polyphile, ce que j'ai autrefois entendu confesser à de sçavans Géometres.

Je sçai, reprit Hérophile, que quelques uns ont prétendu démontrer qu'à raison de l'impulsion directe & de la configuration des arteres, cette élasticité n'avoit pas d'effet. Mais ils n'ont pas compris, que les arteres recevant plus qu'elles ne pouvoient d'abord contenir, il ne falloit pas seulement ramener par la force de leur retour le sang à une juste extension pour enfiler ses canaux, mais encore le comprimer, le presser, pour faire obstacle à la raréfaction, qui l'auroit pu tenir suspendu, ou le rendre moins rapide; raisons qui, jointes au précédentes, exigeoient un aussi ingénieux *méchanisme*.

Je vous l'accorde, reprit Polyphile; mais de votre raisonnement je conclus que vous n'êtes pas du sentiment des anciens sur ce rafraichissement prétendu, & cette production des esprits, qu'ils attribuoient au mouvement du Pouls.

Leur erreur, répondit Hérophile, n'eſt venue que du défaut de connoiſſance de la circulation du ſang, & de ſes cauſes méchaniques. Ils pouvoient bien à ce ſujet ſuppoſer de grands myſteres où il n'y en à point; prévenus d'ailleurs par les grandes connoiſſances qu'ils tiroient du Pouls, qu'il ne pouvoit être produit ſans le concours des plus éminentes facultés. Mais ne doit-on pas leur pardonner cette erreur qui n'interreſſe que la théorie; puiſqu'elle ne les a pas empêché de faire du Pouls les mêmes uſages que nous? En effet nos plus grandes connoiſſanſes ne ſervent qu'à perfectionner leurs découvertes.

Mais, reprit Polyphile, les poulmons ne tirent-ils pas quelques avantages du Pouls? Ou plutôt n'obſervez-vous pas de grandes relations entre ſes mouvemens & ceux de la reſpiration?

Les Médecins Chinois, reprit Hérophile, y comptent fort; & je ne doute point qu'en beaucoup de circonſtances on n'ait occaſion d'y faire d'utiles remarques. Il eſt de fait que ne vivant qu'autant que nous reſpirons,

& même que notre plus grande force dépendant de notre meilleure, & plus facile respiration, c'est une néceſſité, que le Pouls, qui dépend des bons effets de cette reſpiration, ainſi qu'autrefois je l'ai démontré, en ſuive à-peu-près les meſures. Cependant lorſque j'ai eſſayé, ſuivant la pratique des Chinois, à comparer les mouvemens de la reſpiration avec les battemens du Pouls par des nombres qui euſſent quelque rapport, je n'y ai rien trouvé d'aſſez juſte, pour être ſatisfaiſant. Tout au plus j'ai remarqué que le Pouls étoit embarraſſé, ſouvent même inégal, intermittent, lorſque la reſpiration étoit pénible, & embarraſſée; comme auſſi que, plus la reſpiration étoit facile, & réguliere, plus le Pouls battoit avec aiſance, & légereté.

Alors en effet par le moyen d'une telle reſpiration les eſprits deviennent plus purs, plus abondans: car il faut, pour qu'elle arrive, que le ſang ſoit parfaitement conſtitué, & qu'il ſoit d'une fluidité convenable. A ce propos il ſeroit avantageux que vous fuſſiez prévenu des obſervations que

j'ai faites dans le Traité de l'Homme sur la méchanique de la production des esprits par le secours de la respiration. Ce seroit même un moyen pour nous faire tirer de grands avantages de l'observation des mouvemens de la poitrine : mais ils deviendroient plutôt des signes conjoints avec ceux du Pouls, tels que beaucoup d'autres, que comme dépendans de la même méchanique ; si ce n'est qu'on veuille dire que toutes les parties de chaque organe en particulier sont liées par de si grands rapports, qu'elles ne manquent jamais à s'aider mutuellement, ou à se nuire, lorsqu'une cause étrangere les blesse.

Qu'on observe en effet le visage, & qu'on le compare avec les mouvemens de la respiration, on y remarquera divers signes, qui s'accordent avec l'aisance, ou la difficulté, de ces mouvemens ; autant qu'on voit ses couleurs pures, bien mêlées, que tous ses traits sont dans leur ordre naturel, que les yeux sont brillans, & d'une émail clair, & transparent, & qu'enfin les lévres sont vermeilles, lorsqu'on respire avec facilité ;

on trouve, lorſque c'eſt avec difficulté qu'on le fait, que les couleurs du teint ſon brouillées, plutôt livides, que vermeilles, ou d'un pâle jaunâtre, & terni, que les yeux ſont bouffis, & leur émail chargé de petits traits de ſang, & qu'enfin les lévres à demi béantes tendent à la lividité. Dans ce même tems tâtez le Pouls fréquemment, vous y découvrirez, ou beaucoup d'embarras, & de plénitude, ou de l'inégalité, & de l'intermiſſion. Auſſi un Médecin long-tems exercé dans ces ſortes d'examens peut-il ſouvent juger des qualités de la reſpiration par l'inſpection du viſage, & du Pouls par les mouvemens de la poitrine. Mais nous reviendrons à l'examen de ces ſignes, lorſque nous aurons diſcouru ſur le Pouls; nous verrons que les uns comme conſéquens paroiſſent toujours unis avec d'autres, comme les effets le ſont à leurs cauſes; & que les autres, comme attachés à des cauſes particulieres, & de peu de relation, ne ſe rencontrent qu'autant, que chacunes d'elles ſe trouvent particulierement interreſſées.

Revenons donc au Pouls, dit Poly-

phile. Je m'apperçois que ce ne ſont ici que labyrinthes, où l'on s'expoſeroit ſans ceſſe à prendre le change, ſi l'on n'étoit pas bien conduit. Dans la ſuite ce ſera votre affaire. Ainſi, pour rentrer dans notre premier propos, je conçois que voilà le cœur qui pouſſe vigoureuſement dans les arteres le ſang dont il eſt rempli, que la meſure de ſa plénitude eſt déterminée par celles de ſes oreillettes, & qu'enfin ce qu'il contenoit eſt la quantité préciſe de ce qu'il pouſſe à chaque impulſion dans les arteres. Mais ne joindriez-vous point aux cauſes de l'élévation du Pouls, que ces arteres n'étant jamais vuides, bien au contraire que contenant tout le ſang qu'elles peuvent avoir dans l'étendue de leur diametre naturel, ce qui lui eſt ajouté de nouveau ſuffit, ou tout au moins augmente fort conſidérablement leur élévation?

Je ne le prétens pas nier, dit Hérophile, quoique je ſuppoſe que le mouvement d'impulſion, qui chaſſe le ſang depuis l'orifice des vaiſſeaux juſques à leur extrémité, leur laiſſe peu de loiſir pour contenir cette quantité

telle que peut-être vous l'imaginez. D'ailleurs les battemens du cœur se font en des espaces de tems si courts, & si bien mesurés, qu'à peine le sang est-il entré, qu'il se distribue, & qu'aussi-tôt il est tout de nouveau refourni. Et sur cela je vous ferai faire une observation, sçavoir que les anciens comptoient quatre tems dans le Pouls, sçavoir, deux repos, l'élévation, & la dépression. Ils supposoient qu'avant que de s'élever il restoit un instant paisible, & un autre instant dans son élévation. Mais plus j'ai étudié le Pouls, moins je me suis apperçu de ces repos prétendus. Car j'ai compris que ne sentant que l'élévation du Pouls dans une partie de sa mesure, parce que nos doigts légerement placés sur l'artere ne peuvent la sentir dès sa naissance, depuis son diametre naturel, cet instant, qui nous échappe jusqu'à ce qu'elle ait atteint au terme de notre sensibilité, peut passer pour un instant de repos, quoiqu'il y faille supposer de l'action. Comme aussi lorsque sentons l'élévation, il arrive que de quelque légereté que soient nos doigts, nous effaçons

en quelque maniere, ou plutôt nous assujettissons, comme la pointe de la pyramide du Pouls, qui nous frappe à l'instant qu'elle le fait, & disparoît à l'instant même; ce qui peut produire ce que les anciens prenoient pour un instant de repos. Ainsi ce ne sont là que de vaines délicatesses de la part de gens peu instruits de la méchanique du Pouls, dans laquelle on ne sçauroit supposer ni cessations convenables, ni aucun besoins de cette cessation. Plus le Pouls est lent, & élevé, plus ces repos prétendus peuvent imposer, conséquemment aux raisons que j'ai l'honneur de vous dire, comme aussi elles ont moins de lieu, lorsque le Pouls est fréquent, petit, & serré. Mais dans la suite, ou vous aurez une connoissance plus distincte de la qualité du Pouls, cette difficulté vous paroîtra moins fondée.

Je le comprends ainsi, repliqua Polyphile; les anciens ont fait comme nous faisons nous-mêmes. Moins nous connoissons distinctement les choses, & plus à leur égard nous nous embarrassons de minuties, qui naissent moins des choses que de la confusion de nos idées.

Reprenons donc notre plan, dit Héphile, & sur cela je vous dirai, que lorsque je pense à ce mouvement d'impulsion, qui chasse sans cesse le sang, ainsi que je le disois tout à l'heure, de l'orifice des troncs jusqu'à leurs extrémités, je m'imagine qu'il n'y a nul fond, ou très-peu tout au plus, à faire sur une plénitude incapable de faire de résistance, puisqu'elle fuit, & disparoit, à l'instant que le nouveau sang est introduit. Ainsi j'aime mieux m'en tenir à la grandeur du volume de ce sang introduit avec effort, & qui, au moment qu'elle presse, fait que dans toute l'étendue de l'artere la même extension est occasionnée. Car l'élévation & la dépression du Pouls se succedent aux mêmes instans d'un bout à l'autre de son canal; les liquides une fois ainsi renfermés suivant les mêmes loix que les solides.

C'est une chose de fait, répliqua Polyphile, également démontrée par l'expérience, & les méchaniques. Mais ce qui m'embarrasse est la comparaison, que je fais du Pouls tel que je le sens, avec ce que je conçois de cette éléva-

tion des arteres. Car concevant l'extenſion de leur diametre dans toute leur étendue, c'eſt tout comme ſi le vaiſſeau, qui n'auroit, par exemple, que trois lignes de diametre, devenoit augmenté tout d'un coup de quatre. Mais je m'expliquerai mieux par cette figure (fig. 1.) que je trace ſur mes tablettes. Je ſuppoſe donc que A, B, C, D, repréſentent le vaiſſeau de l'artere dont le diametre naturel ſera E, F: ainſi que l'artere s'étende, ce ſera autant au deſſous de C, D, qu'au deſſus de A, B, & ce ſera par les deux lignes GH, & IK, que le volume de l'artere deviendra groſſi. Mais que j'applique mes doigts ſur cette ligne GH, au lieu de la trouver dans toute ſon étendue, ce ne ſont que certaines élévations en forme de petites pyramides qui viennent me frapper.

Il faut vous en rendre raiſon, dit Hérophile, & ce ſera par une autre figure. (fig. 2.) Donnez-moi, s'il vous plaît, vos tablettes. Sur cette ligne qui s'éleve, je deſſine vos doigts ſuivant que vous les appliquez. Conſidérez donc que ne touchant que par leurs extrémités EEE, ils ne ſont ſenſibles à ſon élévation que par

par les mêmes points dont ils sont frappés; ensorte que depuis le point E, jusqu'à l'autre point E, c'est pour eux autant de perdu, ou comme si au lieu de former une ligne, il ne s'élevoit que ces sortes de pyramides que vous connoissez. Mais ici le raisonnement doit suppléer au sentiment. Conséquemment donc à ce sentiment des pyramides prétendues vous concevrez l'élévation continue de tout le corps de l'artere.

Voilà, interrompit Polyphile, ma difficulté très-évidemment éclaircie. Je ne sçai même à présent pourquoi je ne me suis pas d'abord avisé de cette explication.

J'en suis charmé, reprit Hérophile, puisque je conçois dans ce moment qu'elle nous va donner occasion de vous tracer par d'autres figures ces différences du Pouls, qui ne sçauroient se décrire qu'imparfaitement. Car de quelque exactitude que soit le discours, il n'égale jamais l'évidence que la figure fait sentir: & de-là vient que bien des gens, fort versés en apparence dans la théorie du Pouls, ont souvent le mal-

heur de se tromper lorsqu'il s'agit de la pratique. Il est même d'une nécessité très-absolue de s'y être très-longtems exercé. En ce cas les doigts du Médecin doivent égaler la grande habitude qu'ont ceux qui jouent des instrumens : elle perfectionne leur délicatesse & leur légereté.

Mais reprenons notre sang à la sortie du cœur. Connoissant donc qu'en général toute élévation de l'artere n'arrive qu'en conséquence de la quantité du sang qu'elle a reçu il faut d'abord convenir que plus cette quantité est considérable, & plus l'artere s'éleve; ensuite que plus ce sang abondant est rarefié, plus son volume étant étendu exige de place, & par conséquent éleve l'artere.

Cela est clair, dit Polyphile; & delà je conclurai aussi que moins la quantité du sang est grande, & moins sa raréfaction est considérable, moins elle éleve l'artere.

Fort juste, reprit Hérophile : & par ce moyen voilà des Pouls différens, l'un plus élevé, l'autre moins, & l'autre bas, ou moins élevé encore.

Mais comment, dit Polyphile, jugerons-nous de cette élévation par rapport aux divers états, où se trouvent les hommes ? Car tous les jours j'entends dire qu'un tel à le Pouls naturellement fort élevé dans l'état de sa santé la plus parfaite, & que tel autre ne l'a ainsi qu'à l'occasion de sa fiévre. C'est, dit Hérophile, que pour bien juger de la qualité du Pouls, il faut premierement sçavoir quelle doit être la qualité naturelle de celui qu'on tâte, afin de n'en juger que par comparaison. Sans cela on seroit exposé à de perpétuelles équivoques. Ainsi connoissant quel doit être le Pouls des sanguins, des bilieux, des pituiteux, des atrabilaires, & s'étant fixé à leur occasion à de certaines idées générales, on dira que le Pouls d'un pituiteux, & d'un atrabilaire, sera extraordinairement élevé lorsqu'il égalera celui du sanguin, & du bilieux.

C'est-à-dire, reprit Polyphile, que vous nous apprendrez ces différences du Pouls naturelles à chaque tempéramens. Quel moyen sans cela de faire le moindre usage de votre théorie ?

Sans doute, dit Hérophile. Mais ne croyez-vous pas qu'avant que d'en venir là, il soit nécessaire de vous donner d'abord une idée générale de la différence des Pouls? Je me l'imagine. Ainsi poursuivons - en le détail; & afin de commencer par vous fixer à ces moyens de comparaison, voici désormais de quelle maniere je tracerai ces Pouls diversement élevés (fig. 2 *bis*.) A, B, est l'artere; C, D la mesure naturelle de son élévation, & cette mesure suivant la diversité des tempéramens, des sexes, des âges, en un mot des divers états, qui servent à caractériser les hommes, sera tantôt plus, & tantôt moins élévée. Ainsi dans le sanguin elle le sera plus que dans le bilieux; dans le bilieux, plus que dans le pituiteux; & dans le pituiteux, plus que dans l'atrabilaire, ou mélancholique. Traçons en les figures. A, B, sera pour le sanguin; C, D, pour le bilieux; E, F, pour le pituiteux; G, H, pour l'atrabilaire. (fig. 3.)

Mais, interrompit Polyphile, ces hommes peuvent être les uns jeunes, les autres vieux; ceux-là plus vifs natu-

rellement, plus forts, plus vigoureux; ceux-ci plus délicats & plus foibles, quoique considérés dans la sphere du même tempérament.

Votre objection est très-juste, répondit Hérophile; &, pour y satisfaire, il faut ici supposer d'abord que nous ne parlons des tempéramens qu'autant qu'ils sont parfaits chacun dans leur ordre: mais lorsque vous y trouvez par quelque défaut de constitution des altérations considérables, soit qu'elles viennent de naissance, ou qu'elles soient acquises par quelques irrégularités dans le régime de vivre, ou par d'autres causes; aussi-tôt comparant ces états à l'idée que vous aurez toujours présente de ce que le tempérament dans sa plus parfaite consistence devroit produire, vous en déduirez au plus juste les termes de sa dégénération; & sur cela en cherchant les causes, vous examinerez d'abord si étant naturelles, c'est par la combinaison d'un autre tempérament moins parfait, & de ce mélange vous conclurrez l'effet qu'il doit produire. Car ne vous attendez à rencontrer que très-rarement des tempé-

ramens parfaits. Quasi toujours ils participent les uns des autres. Le sanguin est mêlé avec le pituiteux, & par ce moyen devient sanguin pituiteux; ou bien c'est avec le bilieux, & il devient sanguin bilieux; ou enfin il participe de l'atrabilaire, ou mélancholique, & alors il se fait entre eux une pareille combinaison: & sur cela considérez que de chaque côté les qualités essentielles à chaque tempérament venant à se joindre, il est naturel de croire qu'autant qu'elles seront capables, ou de se fortifier mutuellement, ou de s'altérer, ce qui en résulte en doit porter les caracteres. Ainsi les qualités étant connues, il n'est pas difficile d'en discerner les effets.

De quelque diversité de mélanges que soient donc les tempéramens, leur observation ne changera rien à notre regle générale. Car conséquemment à tous ces signes, desquels nous devons parler, & par lesquels vous discernez non-seulement l'espece du tempérament, mais sa plus grande, ou sa moindre force, les qualités de l'âge, du sexe, en un mot de tout ce qui carac-

térise les hommes, vous déterminerez en conséquence à peu-près l'élévation que doit avoir le Pouls, & par conséquent cette ligne qui lui doit être naturelle. Car, par exemple, n'est-il pas clair que l'homme qui paroît plus grand, mieux proportionné, & bien nourri, doit avoir le Pouls plus plein, plus fort, plus élevé, qu'un autre moins favorablement construit?

Vous ne prétendriez donc pas, reprit Polyphile, vous fixer uniquement à la seule inspection du Pouls, pour décider des qualités, des forces, & du tempérament?

Non sans doute, répondit Hérophile, & ci-devant je vous en avois, ce me semble, prévenu. Plus on doit porter un jugement certain, plus il faut pour l'entreprendre rassembler un plus grand nombre de signes, & les concilier. Par les signes extérieurs, on se prépare à la signification du Pouls. Ils deviennent les regles suivant lesquelles on en doit juger. Ainsi d'abord on commence par observer l'homme entier, ou dans toute l'étendue qui se montre de lui propre à signifier. Sa grandeur,

ſon embonpoint, ſa force, ſon viſage, ſes couleurs, l'état de ſa peau, ſes yeux, leurs regards, le ſon de ſa voix, ſa maniere de s'exprimer, en un mot tout ce qui annonce de ſa part. Une fois accoutumé à ces ſortes d'examens, un coup d'œil ſuffit à un Médecin intelligent pour être ſur le champ au fait des moyens de pourſuivre ſes découvertes par l'examen du Pouls.

Quelle ſcience! interrompit Polyphile, & de quelle prodigieuſe étendue me la faites-vous concevoir!

Vous avez raiſon, reprit Hérophile, d'en être étonné; ſa connoiſſance eſt le dernier terme auquel un Médecin habile peut parvenir, & ce n'eſt que par de longues expériences, & de très-ſérieuſes réfléxions. Comme il ne ſe paſſe rien en nous qui n'ait ſa cauſe, & que chaque cauſe eſt déterminée à produire ſon effet, on n'obſerve rien qui ne doive être conſéquent, & duquel on ne doive ſe rendre raiſon. Et c'eſt ſur cela que le Médecin habile établit ſes raiſonnemens.

Pourſuivons, je vous prie, dit Polyphile. Me voilà, ce me ſemble, déja

capable de déterminer des lignes, qui bornent l'élévation naturelle du Pouls. Mais ce ne sera qu'après avoir reçu de plus amples instructions que j'en ferai de justes applications.

Je le comprends ainsi, reprit Hérophile ; il faudra connoître les qualités propres à chaque tempérament, avant que de sçavoir mesurer leurs effets. Attachons-nous donc désormais à faire un juste discernement des qualités du Pouls. Rien de plus aisé dans la suite que de les appliquer à propos.

Pour juger donc du Pouls, du sanguin, par exemple, puisqu'il nous pourra servir de regle pour les autres, je trace premierement l'artere AB (fig. 4.) ; je suppose ensuite que la ligne EF désigne l'élévation naturelle du Pouls ; d'où je conclus que les pyramides passant cette ligne, & attaignant à la plus haute GH, produisent un Pouls extraordinairement élevé, & conséquemment à cela, que le Pouls d'un atrabilaire qui ne s'éléveroit pas plus que EF, mesure naturelle du sanguin, seroit fort élevé ; sa mesure naturelle quasi rampante n'égalant pas le tiers de la mesure du sanguin.

Je vous comprends, interrompit

Polyphile, & ne trouve déformais rien de plus à propos que l'art de ces fortes de comparaifons. Mais il feroit heureux que fa pratique fût auffi aifée, que fa théorie. Je pourrai donc me fervir de cette autre figure, que je trace à l'imitation de la vôtre, pour exprimer les différences de l'élévation du Pouls. AB (fig. 5.) eft l'artere, CD l'élévation naturelle, EF l'élévation extraordinaire. Lors donc que l'élévation du Pouls paffera la ligne naturelle CD, elle deviendra extraordinaire, & fera dite grande, & plus ou moins fuivant l'excédent; lorfqu'elle ne fera qu'y atteindre, elle fera dite médiocre; & lorfqu'elle n'y parviendra pas, on trouvera le Pouls bas, & déprimé; trois fortes de Pouls par conféquent qui détermineront toutes les mefures de l'élévation.

Je fuis charmé, reprit Hérophile, de vous voir fi bien entrer dans ma penfée. Pourfuivons-en le détail. Comme vous fçavez que le volume des corps eft de différens caracteres, qu'il y en a de folides, parce que leurs parties font plus liées les unes aux autres, plus compactes, & plus folidement af-

fermies; & d'autres plus rarefiés, leurs parties ayant moins de liaiſon; & qu'ainſi les uns ſont durs, les autres plus ou moins mous; & qu'entre ces mous, il y en a qui prêtent aiſément, & bientôt après par une ſorte de reſſort ſe relevent, & d'autres qui reſtent applatis faute de forces pour ſe reſtituer dans leur premier état; comme vous ſçavez, dis-je, ces choſes, il en faut faire une application au volume du ſang; dont la liqueur, ſe trouvant plus ou moins rarefiée, & tiſſue de parties plus ou moins légeres, & qui ont entr'elles plus ou moins de liaiſon, doit néceſſairement compoſer des volumes, que je puis dire par comparaiſon plus ou moins durs, & ſolides, plus ou moins mous, & rarefiés, & avec cette molleſſe, ayant plus ou moins de reſſort, ou de facultés ptopres à ſe reſtituer dans l'état d'où la compreſſion les avoit fait deſcendre.

Or toutes ces différences ſe doivent diſcerner par le moyen du Pouls, puiſqu'il eſt de fait qu'à proportion qu'une liqueur renfermée eſt plus ou moins compacte, ou rarefiée, on lui trouve plus ou moins de réſiſtance au toucher: & que cédant elle ſe reſtitue avec plus

ou moins de force, de promptitude; & de foiblesse, ou de lenteur. L'abondance de la liqueur fera la grosseur, & la plenitude du vaisseau. Sa raréfaction produira sa mollesse, ou sa dureté, lorsqu'elle sera plus compacte. De façon que vous ne connoîtrez pas moins la raréfaction, ou la condensation du sang par le Pouls, que son abondance; & par cette raréfaction la quantité des esprits, qui animent sa masse, & la légereté des parties dont elle est composée.

Je conviens de tout cela, dit Polyphile: mais, après m'avoir si bien fait comprendre par votre figure l'élévation du Pouls, pourriez-vous par quelque autre me tracer sa mollesse, & son ressort? La chose me paroît difficile.

Elle l'est moins que vous ne pensez, répondit Hérophile. Car, supposant d'abord que le corps mou est celui qui cede facilement au toucher, comme le corps dur celui qui lui résiste, je me servirai d'une spirale plus ou moins contournée, qui, placée dans la pyramide du Pouls, ne me fera pas seulement sentir peu de résistance au toucher mais qui m'exprimera par le retour facile que

vous lui connoiſſez, la faculté de reſſort que je ſuppoſe dans la liqueur. Ainſi je trace cette figure (*fig. 6.*). AB eſt l'artere ; C ſera la pyramide du Pouls, dans laquelle la ſpirale que vous y voyez renfermée, nous exprimera la molleſſe, & le reſſort : & à proportion qu'elle ſera plus contournée, elle cédera plus facilement, au lieu que lui donnant moins de contours, elle fera plus de réſiſtance : & ſi à la place de ces ſpirales, je place une ligne perpendiculaire, je ferai ſentir une extrême dureté. Et comme dans la dureté du Pouls on ne trouve pas moins de degrés différens qu'en ſa molleſſe, il me ſuffira de mettre au lieu de cette perpendiculaire, une ligne plus ou moins inclinée pour en diminuer la réſiſtance : & par ce moyen voilà de quoi exprimer des Pouls plus ou moins mous, & plus ou moins durs.

Je ſuis charmé, interrompit Polyphile : moi-même je veux tracer ces figures. (*fig.* 7 & 8.) Car ſuivant les dégrés d'élévation, il faut déterminer ceux de la molleſſe, & ceux de la dureté. AB (*fig.* 7.) eſt l'artere, C le Pouls très-mou, D le Pouls moins mou, E moins mou en-

core & approchant de la dureté, dont vous voyez dans l'autre figure les différences. (fig. 8.) C marque l'extrême dureté, D la dureté moindre par la ligne inclinée en forme de demi-cercle, E une dureté moins grande encore par une ligne plus approchante de la ſpirale la plus ſimple. Ainſi je dirai, un Pouls très-mou, médiocrement mou, & ſeulement mollet : c'eſt-à-dire, avec quelque tendence à la dureté: comme auſſi un Pouls dur, médiocrement dur, & très-dur.

Vous voilà, Monſieur, interrompit Hérophile, très-parfaitement au fait. Ainſi ce ſont là deux differences de Pouls qui jointes à ces premieres par leſquelles ſon élévation eſt exprimée formeront ce que nous appellons des Pouls compoſés, ou dans leſquels ſe rencontrent de l'élévation & de la molleſſe, de l'élévation & de la dureté, de la médiocrité dans l'un & dans l'autre; c'eſt-à-dire, une médiocre élévation avec une médiocre dureté, ou une médiocre élévation avec une médiocre molleſſe.

Mais comme on ne ſçauroit concevoir quelque corps que ce ſoit, ſoit liquide, ſoit ſolide, ſans les trois di-

menſions, longueur, largeur, & profondeur, le Pouls qu'une maſſe liquide produit doit pareillement avoir les ſiennes. Déja nous connoiſſons ſon élévation, & la conſiſtence plus ou moins rarefiée de ſa maſſe: il s'agit de ſa largueur, ou de ſon étendue.

Ce diſcernement ne ne me paroît pas aiſé, dit Polyphile: car de cette longue ligne que décrit l'élévation du Pouls, ne trouvant par les doigts que ces pointes qûe nous exprimons par nos prétendues pyramides, il ne me paroît gueres poſſible qu'elles nous puiſſent bien maniſeſter l'étendue que vous cherchez.

Elles le feront ſuffiſamment, répondit Hérophile, par leurs pointes plus ou moins étendues, émouſſées, arrondies. Et c'eſt ce que vous vous ſouvenez ſans doute, d'avoir autrefois obſervé, ſi quelquefois vous avez tâté, où votre Pouls, ou celui de quelques autres. Tantôt ces pyramides vous ont paru plus pointues & plus preſſées, & tantôt plus arrondies, & moins fréquentes. Car c'eſt une néceſſité qu'à proportion que le Pouls eſt plus étendu, plus arrondi, quoi-

qu'il ſoit plus ou moins élevé, il batte plus lentement que lorſqu'il eſt plus ſerré, plus pointu, & plus dur.

Je reconnois cela, dit Polyphile, & je commence à vous comprendre.

Ainſi, reprit Hérophile, je pourrai donc vous exprimer par cette figure, (fig. 9, 10 & 11.) les divers dégrés de l'étendue du Pouls. AB ſera toujours l'artere, CCC les pyramides que vous trouvez plus arrondies, plus étendues: & cela arrive parce qu'alors le Pouls marquant beaucoup de plénitude, ſoit qu'elle vienne par la grande abondance du ſang, ce qui alors s'exprime par quelque dureté, ſoit qu'elle dépende d'une grande raréfaction, qui par conſéquent produira beaucoup de molleſſe, & de reſſort; parce que dis-je, alors par l'effet de cette plénitude l'artere conſerve un plus grand diametre dans ſon retour, & laiſſe par conſéquent moins de profondeur, ou d'élévation à ſes pyramides; ce qui fait que vous en trouvez quaſi auſſi-tôt la baſe, que la pointe, ou que vous l'attaignez de plus près. D'où vient que lorſqu'on tâte le Pouls, il ne faut pas ſeulement d'abord le

toucher avec légereté : mais le poursuivre en pressant doucement pour en mieux connoître l'étendue ; ensorte que tantôt on presse, & tantôt ont éleve ses doigts, suivant ainsi à diverses reprises ses mouvemens. Le Pouls fort élevé se fait d'abord sentir, & pour juger de sa grande élévation, il la faut suivre comme jusqu'à sa naissance ; d'où on s'éleve, comme si c'étoit par l'effort même du Pouls que les doigts fussent poussés. Tout au contraire dans les Pouls bas, profonds, rampans, c'est une nécessité de presser doucement jusqu'à ce qu'on les ait trouvés ; ensuite on presse moins, afin qu'ils reprennent leur juste consistence. Car il arrive souvent à leur occasion que le Pouls par lui-même, pour être trop foible, paroît d'abord s'effacer sous les doigts ; de maniere qu'il faut alors que le Médecin sçache par la délicatesse, & les diverses mesures du toucher, tellement ménager la consistence du Pouls, qu'il y atteigne sans y causer la moindre altération.

Ainsi plus le Pouls sera étendu, moins sa profondeur vous paroîtra

considérable par rapport à son élévation. Ce n'est pas qu'il ne puisse être réellement aussi élevé que le seroit un Pouls très-dur, & très-serré : mais alors sa grande étendue, son arrondissement, & la grosseur de son volume paroissent en diminuer beaucoup.

Ainsi vous voyez dans la neuviéme figure, celle du Pouls très-étendu, très-arrondi, sur sa longue & large base. Dans la figure 10 le Pouls est moins étendu, & sera pris dans cette espece pour médiocre. Enfin dans la figure 11 il approche davantage de son étendue ordinaire, & par conséquent voilà trois sortes de Pouls encore : très-étendu, moins étendu, étendu.

Je le vois, dit Polyphile ; mais je fais une remarque dans ces figures, c'est que sur une pareille longueur vous tracez plus ou moins de Pouls, ou de ces pyramides, pour exprimer leur plus ou moins grande étendue. Je comprends que c'est une nécessité ; mais je présumerois aussi de là que le Pouls plus étendu battroit bien plus lentement que le Pouls moins étendu.

N'en doutez pas, répondit Héro-

phile. Car ce qui fait ou la lenteur, ou la viteſſe du Pouls, vient de ce qu'un plus ou moins grand nombre de ſes battemens parcourt dans les mêmes inſtans un pareil eſpace. Il eſt dit vîte lorſque dans cet eſpace il en parcourt un plus grand nombre, & lent lorſque dans ce même eſpace le nombre eſt plus petit. Or vous concevez-bien, que plus chaque battement éleve de pyramides d'une baſe plus étendue, & d'une pointe plus arrondie, moins il s'en peu rencontrer dans l'eſpace marqué, & de-là la lenteur ſe fait obſerver en comparaiſon de ces battements courts, précipités, qui peuvent élever comme un plus grand nombre de ces pyramides.

D'où vous pourrez poſer comme une regle certaine que plus le ſang eſt rarefié & abondant, plus il fournira d'étendue, de rondeur, & de molleſſe avec reſſort, & alors plus de lenteur dans ſes battemens ; en comparaiſon avec un ſang fort échauffé, très-vif, très-pétillant, qui produira un Pouls dur, fréquent, & ſerré, & qui par conſéquent paroîtra beaucoup plus vîte.

Ainſi, continua Polyphile, voilà en-

core deux sortes de Pouls à remarquer l'un vîte, l'autre lent.

Fort juste, répondit Hérophile, mais faites-en des especes; car du moment qu'il se rencontre une différence essentielle, aussi-tôt il la faut déterminer par divers dégrés. Car le Pouls vîte sera très-vîte, médiocrement vîte, & vîte simplement; & tout de même le lent sera médiocrement lent, & très-lent.

Quoique je comprenne bien ces especes, interrompit Polyphile, conséquemment à ce que vous venez de m'expliquer, il me faut des figures: vous m'y avez si fort accoutumé, que je ne sçaurois plus m'en passer.

J'y consens, dit Hérophile, & c'est ainsi que je compare le Pouls très-vîte avec le très-lent, & même que j'en veux exprimer les différences. A, B, sera perpétuellement l'artere. (fig. 12.) Comptez le nombre des EEEEEEE, c'est le Pouls vîte, puisque sur la même ligne, & dans le même espace de tems, il en parcourt un plus grand nombre que dans la ligne inférieure DDDD. (fig. 13.) Du premier coup

d'œil vous comprenez tout le reste.

Ajoutez donc à ces especes, quelques autres qui en paroissent dépendantes, (fig. 15. 16 & 17.). L'une sera du Pouls vîte & serré. Car bien que ce soit une nécessité qu'il se serre pour être vîte, comme c'en est une qu'il s'étende pour être lent, on observe néanmoins dans la vitesse extrême du Pouls, que quelquefois ses battemens deviennent si fréquens, & pressent, s'il faut ainsi dire, tellement ses pyramides, qu'elles paroissent quasi se toucher dans toute leur élévation. Un battement, dit-on, n'attend quasi pas que l'autre finisse. Toujours les pyramides se renouvellent, avant que de sentir la diminution d'aucune: & comme ce n'est que dans les occasions d'un grand épaississement de la sérosité du sang, & d'une excessive inflammation de sa partie sulphureuse, que de tels battemens serrés, précipités, & fréquens à l'excès arrivent, on en fait une grande différence d'avec le Pouls seulement très-vîte : il ne faut pour le produire, qu'un grand redoublement de la fiévre ; mais pour l'autre c'est une nécessité que la maladie

ſoit du genre des inflammatoires, C'eſt ce que je pourrai dans la ſuite vous faire obſerver en parlant de leur hiſtoire.

Je n'aurois donc, interrompit Polyphile, qu'à preſſer davantage les pyramides du Pouls très-vîte, & les beaucoup élever, pour avoir la figure du Pouls très-preſſé, ou très-fréquent.

Baiſſez-les auſſi, reprit Hérophile; car ce Pouls preſſé ſe rencontre plus fréquemment encore petit & bas, que haut & élevé: jamais même il n'atteint au terme de l'élévation conſidérable que nous marquions aux Pouls élevés. L'épaiſſeur du ſang, la tenſion de l'artere, & la fréquence extrême des battemens du cœur, y font trop d'obſtacles. Il eſt en effet démontré que plus le cœur bat avec précipitation, moins il chaſſe le ſang avec abondance, & qu'il fait alors de plus grands efforts pour pouſſer une petite quantité, qu'il n'en faiſoit pour en chaſſer beaucoup. Auſſi ce Pouls ſerré eſt-il ordinairement regardé comme d'un mauvais augure. Petit, ſerré, dur, ſont ſes plus fréquentes diſpoſitions.

Toujours de la dureté ; &, où la dureté se rencontre, peu d'étendue, & d'élévation suivent nécessairement: nous joindrons donc à l'opposite de ce Pouls celui qu'on appelle très-lent, très-lâche, très-mou.

Pourroit-il être aussi dans l'espece des petits, dit Polyphile ?

Sans doute, reprit Hérophile, qu'il s'en rencontre avec de pareilles dispositions. Il sera très-lent par la foiblesse des battemens du cœur ; très-mou, & sans ressort, par le défaut de cette raréfaction qu'excitent les esprits ; & petit, parce qu'avec de tels défauts il ne peut élever suffisamment l'artere. Mais pour agir mieux en opposition avec le Pouls serré, mettez-y l'intermittent, le défaillant, l'entrecoupé, l'inégal.

Il faut, interrompit Polyphile, me démontrer toutes ces especes. Des figures, s'il vous plaît, on ne peut plus s'en passer.

Quoi, répondit Hérophile, vous ne comprendriez pas que le Pouls intermittent est celui qui de tems en tems manque ses pulsations ? que le défail-

lant se fait lorsqu'après deux ou trois pulsations ou davantage, celles qui suivent sortent de leurs justes proportions, qu'elles diminuent peu à peu, qu'elles tombent, défaillent enfin? Que pour l'entrecoupé il faut que d'une pulsation à l'autre il y ait de notables différences, soit qu'elles soient plus foibles, ou qu'elles défaillent? La premiere sera très-foible, la seconde forte à l'ordinaire, la troisiéme foible, ou intermittente comme la premiere. Enfin que l'inégal se fera sentir par le défaut des proportions qui auroient dû mettre comme de niveau toutes les pulsations, ou les pyramides? Mais vous voulez des figures, elles sont aisées, prenons nos tablettes : les voici. La figure 18 sera pour l'intermittent, la 19 pour le défaillant. Dans la 20 vous voyez l'entrecoupé, & ensuite l'inégal : à leur seul aspect vous les allez parfaitement reconnoître.

Mais, interrompit Polyphile, d'où viennent ces différences, puisque dans l'ordre naturel rien ne doit agir plus constamment, & avec plus d'uniformité que le cœur?

Sans

Sans doute, répondit Polyphile; mais du moment que par quelque incident fâcheux un ſi bon ordre eſt traverſé, & que quelques événemens défavorables déconcertent la nature, elle manque de forces pour ſoutenir toujours avec la même égalité la ſuite de ſes mouvemens, enſorte que c'eſt tantôt par la mauvaiſe qualité du ſang, & tantôt par l'inégalité des battemens du cœur, ou que les eſprits manquent à ſe diſtribuer avec égalité, que ces ſortes de Pouls ſont produits. D'où vient que nous les prenons toujours comme un mauvais augure: Pouls de l'état mal-ſain, & deſquels le Médecin ne manque pas de tirer un prognoſtic déſavantageux, ſi ce n'eſt en de certaines occaſions, où il paroît que la diſpoſition naturelle à beaucoup plus de part que la maladie. Quelques vieillards, & même quelques jeunes perſonnes, ont naturellement le Pouls inégal, intermittent, & ce n'eſt qu'à l'occaſion ou de quelques fiévres, ou d'autres mouvemens extraordinaires que les paſſions peuvent ſuſciter, que leurs Pouls ſe reglent, & paroiſſent, raſſurer. D'où vient

que c'eſt toujours une néceſſité pour ne pas ſe laiſſer ſurprendre en de pareils faits, de concilier avec l'obſervation du Pouls un plus grand nombres d'autres ſignes; plus ils paroîtront favorables, moins on aura lieu de redouter l'irrégularité du Pouls; au lieu qu'elle deviendra à de très-juſtes titres allarmante, quand ces ſignes conciliés dénoteront une fâcheuſe diſpoſition.

Mais, dit Polyphile, lorſque j'obſerve ces meſures que vous marquez, dois-je prétendre que ce ſera toujours dans leurs mêmes proportions marquées, que leurs inégalités, & leurs intermittences arriveront?

Nullement, répondit Hérophile; je n'ai prétendu que donner l'idée générale, & de l'intermittence, & de l'inégalité. Vous obſerverez ainſi tantôt deux, trois, ou plus encore de battemens reglés avant que l'intermittence ou l'inégalité ſe trouvent. Souvent il arrive dans la fin des maladies dont le trait eſt funeſte, que d'abord l'une ou l'autre n'arrivent qu'après un grand nombre de battemens réglés, enſuite deſquels on ſent l'intermiſſion ou l'inégalité d'un battement qui à l'inſtant

même paroît réparée par une pulsation réguliere, qui se poursuit long-tems encore. De-là vient qu'il est d'un Médecin habile de tâter long-tems le Pouls d'abord que prévenu par les autres signes, il juge de la nécessité d'une longue observation. Mais peu d'heures après, ou un jour suivant, il trouvera que ces inégalités, & ces intermittences se multipliant deviendront les tristes préludes de son funeste pronostic. Rarement la nature tombe tout d'un coup: mais peu à peu défaillante ses diminutions se marquent par ces pulsations irrégulieres. Celle du Pouls coupé est plus à craindre; alors la nature approche de sa fin, dont le défaillant est la marque certaine; il dégénere dans une autre sorte de Pouls, qu'on nomme *vermiculaire*. (fig. 21.) Alors vous diriez en effet qu'à la place des pyramides ce seroit comme le mouvement d'un petit ver qui ne feroit que ramper. A peine sentez-vous l'élévation des contours qu'il se donne pour former son mouvement progressif; d'où l'on a tiré la comparaison. Mais il vous faut des figures, vous ne me passeriez pas une simple description. Traçons donc, &

en même-tems joignons y les figures de quelques autres Pouls. Ce sera d'abord celle du Pouls, qu'on dit *écourté*, (fig. 22.) vous en sentez la naissance & l'élévation qui tombant tout d'un coup vous en dérobe le retour. Imaginez-vous les mouvemens de la poitrine d'un homme affoibli par le mal; de loin il paroît tirer son inspiration, & sa poitrine, après s'être élevée peu à peu, manquant de forces pour se soutenir, tombe, se précipite, accablée par son propre poids. Il paroît que de telles foiblesses se rencontrent dans le cœur par l'effet du Pouls qui s'eleve peu à peu, vous en pouvez juger comme de la poitrine, & qui tombant ensuite tout d'un coup fait comprendre que le cœur est également affaissé, aussi-bien que les qualités du sang dont la raréfaction, manquant de soutien, fait que promptement l'artere se resserre.

Je vous ferai voir ensuite la figure d'un autre Pouls que les Latins appellent du grec *miurus* (fig. 23.); parce que, dit-on, il forme sous les doigts comme le sentiment de la forme d'un rat. Ici les

anciens dont nous tenons ce nom, paroiſſent s'être ſervis ingénieuſement de tout ce qui pouvoit le mieux exprimer leurs ſentimens. En effet vous ſentez naître de loin le Pouls qui au lieu de former une pyramide ne laiſſe ſentir que comme le dos d'un rat fort allongé, peu élevé, & qui ſe termine par une courte tête qui en fait la chûte. Il differe peu du vermiculaire : puiſque ce n'eſt que par quelques dégrés de force qu'il s'éleve au-deſſus. Auſſi le voit-on bien-tôt en ſe baiſſant dégénérer dans le vermiculaire. Obſervez déſormais les figures que je trace. La premiere eſt du *vermiculaire* (fig.21.); la ſeconde de l'*écourté* (fig.22.); la derniere du *miurus* (fig. 23.).

Mais, dit Polyphile, tous ces divers Pouls, que j'appellerai Pouls de décadence, tirent-ils à de ſi grandes conſéquences qu'on les doive ainſi particulariſer, & s'en occuper la mémoire ? Ne pourroit-il pas ſuffire de les regarder comme défaillans & irréguliers; enſorte que ſur cette ſeule idée on appuyât ſon prognoſtic ?

C'eſt aſſez mon ſentiment, répondit

Hérophile. Car pour l'ordinaire, entre nous autres Médecins, lorſque nous nous rendons compte de nos obſervations, nous n'allons gueres au de-là des termes de mauvais Pouls. C'eſt notre expreſſion générale. D'où pour caractériſer davantage nous ſpécifions l'intermiſſion ou rare, ou fréquente; l'inégalité tout de même, la défaillance plus ou moins grande, qui ſera du *miurus*, ou du vermiculaire. Auſſi éviterai-je de vous en rapporter pluſieurs autres, dont il paroît que Galien a fait aſſez inutilement une très-vaine oſtentation. Toutesfois ceſſant de vous parler de ces Pouls de décadence, il faut vous entretenir de quelques autres dont on tire de grandes conſéquences.

L'un eſt du Pouls élancé ou dardé: il ſemble qu'il s'éleve comme un trait avec effort qui viendroit vous percer les doigts. Dur, ſerré, & fréquent, il dénote beaucoup de fiévre & de chaleur par conſéquent. C'eſt d'ailleurs le Pouls des douleurs vives, & qui profitent de la plus grande force du malade; car lorſque ces douleurs ſurmontent les forces, il paroît plus bas,

mais plus ſerré, & plus fréquent, & toujours fort dur ; enſorte qu'on le compare aux dents d'une ſcie. On l'appelle *ſerratus* pour ce ſujet ; ainſi il ne differe du premier qu'en ce qu'il atteint à peine la ligne de l'élévation naturelle de l'artere ; au lieu que l'élancé la ſurpaſſe ſouvent. Enſorte que c'eſt à ces divers dégrés d'élévation que vous jugez de la qualité des forces, comme de la grandeur des mouvemens inteſtins, ſoit par la fiévre, ſoit par les douleurs, par la fréquence, la véhémence, la dureté ; autant que dans les grandes douleurs d'un homme fort & vigoureux, il ſurpaſſe la ligne naturelle, il reſte au-deſſous dans les grands épuiſemens : Mais ce ſont épuiſemens d'eſprits plutôt que de conſomption de la part des humeurs. D'où vient que dans l'homme le plus fort, & le plus vigoureux, lorſqu'il ſouffre extrémement, vous voyez peu à peu le Pouls élancé s'affaiſſer, s'endurcir, devenir plus fréquent, plus ſerré, plus petit, & très-dur. A ces qualités vous jugez que le prognoſtic en eſt funeſte, & que le malade a beſoin d'un prompt ſecours.

D'abord il vous paroiſſoit d'un viſage rouge, enflammé avec des yeux étincellants, des chairs brulantes; bientôt il pâlit, quoiqu'il reſte toujours quelque feu dans ſes yeux. Mais peu à peu ſes chairs ſe réfroidiſſent, & quelque moiteur s'y fait ſentir. A cela les mouvemens de la poitrine s'accordent, ils ſont plus fréquens quoique foibles; ce qui fait que l'homme, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, eſt enfin accablé par l'irrégularité extrême, & les grands mouvemens que ſouffre ſa machine.

Des figures, Monſieur, interrompit Polyphile.

M'y voilà, reprit Hérophile; je n'aurois garde d'y manquer. Mais je ne ſçai ſi à la fin, vous ne me réduiriez point à l'impoſſible. Car combien de ſentimens ſont au-deſſus de toutes les peintures, aidées même des plus exactes deſcriptions? Eſſayons cependant la premiere figure ſera pour le Pouls élancé (fig. 24.); la ſeconde pour le Pouls *ſerratus* ou de ſcie (fig. 25.). Je fais deux meſures du Pouls élancé, l'une du plus fort, l'autre du moindre; car, ſuivant ce que j'ai eu l'honneur de vous

dire, il n'y a aucun des Pouls ſpécifiques, ou d'eſpece différente des autres, qui n'ait ſes trois états. Ainſi l'un ſera élancé, l'autre plus, & l'autre très-fort, ou ſi vous voulez très-élancé, moins élancé, & ſeulement élancé. Il en ſera encore tout de même du Pouls *ſerratus*, & des précédens ; ce qui convient auſſi à ceux dont il nous reſte à parler. Tel eſt, par exemple, celui qu'on appelle frappant à deux fois, ou *bis feriens*, diſent les Latins. Il eſt irrégulier, & par conſéquent de ces derniers dont nous diſcourons. Il ſemble qu'au milieu de pluſieurs pulſations réglées, deux plus preſſées & plus précipitées que les autres batteroient dans la même meſure de tems qu'une ſeule auroit battu; comme ſi alors par l'effet de quelque déſordre du cœur, il battoit par l'effort de quelque treſſaillement convulſif. Or ce treſſaillement ſe trouve auſſi quelquefois dans l'élancé, ou dardé comme un trait branlant dans le mouvement qu'on lui donne. Ce Pouls accompagne pour l'ordinaire les fiévres putrides, & qui ont quelque malignité.

Mais, interrompit Polyphile, ne seroit-ce point ce qu'on appelle le Pouls convulsif, dont j'ai si souvent entendu parler ?

Non, Monsieur, dit Hérophile. Ce dernier n'étant ainsi appellé qu'à raison des agitations convulsives qui se font sentir dans les tendons qui avoisinent l'artere, lorsqu'ils sont agités de tressaillement & de mouvemens convulsifs. Ce n'est pas que le cœur ne soit comme les autres muscles susceptible de convulsion ; mais alors le Pouls n'en porte le caractere que par l'irrégularité de la force, & des mesures du Pouls ; ce qui le ramene aux Pouls que j'ai décrit précédemment.

Mais l'artere elle-même, reprit Polyphile, n'est-elle pas aussi-bien que le cœur susceptible de convulsion ?

Elle en pourroit recevoir quelques impressions, répondit Hérophile, à l'occasion de la propriété de ses fibres ; mais je pense que leur effet le plus sensible, comme le principal, est de rendre la membrane ou plus tendue ou plus relâchée ; ce qui se discerne ou par la tension & la dureté du Pouls, ou par sa mollesse.

Mais on obſerve encore des Pouls, qu'on dit tremblans, & palpitans; ce qui ne peut bien s'exprimer que par la foibleſſe & l'irrégularité des pulſations. D'où vient que ces ſortes de Pouls peuvent être plutôt placés dans l'ordre des défaillans & des convulſifs, que d'en faire des eſpeces bien diſtinguées. Il en eſt de même du Pouls qu'on nomme hectique; petit, dur, ſerré, fréquent, ſouvent irrégulier par les retours biſarres de quelques inégalités. Ainſi plus vous examinerez ces eſpeces, & plus vous comprendrez qu'elles ne viennent que des diſpoſitions des autres Pouls que nous connoiſſons.

Mais, interrompit Polyphile, dans quel ordre mettrez-vous ces ſortes de Pouls qui remontent, dit-on, juſques au coude, ou bien près, & qu'on regarde comme ſi fâcheux? J'ai entendu prononcer cent fois, comme un ſigne funeſte, que tel malade avoit le Pouls tellement biſarre & irrégulier, que tantôt vous le trouviez au poignet, tantôt plus haut, & plus haut encore.

Ce n'eſt pas à d'habiles Médecins que vous en avez entendu parler ainſi, répon-

dit Hérophile; ils ſçavent trop que c'eſt toujours dans toute l'étendue de l'artere que le Pouls ſe répand, ainſi que nous en ſommes d'abord convenus; mais que n'étant ſenſible qu'autant que l'artere ſe trouve développée, s'il arrive qu'aux agoniſans ou à ceux qu'une longue maladie à beaucoup exténués, il ſe trouve en apparence ſi fort remonté, c'eſt qu'à raiſon de l'amaigriſſement conſidérable des chairs, l'artere s'eſt plus développée tout le long du bras. Enſorte que tâtant le Pouls ou plus haut ou plus bas, il paroît que le Pouls, que de mauvais connoiſſeurs croient fixé naturellement au poignet, s'en déplace pour remonter ou pour deſcendre ſous leurs doigts. Mais que des deux mains il le touche, que d'une main ce ſoit toujours au poignet, & à la maniere accoutumée, & que de l'autre, ils le touchent plus haut, & juſques ou l'artere s'eſt rendue ſenſible, ils l'y trouveront égal dans les mêmes inſtans & avec les mêmes meſures.

Auſſi voit-on par un autre effet de l'enveloppement de l'artere en d'autres perſonnes, parce qu'elles ſe trouve plus

profonde, ſoit du côté droit, ſoit du côté gauche, qu'ils diſent n'avoir de Pouls que dans l'un ou dans l'autre bras, ou que le Pouls eſt meilleur d'un côté que d'un autre. Alors on le trouve en effet plus obſcur, plus petit, parce qu'il devient moins ſenſible.

Tout cela eſt évident, reprit Polyphile. Mais il eſt bon d'en être prévenu. Cependant j'ai connu une perſonne qui avoit toujours du côté gauche le plus intermittent & inégal, pendant que du côté droit il battoit régulierement & avec plus de force.

Cela ſe trouve en effet ainſi, répondit Hérophile, & j'en ai quelquefois vérifié la découverte. Mais du moment que du côté le plus libre, le plus développé, le Pouls ſe fait ſentir régulier ; on ne doit pas douter que ce ne ſoit à raiſon de quelques embarras, ou de quelques défauts de conſtruction dans la partie, qu'arrive une telle irrégularité indépendamment de la méchanique générale; d'où vient qu'on ne compte pour rien une ſingularité ſi particuliere. Toujours on s'en rapporte à ce qu'il y a de plus univerſel, de plus gé-

néral, comme répondant d'une maniere moins équivoque, des bons effets de la cauſe dominante.

C'eſt-à-dire, interrompit Polyphile, qu'il en eſt du corps humain comme des autres machines, dans leſquelles on compte pour peu quelques défauts particuliers, tant que le principal mobile n'eſt point interreſſé ; & que les effets principaux ſuccedent heureuſement. Mais je m'étonne que le Pouls ſoit ſujet à de ſi étonnantes variations : car je ne doute point que ſi, à préſent que je me trouve au fait d'un très-grand nombre de ſes ſingularités, je vous demandois un détail exact de toutes celles qui ſe peuvent faire ſentir, vous n'en ajoutaſſiez bien davantage encore. Car, autant qu'il m'en peut ſouvenir, votre Galien, qui s'efforce de les ſpecifier toutes, me paroît infini. Mais il eſt plus à propos, ſuivant que nous en ſommes convenus, de nous en tenir aux différences du Pouls les plus ſenſibles, les plus ordinaires, & d'ailleurs les plus capables d'inſtruire un Médecin de la qualité & du nombre des incidens inté-

rieurs, que de nous embarrasser inutilement d'une infinité de minuties qui ne feroient que charger la mémoire, & inquiéter l'imagination.

J'avois eu l'honneur, reprit Hérophile, de vous le dire ainsi. Puisque d'ailleurs il n'y a pas une seule de ces minuties, qui, comprise dans le genre des irrégularités du Pouls, ne se rapporte à quelqu'une des especes que nous venons de détailler. Toujous ce sera de la dureté, ou de la mollesse ; de la petitesse, ou de la grandeur ; de la défaillance, de l'intermission ; de l'inégalité, ou de la force, & de l'irrégularité des mesures ; il sera ou serré, fréquent ou lâche ; lent ou défaillant : en un mot il faut compter qu'autant que dans la santé le Pouls conserve les caracteres déterminés & par la qualité du tempérament, & par la bonne construction des parties, il les déconcerte dans les maladies. Mouvemens alors irréguliers & bisarres ; & qui vont quasi se multipliant à l'infini par mille & mille sortes de retours du bon état au mauvais, & du mauvais au bon, par lesquels on voit l'étendue, la

force, la diverſité des mouvemens que ſouffre la nature qui eſt comme aux priſes avec les maux, & qui, ſuivant que l'une ou les autres prennent le deſſus ou ſuccombent, s'exprime toujours de la maniere la plus préciſe par les qualités du Pouls. Vous diriez alors qu'il en eſt de ce qui ſe paſſe dans le corps humain comme d'un vaiſſeau long-tems battu par l'orage. Quels mouvemens terribles ne ſouffre-t-il pas! Tantôt prêt à pétir on le voit tout d'un coup s'élever & quaſi ſe dérober aux flots: bien-tôt enſuite prêt à s'y perdre, il s'enfonce, panche, quaſi renverſé en entier; & puis il ſe releve. Ce ſera tantôt la proue, & tantôt la pouppe que vous croirez enſevelie. Pourriez-vous donc alors compter tant de mouvemens divers? En faire un juſte détail? les méſurer enfin par de juſtes comparaiſons? Il arrive même qu'à proportion que ce vaiſſeau ſera d'une plus excellente conſtruction & mieux gouverné; vous obſerverez une plus grande multiplication de toutes les ſecouſſes qu'il ſouffre, & des efforts qu'il paroîtra faire pour leur réſiſter; pendant

qu'au

qu'au contraire un autre vaisseau moins heureusement construit céderoit aux premiers coups de l'orage. Ne doutez pas que les mêmes événemens ne se rencontrent dans les hommes. Les plus forts ne périssent qu'après avoir plus long-tems résisté à de plus grandes violences. Elles sont exprimées par le Pouls. Au lieu que les plus foibles qui défaillent si promptement, ne montrent d'abord qu'un Pouls prêt à s'éteindre.

Je vous dirai cependant que les Médecins Chinois, qui prétendent tirer toutes leurs connoissances des qualités du Pouls, se font une étude très-exacte de tant de singularités, que je crois très-peu utiles, conséquemment à ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire. Ils prétendent que les trois principaux ventres, & les trois principaux visceres, ont leurs Pouls particuliers. Ils les déterminent dans la région du poignet. Ici ce sera pour le foye. Là pour le cerveau, & là pour le cœur, & tout de même des trois ventres. Ensorte que plaçant leurs doigts sur ces lieux déterminés, ils prétendent

ſentir autant de ſingularités ſpécifiques que ces parties ſont différentes entr'elles, & déterminées à des propriétés ſingulieres. Et de là ils jugent ſi c'eſt le cœur, ou le foie qui ſouffre, ſi c'eſt dans un ventre, plutôt que dans un autre que le mal eſt cantonné.

Comme ils n'ont aucune connoiſſance de l'anatomie, & que ce qu'ils en ont imaginé ne ſe trouve pas approchant même de ce que la nature leur cache; ils ont pû établir une ſi abſurde théorie ſur les erreurs de leur ſyſtême; enſorte que l'on peut aſſurer qu'habilles comme ils ſont à obſerver leur malade pendant qu'ils patinent ſon poignet (car c'eſt des heures entieres qu'ils s'occupent de cette eſpece de jeu de leurs doigts) ils ont l'adreſſe de découvrir par d'autres ſignes ce qui leur eſt effectivement refuſé par le Pouls. Ils tâtent d'ailleurs le malade, ils le tournent, le retournent, enfin par cent ſortes de queſtions ordinaires & extraordinaires qu'ils lui donnent, ils l'obligent à ſe plaindre du lieu où les douleurs ſont fixées; d'où ils concluent qu'ils ont tout découvert par le Pouls,

auquel il prétendent tout rapporter.

Mais, pour vous mettre encore mieux au fait de cette sorte de *charlatanne-rie*, rappellez-vous la construction du poignet, & de qu'elle maniere l'artere s'y distribue. C'est un seul canal qu'on touche, ou quelque rameau de ce canal, dans lesquels tous les mouvemens sont égaux, comme nés du même tronc. Or ces attouchemens, soit quelques lignes plus haut, ou quelques lignes plus bas, ne sçauroient faire trouver les moindres différences dans l'ordre, & la mesure des battemens de la dépendance immédiate du cœur. Là ni le foie, ni le cerveau ne peuvent parvenir, ni aucun des trois ventres. Ce n'est que comme la corde d'une trompette marine que ces Médecins tâtent & retâtent avec importunité.

Cependant, interrompit Polyphile, s'il en étoit ainsi, pourquoi ne se rencontreroit-il pas que de même qu'on tire de cette corde divers tons, ils trouveroient dans le Pouls des expressions differentes ?

C'est, reprit Hérophile, que dans la trompette marine chaque ton se

modifie en raiſon proportionnelle, & de la longueur de la corde déterminée par l'application des doigts & du mouvement qu'elle reçoit de l'archet; au lieu que les battemens du Pouls, comme dépendans immédiatement des cauſes ci-devant expliquées ne reçoivent abſolument rien de la part des doigts du Médecin qui le touche; ce qui fait que dès la naiſſance de l'artere, le Pouls ſe caractériſe tel qu'il eſt prolongé juſqu'à la derniere extrémité de ſes rameaux. Il faudroit d'ailleurs que du foie, de la ratte, du cerveau, comme des trois ventres, il y eût quelques traits de communication juſqu'au poignet, pour que les ſentimens qu'y cherchent les Médecins Chinois s'y puſſent rencontrer. Mais pour faire mieux, quelque jour je vous ferai le détail de leur doctrine. Vous ſerez ſurpris qu'elle réponde ſi mal à leur grande réputation.

Cependant, reprit Polyphile, n'eſt-il pas de fait qu'il y a de certains Pouls qui ſe perdent ſous les doigts & auxquels par conſéquent ce n'eſt qu'avec une grande légereté qu'on les doit appliquer.

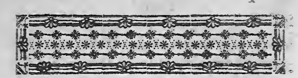
Ce ſont des Pouls fuyans, répondit Hérophile, par l'exceſſive débilité & du cœur, & du ſang, dans lequel il ne reſte que très-peu de chaleur. Auſſi les doit-on mettre dans l'ordre des Pouls défaillans. Mais alors ſi la compreſſion des doigts les fait fuir, c'eſt moins parce qu'ils affectent leur cauſe immédiate, je veux dire les mouvemens du cœur, & de l'élaſticité des arteres, que parce qu'ils interrompent le cours du ſang, qui eſt d'un reſſort trop foible pour ſe reſtituer promptement.

Ne parlons plus des différences des Pouls, interrompit Polyphile, j'en connois déſormais aſſez, pour juger des autres. Mais venons à ce que j'eſtime infiniment mieux que leurs différentes meſures de célérité, ou de lenteur, d'élévation, ou de baſſeſſe, d'étendue, ou de petiteſſe; c'eſt ſur les moyens de tirer de leurs obſervations ces grandes connoiſſances que vous vantez. A cela ſeul ma curioſité s'interreſſe. Car, à vous dire vrai, je comprends peu de quelle maniere il eſt poſſible que de ſignes ſi peu expreſſifs on puiſſe recevoir de grandes lumieres.

J'y consens de bon cœur, répondit Hérophile. Mais, avant que d'en venir aux points que vous désirez, il sera nécessaire d'établir certains principes, & d'en tirer des raisonnemens qui exigent une longue attention. La vôtre pourroit-être désormais fatiguée, puisqu'il y a si long-tems, que je l'occupe. Ainsi ce seroit peut-être le mieux de remettre à quelques heures que nous déroberons sur le soir la continuation de nos entretiens.

Polyphile le trouva très-à-propos; & après quelques complimens qu'il fît à Hérophile sur son ingénieuse façon de s'expliquer d'une maniere si sensible, nous reprîmes le chemin du Château.





## DIALOGUE SECOND.

*De l'union de l'ame & du corps, de l'instinct des bêtes, des regles de la physionomie par rapport au Pouls.*

NOus prîmes si bien nos mesures pour rentrer au plutôt en matiere, qu'Hérophile, Polyphile, & moi, nous nous dérobâmes à la bonne compagnie rassemblée auprès du Marquis, pour retourner à notre charmant rendez-vous; & sans autre prélude, Hérophile commença ainsi. J'ai pensé bien des fois, Messieurs, au sujet qui nous amene, depuis notre entretien; & je vous avoue que je me trouve fort embarrassé sur la maniere dont je dois commencer celui-ci. Si vous ne désiriez que la maniere de juger du Pouls conséquemment à la différence des maladies, & de vous rendre raison des cas particuliers qui les distinguent, la

chose me paroîtroit moins difficile : mais vous voudrez sans doute que tenant ma parole, je vous apprenne à tirer du Pouls, & des autres signes qui doivent être perpétuellement conciliés avec lui, toutes les connoissances nécessaires pour juger de ce qui se passe dans l'ame, du détail de ses passions, de leurs effets les plus singuliers, pour déceller en un mot ce qu'il y a de plus caché dans les hommes, or ce sont les moyens dont je dois me servir pour établir mes principes qui m'embarassent beaucoup. Il ne s'agit de rien moins que des plus grandes difficultés de la Physique, & de la Métaphysique ; je veux dire des rapports qui dans l'homme doivent réunir les objets de ces deux sciences. C'est prétendre approcher de bien près ces mysteres si impénétrables de l'union de l'ame & du corps ; écueils perpétuels de notre curiosité. Mais peut-être que si depuis tant de siécles nos Philosophes les plus ingénieux ont si mal réussi dans cette téméraire recherche, c'est qu'ils se sont d'abord trop laissé prévenir par des idées qu'il sera nécessaire de négliger

gliger ; afin que tout au moins nous puissions tirer des nôtres quelques avantages auxquels ils n'ont pu atteindre avec les leurs.

Vous commencez, interrompit Polyle, à beaucoup m'inquiéter; trouvez bon, s'il vous plaît, Monsieur, que d'abord je vous le dise. Car, s'il faut pour vous suivre exercer son esprit par de violentes contensions, & telles que les Métaphysiciens les exigent, je vous déclare que peu accoutumé à de si pénibles exercices, j'aurai bien de la peine à vous suivre.

Je ferai tous mes efforts, répondit Hérophile, pour vous les épargner. Mais convenez, s'il vous plaît, que, puisqu'il s'agit des rapports des mouvemens de notre ame avec ceux de notre corps, c'est une nécessité que je vous parle des uns & des autres ; que je vous fasse voir que, bien qu'entre les essences de l'un & de l'autre il n'y ait aucunes proportions, il a néanmoins été d'une nécessité absolue d'établir entr'elles un tel commerce, & de si parfaites liaisons, qu'il ne se fît pas dans l'une la plus petite opération, qui ne

devînt la cause occasionnelle de l'opération de l'autre. Il est vrai qu'accoutumés que nous sommes dans nos raisonnemens physiques à devoir trouver une union absolue entre les corps qui se communiquent leurs mouvemens, nous voudrions que du corps avec l'ame les liaisons ne fussent pas moins évidentes; & c'est aux moyens de ces liaisons que notre curiosité s'éfforce de parvenir, ensorte que ce qui fait votre difficulté indissoluble est d'imaginer comment ce qui est corps peut être attaché avec ce qui est esprit.

Mais, dit Polyphile, ne pourrions-nous pas éluder cette difficulté, puisque réellement elle vous paroît insoluble, & ne plus raisonner que conséquemment à ces relations établies d'une maniere si exacte entre les mouvemens du corps & ceux de l'ame? En ce cas ce seroit à l'effet seulement, & à ce que nos propres usages nous en découvrent, que nous nous attacherions, plutôt qu'a la cause qui est impénétrable. Pour les desseins qui nous occupent, je pense que nous en tirerions d'aussi grands avantages que si tout le

myſtere nous étoit connu.

J'en conviens avec vous, dit Hérophile; mais voici une autre difficulté qui ne me paroît pas moins grande que celle que nous prétendons éviter, & qui par malheur ne ſçauroit l'être; c'eſt que, nous bornant dans les hommes à ne conſidérer que ce qui a rapport aux ſéns, & à l'hiſtoire des paſſions, nous trouverons une reſſemblance ſi parfaite en tout ce qui ſe paſſe en lui, & ce qu'on obſerve dans les autres animaux, que nous ne ſçaurions nous défendre de l'attribuer à des cauſes très-approchantes. Cependant dans ces animaux l'ame raiſonnable n'a aucune part. Tout au plus nous y découvrons quelques eſſais de raiſonnemens. Sur cela chacun a ſes hiſtoires plus ſurprenantes, plus merveilleuſes, les unes que les autres; & ces eſſais ne peuvent pas être uniquement attribués à des corps, ſuivant ce que nous connoiſſons de leur nature.

Mais, interrompit Polyphile, les bêtes ſont de pures machines, & c'eſt à de perpétuelles déterminations reçues de la part des objets extérieurs, que

leurs mouvemens sont attachés. Peut-on sur cela avoir les moindres doutes, depuis que l'illustre Descartes en a si bien expliqué le *méchanisme*?

Croyez-vous, reprit Hérophile, que pour être susceptibles de leurs mêmes objets, & pour l'exécution de pareilles opérations que nous faisons sans cesse, nous n'ayons pas besoin d'un pareil méchanisme? Cependant pour lui donner la perfection qui lui manque, & l'approprier aux divers usages que nous en faisons, nous avons besoin d'un esprit intelligent, ou des secours d'une ame qui y répande la vie & la sensibilité.

Mais avez-vous, Monsieur, quelque fois réfléchi à ce que c'est que cette sensibilité & cette vie?

Quoi! interrompit Polyphile, y prétendriez-vous imaginer quelque chose de plus que la force & l'activité du mouvement, & que ses propriétés qui sont de rendre du côté des bêtes toutes les parties susceptibles de l'impression de objets extérieurs?

Oui sans doute, répondit Hérophile; je suppose ce mouvement, ces

parties rendues d'une maniere ſi ingénieuſe capables d'en être ſuſceptibles comme moyens, ou cauſes inſtrumentales de la vie ; mais je fais une grande différence entre ces moyens & la puiſſance ſupérieure qui les fait agir. Qu'on pouſſe tant qu'on pourra l'automate juſqu'à ſa plus étonnante perfection, il n'approchera jamais de ce que nous connoiſſons de la ſenſibilité & de la vie. Hélas ! ce ſont leurs effets que nous connoiſſons plutôt que leurs cauſes ; propriétés d'un ordre ſupérieur à tout ce qui eſt matiere, qui néanmoins lui paroît attaché, qui met comme la derniere main à tous ſes ouvrages. C'eſt de la terre qu'ils ſont formés, nous apprend le texte ſacré : mais ce n'eſt qu'autant qu'ils ſont tous pourvus, chacuns à leurs manieres de ce qu'il appelle *des ames vivantes*, qu'ils ſont capables de ſe conſerver, & de produire de quoi ſe multiplier par de perpétuelles réproductions. Ce texte vénérable, toujours ſi précis & ſi vrai, auroit-il parlé de ces ames ajoutées après la production du cahos, c'eſt-à-dire, de toute matiere en géné-

ral, si réellement elles n'avoient pas été créées tout exprès pour animer les choses? Il faut bien qu'une partie de ce qui a pû composer leurs substances ait été autant répandue dans la masse même de la terre, qu'ajoutée d'abord à ses premieres productions, puisqu'il est de fait qu'à mesure que chaque chose se renouvelle, elle en tire également de quoi s'animer, & se nourrir. L'appelleriez-vous esprit universel? Ce ne seroit pas assez dire, si vous ne le concevez, à la maniere de la plus grande partie des Philosophes, que comme une vapeur très-subtile, un sel nitreux, aërien, à peu-près de la nature de ces sels qu'une extrême volatilité rend *incoercibles*. Sous une telle idée nous concevrons bien une matiere capable d'imprimer aux autres masses diverses sortes de mouvemens, mais jusques là rien ne pourra répondre à ce que nous concevons par vie & sentiment. Il servira comme d'instrument à l'un & à l'autre; & jamais il ne sera capable par lui-même de procurer aux choses des qualités si supérieures.

Mais, me direz-vous sans doute,

vous ne concevez que du mouvement pour l'exécution des ſentimens & de la vie. C'eſt qu'en effet ni les uns ni l'autre ne peuvent être mis en œuvre ſans mouvement. Sans couleurs, ſans toile, & ſans pinceau un Peintre ne ſçauroit faire un tableau : ces couleurs là cependant, & ces pinceaux ne font pas le Peintre. Ainſi je pourrai vous dire, que ſi, vous ne reconnoiſſez dans la nature que, les méchaniſmes du ſentiment & de la vie, vous ignorez la principale partie de ce qui entre dans ſes ouvrages. Ce qu'ils ont de merveilleux vous eſt caché, & ce ſera aux préjugés Cartéſiens que vous devrez vous en prendre. Mais parlons de bonne foi, s'il vous plaît. D'abord que ſon ſyſtême de l'ame des bêtes vous fût annoncé, ne ſentîtes-vous pas une ſecrette révolte dans votre eſprit contre une opinion ſi nouvelle? Tout le monde en fut étonné : & la plus grande partie encore réclame contre ſa hardieſſe : enſuite peu à peu apprivoiſé par ſes raiſons, & cela pour les écouter plutôt que l'expérience, vous vous y êtes rendu : vous avez vieilli

dans cette opinion, qui, paſſée en habitude faute de réflexions plus ſérieuſes, prend enfin ſur vous toute l'autorité de la vérité la mieux démontrée.

Vous m'embarraſſez infiniment, interrompit Polyphile : car, ſi d'un côté il y a dans les bêtes quelque choſe de plus pour l'établiſſement de leur vie, & de leur faculté ſenſitive, il faut de l'autre que vous conſentiez à leur accorder des ames raiſonnables. Rien que l'eſprit & le corps ne compoſe l'univerſalité des choſes. Ces ames raiſonnables leur ſont refuſées, vous n'en ſçauriez diſconvenir : tout y eſt donc corps, & voilà pourquoi le ſyſtême Carteſien ſe trouve ſi juſte. Voilà pourquoi malgré tant de préjugés que l'expérience nous fait naître, nous refuſons aux bêtes toute connoiſſance, tout ſentiment, & faiſons en mêmetemt conſiſter l'eſſence de leur vie dans les propriétés toutes ſeules du mouvement de la matiere.

C'eſt-à-dire, dit Hérophile, que vous prétendez meſurer l'étendue infinie de la production des choſes par la capacité de votre intelligence; que

vous retranchez tout ce que vous ne comprenez pas ; & qu'ainſi vous aimez mieux borner l'étendue du ſouverain pouvoir à votre maniere de concevoir qu'elle a pu être l'exécution des choſes, que de conſentir à l'occaſion du merveilleux qui vous frappe à ignorer quelques vérités.

Vous ne concevez que le corps, & l'eſprit, mais concevez-vous bien ce qu'ils ſont l'un & l'autre, & ne prendriez-vous point quelques-unes de leurs propriétés pour leurs eſſences mêmes ? D'ailleurs lorſque vous obſervez que dans la nature tout ſe ſuit par un merveilleux enchaînement qui fait qu'entre chaque eſpece des choſes il ſe rencontre pour en faire d'exactes liaiſons comme de certains milieux, au moyen deſquels elles paroiſſent ſe toucher ; lorſque vous voyez que depuis la terre juſqu'aux mineraux, aux métaux, il ſe rencontre certaines ſubſtances intermédiaires qui ſeront comme les premiers eſſais des uns, & la plus grande perfection des autres, & lorſque vous remarquez ainſi des pierres à demi plantes, des plantes à demi animaux, des animaux en appa-

rence à demi hommes, & que chacune de ces choſes, chacune ſuivant leurs eſpeces, paroît inſenſiblement s'élever l'une au-deſſus de l'autre, enfin lorſque de cette vue générale.....

Je vous comprends, interrompit Polyphile, & vous m'étonnez à l'excès. Quoi! vous voudriez-donc qu'à paſſer de la ſubſtance corporelle à la ſubſtance ſpirituelle, il s'en trouveroit une intermédiaire juſqu'à ce jour inconnue: & qui deviendroit le moyen de l'union de l'ame & du corps!

Inconnue juſqu'à ce jour, reprit Hérophile! Mais dites-moi, je vous prie, Monſieur, avant que d'avancer plus loin, concevez-vous cette diſtinction ſi grande qui fait la différence du corps & des eſprits? C'eſt, me direz-vous, qu'aucune des propriétés qui conviennent au corps, ne convient à l'eſprit, comme aucune de l'eſprit ne convient au corps: ce n'eſt même qu'à raiſon des propriétés très-diſtinguées de l'un & de l'autre que l'un & l'autre vous ſont connus. Sans ces propriétés connoitriez-vous les corps & les eſprits? Parlons naturellement: tant

qu'il y aura dispute entre de grands Philosophes sur l'essence de la matiere, que les uns établiront dans l'étendue, & les autres dans la solidité ; tant que d'autres également illustres refuseront d'établir dans la pensée l'essence de l'ame, vous ne devrez jamais convenir que ces essences vous soient parfaitement connues : & vous aurez raison de dire que ce sont les propriétés des choses, plutôt que leurs essences, qui se trouvent à la portée de notre esprit.

Et de-là vous concluez, interrompit Polyphile, que connoissant les propriétés d'une chose qui ne peuvent convenir parfaitement ni au corps ni à l'esprit, je pourrai juger de l'existence de cette chose, & qu'elle me sera aussi connue que le corps & l'esprit. Voilà où votre raisonnement me voudroit engager sans doute, & d'une maniere bien spécieuse. Mais je ne m'y laisserai pas surprendre. Examinons donc ce qui ne convient ni au corps ni à l'esprit, & dont je connois si distinctement les propriétés.

La chose est facile, répondit Héro-

phile. Je trouve dans les bêtes assez de raisonnement, autant pour la conduite de leur vie, pour sa défense, & toutes les précautions qu'exige sa conservation, que pour être susceptibles de quelque discipline. Cependant je ne trouve ans ces bêtes pas la moindre apparence de cet esprit intelligent qui fait le partage de l'homme. J'y découvre un sentiment, une vie, que je ne sçaurois attribuer à de simples mouvemens d'une matiere très-subtile. Ensorte que plus dans mes observations je me dépouille de tous préjugés pour observer de plus près la nature, & plus je suis forcé de consentir à l'ignorance d'un merveilleux, qu'à chaque coup d'œil j'y rencontre, & que je ne sçaurois expliquer. Me voilà donc dans la nécessité de supposer dans les bêtes quelque chose de plus que le corps, auquel j'aurois voulu tout attribuer.

D'un autre côté m'élevant jusqu'à la sphere de l'homme, qui me paroît un animal raisonnable, c'est-à-dire, dans lequel je découvre tout ce qui est de l'animal, & un esprit intelligent infiniment supérieur à tout ce qui est de

l'animalité, dont les propriétés ne ressemblent à aucunes de celles du corps; qui pense, & par l'effort de sa pensée s'éleve vers ce qu'il y a de plus grand, de plus sublime; qui me paroît comprendre dans ce que je pourrois dire sa petitesse, une infinité de choses d'une inexprimable étendue; qui se mesure ainsi avec celle de la terre; qui la surpasse même, & pénetre au-dessus de celle des cieux; enfin qui par un privilege spécial est tellement né pour ce qu'il y a de plus excellent, que la terre ne paroît pour lui qu'un séjour de passage pour parvenir à la jouissance infinie des biens de l'éternité. Ainsi seulement, & pour quelques jours prêté au corps, joint à un animal dont il a du faire sa victime, qui devoit être pour lui comme le prix de la gloire qui l'attend, il ne paroît pas qu'il tire du corps, & pour sa conservation, & pour l'usage de ses pensées, le moindre secours: & à cela jugeant qu'il ne tient rien du genre des corps, je le regarde comme très-distingué d'avec lui.

Cependant je vois dans cet homme

qu'autant qu'il paroît distingué par son esprit du reste des animaux, une autre partie que je ne connois pas en lui le rapproche de leur espece, qui dans lui, comme dans eux, ne parle qu'en faveur du corps qui rapporte tout à sa sensibilité, & à sa vie, qui le livre à tout ce qui fait le plaisir des bêtes, qui le rend quasi esclave de leurs mêmes passions ; caracteres si différens de ceux de l'esprit, qu'ils ne le rendent susceptible que d'images grossieres, & absolument sensibles, pendant que l'esprit de son côté méprise de telles images, & ne s'occupe que d'idées infiniment plus sublimes, & dont même il ne sçauroit autrement s'expliquer que par la faculté qu'il a reçue pour les concevoir.

Comment donc ne pourrois-je pas m'imaginer que cette faculté si différente de l'autre, & si ressemblante à celle que je conçois dans les bêtes, ne seroit pas de la même espece, & qu'ainsi l'homme ayant dû pour être un animal raisonnable avoir reçu tout ce qui fait la perfection de l'animal, & d'un autre côté tout ce qui appar-

tient aux ſublimes perfections de l'intelligence ; comment, dis-je, ne croirois-je pas que ce que dans les bêtes je prends pour leur inſtict, & comme l'eſſai d'une raiſon qui leur eſt refuſée, ſe rencontreroit également dans l'homme, mais beaucoup perfectionné par ſon commerce avec la raiſon, que l'intelligence, ou l'eſprit lui donne en partage ? Voilà par ce moyen dans l'home un animal parfait ; voilà par où il ſe trouve vivant, ſenſible, & ſi naturellement porté pour les intérêts du corps ; voilà enfin comment au moyen de l'ame raiſonnable qui lui eſt ajoutée, il devient intelligent, raiſonnable, qualités que toutes les facultés animales ne lui ſçauroient procurer ; mais qui l'élevent infiniment au-deſſus d'elles. Conſacrées pour les beſoins du corps, leur étendue ne va point au delà ; pendant que l'eſprit uniquement préparé pour le ciel, & ne devant rien aux intérêts du corps, n'eſt préciſément ſuſceptible que des vérités ſublimes qui l'y doivent élever. Heureux ſi un ordre ſi bien établi, & qui faiſoit également & le bonheur & la

dignité de l'homme, n'avoit jamais été déconcerté par le péché ! mais ce dérangement, quelque grand qu'il puisse être, ne va point jusqu'à détruire les qualités individuelles de ces choses; c'est à leur subordination toute seule qu'il a fait brêche.

Mais, interrompit Polyphile, comment vous sera-t-il possible d'établir, & dans les bêtes, & dans l'homme, ce prétendu instinct, qui, selon vous, ne doit être ni corps, ni esprit? Pouvons-nous concevoir quelque chose de plus, puisque ce qui n'est ni l'un ni l'autre, doit passer pour rien?

C'est ainsi, répondit Hérophile, que vous en devez juger, suivant votre maniere ordinaire de penser. Mais parce que jusqu'ici vous n'avez pu concevoir que l'un & l'autre, prétendez-vous borner tellement à ces deux créations la souveraine puissance, qu'elle n'ait pu instituer quelque chose de plus? Avant l'invention des microscopes auriez-vous pu imaginer ces insectes petits jusqu'à l'infini, qui se rencontrent en toutes choses? Ces poussieres si veloutées, mais si légeres, qui colorent les

aîles

aîles des Papillons, les auriez-vous imaginées comme autant de plumes parfaites ? Vous jugiez ſur la foi de vos yeux, que dans la nature tout ſe bornoit à l'étendue de vos regards. Les découvertes de l'optique viennent très-à-propos pour découvrir vos erreurs. Pourquoi donc, ſi juſqu'ici faute de réflexions aſſez ſérieuſes vous n'avez encore découvert que l'eſprit & le corps, parce que leurs différentes qualités vous ont d'abord frappé, prétendrez-vous qu'il ne ſe trouve en leur milieu aucune autre choſe ? Cependant il eſt de fait que de tout tems les hommes ont reconnu l'inſtinct des bêtes ; nom auſſi ancien, auſſi connu que celui de l'eſprit ; l'auroit-on ſi bien établi en faveur de tant de ſagacité, de fineſſe, d'habileté, qu'on a reconnu dans les bêtes, ſi de leur part tous les hommes n'avoient pas étés également forcés d'en convenir ?

Mais, reprit Polyphile, voudriez-vous faire de cet inſtinct, qui ſelon vous ſera quelque choſe de plus que les corps, une ſubſtance immortelle ?

Nullement, reprit Hérophile ; facul-

té, puiſſance très-inférieure à celle de la raiſon, & ſeulement deſtinée pour veiller aux intérêts du corps, elle en doit ſuivre le ſort. Qu'eſſentiellement même elle participe plus du corps, que de l'eſprit; que ce ſoit comme la plus pure, & la plus fine fleur de la matiere, qui par un privilege ſpécial ait reçu des propriétés approchantes de celles de l'intelligence, & cela par des moyens que je ne ſçaurois expliquer; il ne m'importe, puiſque ce n'eſt qu'à ſon exiſtence, & qu'à ſes effets, que je m'intereſſe, parce qu'ils me ſont très-connus.

Mais, dit Polyphile, quand je me trouverois aſſez facile pour vous accorder cet inſtinct de la maniere que vous le ſuppoſez, quels avantages ſi grands en pourriez-vous tirer en faveur du Pouls & des autres ſignes que vous y joignez?

Ils ſont infinis, répondit Hérophile, puiſque joignant par ſon moyen à chaque qualité des tempéramens, à chaque conſiſtences des humeurs, & aux divers mouvemens dont elles ſont ſuſceptibles, comme autant de qualités mo-

rales ; je pourrois déterminer conſéquemment à la diverſité de leurs états, la différence des inclinations, qui non-ſeulement déterminent les hommes, mais ſervent encore à caractériſer chaque eſpece des autres animaux. Qui peut diſconvenir du courage du lion, de la cruauté du tigre, de la férocité de l'ours, de l'aſtuce & de la fineſſe du renard, de l'extrême ſagacité du ſinge, de la fidélité du chien ; en un mot de toutes ces qualités de tout tems reconnues dans chaque eſpece de bêtes ? Le texte même que nous reſpectons tous en fait mention ; il nous vante la prudence du ſerpent : d'ailleurs ne reconnoiſſons-nous pas, qu'autant que dans les hommes il ſe trouve de ces phyſionomies qui ſe rapportent d'avantage à celles de certains animaux, ils ſont à peu-près partagés de leurs mêmes inclinations ? Chacun à ſa bête, dit-on proverbialement ; & de ſes ſimilitudes on ſçait déterminer leurs principaux caracteres. Car entr'eux il s'en trouve de courageux, de lâches, de cruels, de brutaux, de polis, de fourbes, de trompeurs, & de ſinceres, de

fidelles & capables d'aimer, & d'autres qui n'aiment rien. Enfin dans chaque homme pris en détail, on voit qu'à proportion qu'il passe par les divers mouvemens que les objets viennent imprimer dans ses sens, il lui naît une perpétuelle succession de passions, qui ne s'expliquent pas moins par le changement de son visage, de ses couleurs, de la force, & de la vivacité de ses regards, ou de leur langueur, par le son de sa voix, & ses autres manieres d'être, que par la différence de ses autres procédés. Ce sera comme une suite perpétuelle de diverses métamorphoses que vous lui verrez prendre, dont chaque figure, nécessairement attachée à l'usage de chaque passion, fait que vous discernez du premier coup d'œil un homme en colere, ou appaisé, & tranquille; passionné pour l'objet qu'il chérit, ou méprisant, & dédaigneux d'un autre qu'il hait; ou avide, appliqué dans ses recherches, ou nonchalant, paresseux. Sur tout cela consultez vos propres expériences: car il est accordé à tous les hommes d'avoir en ce genre de faits une certaine

étendue de connoiſſances, comme néceſſaires aux beſoins de la ſociété: mais parce qu'entre les hommes, ces beſoins là même ont exigé que quelques-uns fuſſent plus intelligens, mieux inſtruits que les autres, ils ſçavent pénétrer plus avant, & deviennent par ce moyen d'un diſcernement plus exquis, & plus ſûr.

D'ailleurs ce problême ſi fort inexpliquable des perpétuelles contradictions que chacun de nous éprouve en lui-même, & qui trop fréquemment déconcerte la paix qui devroit regner dans ſon cœur; ces ſens ſi peu d'accord avec la raiſon; cette loi de la chair qui ſe révolte ſans ceſſe contre l'autorité de l'eſprit; en un mot ces perpétuels combats du cœur & de l'eſprit dont on ſe plaint ſans ceſſe; tout cela ſe trouvera aiſément expliqué au moyen de la ſuppoſition de l'inſtinct. Il parlera toujours en faveur du corps, & voudra faire valoir ſes intérêts audeſſus de ceux de l'eſprit: il s'efforcera de le ſurprendre, de l'aſſujettir, pendant que d'un autre côté l'eſprit, à juſtes titres jaloux de ſa gloire, préten-

dra le dominer comme un eſclave rebelle ; & de-là quels combats ! tantôt quelle paix feinte & ſimulée ! tantôt quelles ſurpriſes, quelles révoltes ! à des contradictions ſi marquées, qui ne comprendroit & l'animal & l'intelligence réunis dans la compoſition de l'homme ? Cette intelligence ſi elevée par la grandeur & la nobleſſe de ſes ſentimens, ſi ſagement conduite par les mouvemens de la raiſon, qui n'aſpire qu'à ce qu'il y a de plus grand, de plus ſublime, enfin, pour le dire en un mot, plutôt née pour le ciel que pour habiter la terre, qui n'aſpire qu'aux moyens de s'y élever, pendant que le corps toujours rampant, s'abandonne ſous la conduite des ſens à ce qu'il y a ici-bas de plus mépriſable. C'eſt delà, nous n'en ſçaurions douter, que viennent toutes ces contrariétés que l'homme éprouve ſans ceſſe, & dont il ſe plaint ; ces raiſons de tant d'orgueil, qui tantôt le flatte, d'humiliations & de miſeres, qui tantôt le déſeſperent ; objet qui ſe trouve preſque indéfiniſſable. Rien de ſi grand & de ſi petit, de ſi élevé & de ſi ram-

pant, de si fort & de si foible, de si sage & de si fou. Pour peu que nous y voulussions faire de longues réflexions, quelle matiere plus capable de nous étonner! De tout tems elle a fait l'admiration des plus grands Philosophes, & je ne vous propose à son sujet rien qui n'ait été rebattu une infinité de fois & en mille occasions différentes.

J'en conviens avec vous, dit Polyphile; & celui qui a remarqué que quasi toujours l'esprit est la duppe du cœur, avoit les mêmes sentimens que nous, & connoissoit parfaitement les hommes. Il n'étoit question que d'approfondir les choses.

C'est ce qu'on aime peu, interrompit Hérophile : passé une certaine superficie sur laquelle on s'arrête volontiers, on craint de pénétrer au de-là : pays perdu, s'imagine-t-on, dans lequel on craindroit de s'égarer. C'est néanmoins une nécessité d'y entreprendre des découvertes : car tout ce qui se montre au dehors a ses causes nécessaires très-secretes, qu'on doit absolument découvrir, d'abord que c'est con-

séquemment qu'on prétend raisonner. Ainsi pour faire en ces pays peu connus du vulgaire quelques utiles decouvertes, & poser désormais les principes sur lesquels nous prétendons raisonner; il faut que je vous répete ici ce qu'autrefois j'ai écrit dans l'histoire du corps humain, ou j'essaie de développer le mystere des tempéramens.

Nous jugeons des tempéramens par deux différens moyens. Les uns n'appartiennent qu'à la construction du corps, les autres en paroissent dépendre, quoiqu'ils tiennent fort des propriétés de l'esprit, qui alors semblent se modifier avec les qualités du corps. Mais comme ces mêmes effets s'observent quasi autant dans les bêtes que dans les hommes, on peut dire que, tout métaphysiques ou moraux qu'ils paroissent, il y entre beaucoup plus de la machine que de l'intelligence, du moins en ce que nous prétendons aujourd'hui discerner.

Je m'apperçois, interrompit Polyphile, que voilà votre instinct qui va être bien mis en œuvre.

Je consens, reprit Hérophile, que vous

vous ne m'accordiez rien à ſon ſujet ; juſqu'à ce que vous ayez compris le ſyſtême dans toute ſon étendue. Ainſi ſuſpendez encore pour quelque tems votre déciſion ſur ce ſujet, & commencez, s'il vous plaît, pour vous mettre mieux au fait, par conſidérer que les ames des hommes obſervées dans l'état précis de leur être, ſont toutes également parfaites, & deſtinées aux mêmes uſages de cette raiſon ſouveraine, dont elles ſont également participantes. Par conſéquent nulles imperfections dans les unes plus que dans les autres ; aucunes inclinations particulieres ; point de diverſité de caracteres qui les diſtinguent ; en un mot rien de ſi égal dans tout ce qui eſt de leur maniere d'être. Quelle étonnante variété cependant ne découvrez-vous pas entre les hommes ! Ceux-ci d'un génie ſi étendu, ſi grand, ſi merveilleux, d'une conception ſi facile & ſi juſte, d'un raiſonnement ſi conſéquemment ſuivi, enfin avec des ſentimens ſi nobles & ſi élevés ; ceux-là au contraire également bornés dans toutes les facultés de leur eſprit, d'une imagination rampante,

d'un raiſonnement biſarre, & qui donne plus dans le faux que dans le vrai. Mais vous connoiſſez les hommes, pourquoi m'étendrois-je pour vous les décrire tous ?

D'où viennent donc en ceux-ci tant d'imperfections, qui déshonorent ces ames que vous connnoiſſez également parfaites ? Qui peut ainſi les altérer ? Et comment deviennent-elles ſuſceptibles de ſi fâcheuſes impreſſions ? A bien juger des choſes il paroît beaucoup plus naturel que tous les hommes devroient être autant de Héros, que de trouver les Héros ſi rares. On a dit qui falloit des ſiécles pour les produire ; pourquoi cela ? puiſque dans les ames ſont compriſes toutes les éminentes qualités qui les diſtinguent. Elles n'auroient qu'à ſe montrer telles qu'elles ſont. Qui peut donc non-ſeulement les faire éclipſer, mais leur ſubſtituer des imperfections que par elles-mêmes elles ne ſçauroient produire ? Vous connoiſſez néanmoins plus de ſots, de fats, d'inſipides, plus de méchans, de fourbes, de vicieux en un mot en cent manieres différentes, que de gens ver-

tueux, quoique la vertu soit si naturelle à l'ame; que de sages, de justes, de bienfaisans, & de ces aimables caracteres si favorables à la société, & qui font tant d'honneur à l'homme. Leur triste état bien considéré doit sans doute paroître plus prodigieux que celui des Héros, puisqu'il a fallu surmonter les merveilleuses qualités de l'ame, & tirer du corps, ou de ce qui lui paroît appartenir, tant de défauts pour les caractériser si désavantageusement.

Vous me faites ici faire, dit Polyphile, une réflexion bien nouvelle, & qui me paroît bien contraire aux préjugés du public. Elle m'étonne, & je voudrois fort y répondre....

Encore un peu de tems, s'il vous plaît, Monsieur, répondit Hérophile, & vous jugerez ensuite. J'aurai donc l'honneur de vous dire, que, conséquemment à cette premiere observation, tout ce qui se tire des tempéramens contribue plutôt à couvrir plus ou moins les grandes, les éminentes qualités des ames, qu'à les perfectionner; que du corps qu'elles habitent, comme d'un lieu mal sain pour elles, & infecté de

mille imperfections, elles en contractent de malheureuses empreintes, & que ce n'est qu'à leur occasion que leurs divers caracteres sont marqués.

Je vous écoute, interrompit Polyphile, fort surpris des découvertes que vous me faites faire.

Je poursuis donc, dit Hérophile, & je dis qu'il paroît ainsi dans l'homme comme une sorte de balancement entre les deux parties dont il est composé. Céde-t-il du côté de l'animal ; que d'imperfections, que de vices ! Du côté de l'esprit, que de grandeur, que de noblesse ! Ce n'est donc qu'autant que par l'ascendant plus ou moins fort que prend sur lui le tempérament qui l'entraîne, lorsqu'il domine vers l'instinct que nous accordons aux bêtes, qu'il ne pense qu'aux intérêts du corps, qu'à ses avantages, qu'à ses plaisirs : au lieu que du moment qu'à la faveur d'un tempérament plus facile, l'esprit jaloux de ses droits se plaît à les faire valoir, il néglige comme choses déshonorantes, par conséquent indignes de lui, tous les intérêts du corps. Et c'est de-là que dans les uns la pratique des

vertus eſt auſſi facile, qu'elle ſe trouve dure & difficile pour les autres.

Mais paſſons de ces obſervations générales à de particulieres, & pour cela conſidérons que les principales différences qui diſtinguent les hommes ſe peuvent facilement rapporter à quatre caracteres généraux; enſorte que toutes les variétés, qui en détail ſe modifient en chacun d'eux, ne ſont diverſifiées que par le plus ou le moins de chacun de ces caracteres. Ce ſera ſe faire d'abord une regle aſſez ſûre pour juger des autres hommes.

Faiſons donc ainſi comme quatre claſſes où tous ces hommes ſe trouveront compris; elles répondent aux quatre tempéramens que vous connoiſſez. Ne voyons-nous pas en effet de certains hommes plus gais naturellement, plus-alertes, plus agréables que les autres, d'un eſprit plus vif, plus léger, plus développé? ils ſe préſentent avec facilité à tout ce qu'ils entreprennent, & ſi, du côté du courage, de la force, de la conſtance, ils n'ont pas autant de fermeté que quelques autres, ils ont plus de douceur, & ſont d'un meilleur

commerce pour la ſociété : ils y entrent avec une figure plus gracieuſe, plus aimable, & je le dirois volontiers, plus élégante, *mieux deſſinée* : la beauté, & les graces ſont de leur partage: leur teint eſt fleuri des plus vives couleurs, & ſoutenu d'un embonpoint, qui les feroit aſſez regarder entre les autres hommes comme la fleur du genre humain.

On en trouve d'autres d'un caractere moins vif, moins petillant, au contraire plus paiſibles, plus lents, & toutesfois pour peu qu'on les agitte, plus faciles à ſe chagriner, & à prendre feu, ou à ſe réjouir à l'excès : mais tant de vivacité n'eſt pas de durée, feu de paille auſſi-tôt éteint qu'allumé : leur génie timide, ſoupçonneux, incertain, les rend penſifs, grands obſervateurs, & difficiles à déterminer. Ce n'eſt même jamais d'une maniere aſſez ſolide pour ſuivre conſtamment le parti qu'ils ont pris ; preſque auſſi inconſtans dans leurs pourſuites, qu'incertains dans leurs choix, ils paſſent facilement d'un objet à l'autre ; & la légereté n'eſt pas moins de leur caractere,

que la timidité. Néanmoins avec cet air de douceur & de facilité qu'on leur observe, on les croiroit aisés à gouverner, parce que c'est avec facilité qu'on les persuade : l'éclat de leur teint tissu des plus belles roses sur un fonds tout de lys, les dédommage des traits de leur visage *peu scrupuleusement dessinés.* Mais cette beauté est peu durable ; ils passent facilement d'une extrémité à l'autre ; ou bien ils s'engraissent trop, ou ils restent maigres. S'ils veulent agir, c'est avec promptitude ; mais, plus capables de faire effort que de suffire à le soutenir long-tems, ils sont quasi aussitôt fatigués que l'action est commencée.

On en voit d'autres au contraire dans lesquels la fermeté, la force, le courage, la constance, l'audace, peuvent passer pour d'heureux dédommagemens de la beauté & des graces qui leur sont moins prodiguées : leur teint, coloré de couleurs plus rouges que vermeilles, n'a ni l'éclat ni la douceur des premiers : ils n'ont point encore pour le commerce de la vie, la même vivacité, ni la même douceur. En échan-

ge ils ont plus de force, de génie, d'élévation, d'étendue : ils soutiennent plus long-tems l'effort d'une grande attention, & deviennent par ce moyen plus capables des grandes choses. On croiroit que rien ne leur coute, tant ils supportent avec facilité leurs travaux; plutôt nés pour agir, que pour le repos & les plaisirs. En effet vous les voyez d'abord sérieux, paroissant appliqués, méditatifs; mais aussi d'abord qu'ils sont, je dirois quasi comme dégourdis, & qu'ils entrent en propos, il se développe une vivacité brillante, & soit pour les affaires, soit pour les plaisirs, ils y paroissent plus propres que les autres : leurs saillies sont plus vives, plus piquantes, plus ingénieuses; elles ne laissent pas cependant quelquefois par trop de ce sel vif, & piquant, qui en fait l'agrément, de devenir un peu caustiques. En un mot tant que le jeu leur plaît, ils y contribuent avec plus de gaieté que les autres; mais bien-tôt après le sérieux, qui est plus de leur caractere naturel, les ramene à leurs premieres dispositions.

Enfin il se trouve d'autres hommes,

moins favorablement traités par la nature. Peu d'avantages particuliers les dédommagent des agrémens de l'esprit & du corps, qui leur sont refusés. Trop sombres, trop tristes, avec une physionomie austere, & quasi farouche par un air de timidité, ils marquent le caractere peu traitable de leur esprit : ils cherchent la solitude, souffrent impatiemment la société ; & s'ils s'occupent dans leurs retraites, c'est d'une maniere pénible, fatigante, & leurs ouvrages en portent toujours les tristes marques. Leur conversation, loin d'avoir quelque chose d'agréable, est triste, ennuyeuse ; plus capables de cultiver les arts, & les sciences difficiles, que d'aimer à en discourir, il semble qu'ils évitent de s'en faire honneur, & d'en communiquer les mysteres : on diroit même que tous discours leur coutent. Ce n'est qu'interieurement qu'ils aiment à s'occuper, préférant ainsi leurs idées à celles des autres. Ils sont petits pour l'ordinaire, avec peu d'embonpoint, & caractérisés par des traits qui paroissent les vieillir avant le tems. D'un teint jaunâtre, rembruni, seulement a-

nimé par des roux plutôt plombés ; que rehaussé par des *rouges purs* : il semble que si les sanguins sont la fleur du genre humain, ces derniers en sont la partie la plus disgraciée.

Voilà en effet, dit Polyphile, des hommes de caracteres bien différens. On diroit que rassemblés des climats les plus éloignés, ils viennent se mêler parmi nous. Mais comment est-il possible que nés sous un même Ciel, nourris de pareils alimens, respirant le même air, ils aient pu contracter des mœurs si peu semblables ?

Ajoutez, s'il vous plaît, encore, reprit Hérophile, quoiqu'enfans de mêmes peres & meres ; car tout cela s'observe tous les jours. D'une famille nombreuse l'un se trouvera de tempérament sanguin, l'autre pituiteux, celui ci bilieux, cet autre atrabilaire. Je voudrois fort à ce sujet continuer à vous répéter ce que dans l'histoire de l'Homme j'ai écrit des tempéramens, de leurs causes, & des raisons méchaniques de leurs effets ; mais ce seroit un long détail qui nous écarteroit trop de notre objet. Il conviendra mieux

que quelque jour nous liſions enſemble cet ouvrage : puiſque d'ailleurs, il s'agit moins ici des cauſes que des effets. Je prévois néanmoins que dans la ſuite nous aurons occaſion de revenir à bien des choſes dont j'ai traité dans ce livre, & dont il ſeroit avantageux pour notre entretien, que vous fuſſiez prévenu. Mais je tâcherai d'y ſuppléer par quelques éclairciſſemens.

On trouve donc les hommes ainſi diſtingués ; mâles & femelles ſouffrent également ces variétés, qui par les diverſes combinaiſons qui ſe font des unes avec les autres, & par la différence que le plus ou le moins y font entrer, tendent juſqu'à l'infini. Or pour tout cela c'eſt une néceſſité qu'il y ait des cauſes fixes, certaines, invariables ; toutes ſont attachées au corps, comme de ſon unique dépendance ; enſorte que, pour caractériſer le ſanguin, c'eſt une néceſſité que les humeurs ſoient tout autrement conſtituées, que pour le bilieux & pour les autres. Et chacun d'eux a ainſi ſes différences ſpéciales. Toujours néanmoins c'eſt du ſang, mais diverſement diſpoſé. Les

Anciens le compoſoient de quatre humeurs, dont chacune répondoit aux qualités de chacun des élémens, dont le tempérament eſt formé. Mais vous ſçavez leur ſyſtême; il ſeroit inutile de le rapporter, puiſque certaines obſervations m'ont fait ſuivre une autre idée, que vous trouverez dans l'hiſtoire de l'homme. Comme le détail en ſeroit trop long, c'eſt à préſent aux concluſions que j'en tire que je vous prie de vous appliquer. Ainſi je prétends que, ſans entrer dans le mélange prétendu, il faut s'imaginer qu'il en eſt du ſang comme d'un infinité d'autres productions, qui, bien que d'un même genre ſont diverſifiées dans pluſieurs eſpeces différentes. Et ſur cela me ſervant de la comparaiſon des métaux, je dis que tous ſont compris dans le genre métallique, ayant tous dans leur compoſition tout ce qui convient à ce genre, mais diverſement varié pour produire de l'or, de l'argent, du fer, du plomb, & le reſte : enſorte que c'eſt aux différentes proportions des ſouffres *tingeants*, & du mercure, à leur divers dégrés de maturité, ou de

raréfaction, à leurs différentes dépurations, enfin à la diversité des digestions, des cuissons, & des autres préparations que la nature leur donne, que les différences qui les caractérisent sont attachées. En conséquence il peut bien y avoir des ors, des argents, & ainsi des autres métaux, plus parfaits les uns que les autres, sans que néanmoins ils changent d'especes; comme aussi quelques perfections qu'on leur donne par les rafinemens de la Chymie, elles restent toujours les mêmes. Ce qui fait que tout de même dans ce qu'on peut prendre pour le genre des tempéramens, le sang déterminé pour quelqu'une de leurs especes, pour le sanguin, par exemple, ou pour le bilieux, ne prend jamais un autre caractere de quelque façon que, depuis les premieres ébauches de la production des hommes jusqu'au dernier terme de leur durée, les âges qui se succedent, la diversité des alimens, la différence des climats, agissent sur lui.

Ce n'est pas ainsi cependant, interrompit Polyphile, qu'en raisonnent les Philosophes. A chaques périodes de

notre vie, nous changeons, disent-ils, de tempéramens. Dans l'enfance pituiteux, sanguins dans l'adolescence, bilieux à l'âge viril, & mélancholiques ou atrabilaires dans la vieillesse.

D'où viendroient donc, reprit Hérophile, entre les hommes de si notables différences, qui même paroissent si marquées dès leur premier âge, puisque nés de pareille constitntion, & parcourant dans le cours de la vie les mêmes périodes, il en devroient également recevoir les impressions? Il me paroît bien plus naturel de dire que si le sanguin, qui nous servira d'exemple, parce que tous les autres suivent, chacun à leur maniere, le même sort, si, dis-je, le sanguin paroît dans l'enfance pituiteux, c'est à raisons des défauts de la maturité qui d'âges en âges va toujours se perfectionnant jusqu'au terme de la virilité ou de sa maturité la plus parfaite; d'où, déclinant peu à peu, il paroît repasser par les mêmes défauts, dont il s'est insensiblement défait. Car vous vous ferez une juste idée de la consistence de nos corps, par conséquent du sang

qui circule dans nos veines, si vous la considérez comme celle d'un gros fruit, & ce sang, comme la seve qui nourrit ce fruit, lequel avant que de parvenir à sa maturité, est d'abord crud, indigeste, mais qui en se meurissant peu à peu passe par une longue suite de fermentations, de raréfactions, de digestions, de dépurations, enfin de préparations différentes que lui donne la nature, à cet éminent dégré de perfection, qu'on appelle sa maturité, de laquelle il décline enfin comme vous le sçavez. Aussi dans l'histoire de l'homme n'ai-je pas fait difficulté de comparer aux végétaux tout ce qui se passe dans les animaux, autant pour la production de leurs parties, que pour leur conservation, les appellant même des végétaux animés, comme j'ai dit que l'homme n'étoit que ce végétal là même rendu plus parfait par l'association de l'ame raisonnable.

Or conséquemment à cela tous les sujets en général éprouvent entre les mains de la nature les mêmes préparations. D'abord tout cruds, indigestes dans leurs ébauches, ils se meurissent,

se perfectionnent par les mêmes préparations, sans qu'aucun d'eux altere aucunement son espece. Il en est de même des hommes sanguins, bilieux, pituiteux, atrabilaires ou mélancoliques. Leur enfance sera toujours humide, leur jeunesse chaude, leur maturité séche, leur vieillesse froide : & ces qualités les feront croire pituiteux dans l'enfance, sanguins dans l'adolescence, bilieux dans la virilité, & atrabilaires dans la vieillesse : & ce ne seront là cependant que les effets des divers dégrés de maturité par lesquels chacun d'eux arrivera au terme de la perfection de son état.

Par ces moyens divers, le sanguin dans son enfance paroîtra moins sanguin ; plus développé dans l'adolescence, il commencera davantage à se montrer ; dans la jeunesse il se déclarera tel qu'il est, & s'y confirmera plus parfaitement à l'âge de virilité ; puis, déclinant peu à peu, il dégenerera dans cette consistence moins parfaite qui le fera de très-près approcher des qualités mélancoliques. Car on dit que les sanguins deviennent tels en vieillissant.

Suivez

Suivez le même progrès à l'égard du pituiteux, du bilieux, de l'atrabilaire, vous en connoîtrez parfaitement l'histoire. Mais si dans le passage de certains âges ils paroissent se révêtir de qualités approchantes de celles qui en caractérisent d'autres, ne vous laissez pas surprendre : toujours le sanguin restera essentiellement sanguin, dans quelques altérations qu'il puisse tomber; quelques sortes de déguisemens qu'il reçoive, soit de la part des régimes de vivre, & des climats qu'il habitera, soit par l'effet des maladies. C'est à cela que le Médecin doit faire attention, dans quelques circonstances qu'il trouve son sujet. Il en est de même de chaque autre tempérament ; & delà vient que, comme les singularités qui les distinguent ne sont pas toutes également favorables à la vie, non plus qu'aux qualités de l'instinct, & de l'esprit, ils ne sont ni pareillement susceptibles des avantages d'une forte & vigoureuse santé, d'une égale durée, ni des mêmes perfections du génie. Ainsi les uns s'avancent plus que les autres, & durent moins long-tems ; ce

qui fait que parcourant néanmoins chacun à leurs manieres, à raiſon des préparations pour la maturité, les mêmes périodes, on doit moins compter par rapport aux qualités de leurs âges le nombre des années, que les diſpoſitions où ils ſe trouvent.

Qu'un détail plus précis, interrompit Polyphile, de ces curieuſes vérités me feroit grand plaiſir! Mais je comprends qu'avant que d'y entrer c'eſt une néceſſité de s'en faire d'abord une idée générale, de laquelle enſuite on peut utilement deſcendre dans ce détail déſiré. Par ce moyen on s'établira un ordre certain pour ne pas prendre le change. Car plus nous avançons, & plus je découvre l'étendue immenſe qu'il faudroit parcourir.

Vous trouverez, dit Hérophile, une grande partie de ce que vous ſouhaitez dans cette deſcription de l'homme dont je vous ai parlé. Mais, pour épargner les ſoins d'une lecture trop longue, qui même n'épuiſeroit jamais la matiere, c'eſt une néceſſité d'abandonner bien des choſes à l'intelligence, & aux recherches du

lecteur. Et pour cela c'eſt aſſez de l'initier aux myſteres, lui marquant les points de vue où il ſe doit placer pour entreprendre à propos ſes découvertes.

Mais revenons à nos tempéramens, puiſque vous convenez ſi à propos que ce n'eſt d'abord que de la vue la plus générale qu'il faut conſidérer les choſes, parce que ſans être prévenus, on trouveroit dans les détails une ſi prodigieuſe quantité de faits, que l'imagination la plus attentive s'en trouveroit rebutée. Ainſi ce ſera, comme ſi pour compter tous les rameaux d'un grand arbre, d'abord on commençoit par le pied; puis obſervant les principales branches, on s'étendoit enſuite peu à peu juſqu'à leurs plus petites parties. Je ne vous propoſerai donc d'abord pour exemple que ce qui appartient au tempérament ſanguin. Les autres, chacun à leur maniere, lui reſſemblent; mêmes paſſions pour eux tous, mais très-diverſement expliquées; mêmes mouvemens de l'ame, mais de plus ou moins longue durée, & plus ou moins actifs. La colere des ſanguins

deviendra emportement, terrible pour les bilieux, fureur pour les atrabilaires, chagrins vifs & piquants pour les pituiteux. L'amour des sanguins sera plein d'enjouement & de gaieté; pour les pituiteux il deviendra languissant & triste; il sera dans les bilieux plein de feu & d'impatience; taciturne & fatigant, mais ce sera par l'excès de sa violence, dans les mélancoliques. Ainsi dans tous les hommes les semences des mêmes passions se trouvent répandues; mais par les propriétés, je dirois quasi des terroirs, qui sont si différens, elles produisent fort inégalement.

Revenons encore au sanguin, & pour cela considérons que ce qui le rend de tous les tempéramens le plus parfait, vient de ce qu'en lui le sang est précisément caractérisé par toutes les qualités les plus convenables, & à l'entretien du corps, & aux usages de l'esprit. Trois parties le composent, c'est ce que j'ai démontré dans le traité de l'homme. La premiere préparée pour l'entretien de la chaleur naturelle, ou de cette flamme vitale, dont j'ai expliqué méchaniquement la production, qui

nourrit ainsi la vie, & lui fournit sans cesse cette quantité suffisante d'esprits pleins de mouvement & de feu, auquel, comme seroit la plus fine fleur de la matiere, ce que je conçois de l'instinct est immédiatement attaché. J'ai d'abord dans le traité de l'homme peu parlé de lui. J'etablissois même que c'étoit à cette sorte de flamme que l'ame raisonnable s'unissoit. Puisqu'elle est en effet, disois-je, d'un caractere si supérieur à l'ordre des corps, ne devons-nous pas du moins supposer que ce doit être à ce qu'il y a dans ces corps de plus excellent, & de plus pur, qu'elle doit être attachée ? Sorte de sacrifice ai-je prétendu, que la vie de l'homme qui ne reçoit de vie que par la chaleur, & que le feu du ciel vient tout exprès allumer dans les veines. L'ame sera comme l'esprit que le pere de Samson vit s'élever de la flamme en signe d'acceptation que le Seigneur faisoit de sa foi.

Mais à présent obligé d'entrer avec vous dans un plus grand détail, puisqu'il s'agit d'approfondir les mysteres de la connoissance des hommes,

c'eſt une néceſſité que je ne ſuppoſe rien ; que j'introduiſe par conſéquent cet inſtinct médiateur, dont je m'efforçois de vous prouver l'exiſtence : & pour cela que l'établiſſant médiateur entre l'ame & le corps, ainſi que j'ai fait, je le ſuppoſe lié d'abord avec cette flamme pour caractériſer tous ſes mouvemens, & les rapporter à l'eſprit.

Ainſi figurez-vous que comme cette flamme vitale, à l'exemple de nos foyers, de nos bougies, en un mot de quelques matieres combuſtibles que ce ſoit, ſe revêt de toutes les propriétés des choſes dont elles naît, la flamme du tempérament ſanguin, ou, ſi vous l'aimez mieux, la chaleur naturelle qui en réſulte, doit être plus brillante, plus pure, & d'une activité proportionnée à la qualité de ſa matiere : enſorte que tout ce qu'elle produira d'effets répondront parfaitement à ſes propriétés.

Suivez, je vous prie, Monſieur, attentivement ces premieres ſuppoſitions, & les autres en conſéquence ; elles ſerviront de principes aux déciſions qui nous doivent guider.

Or comme tout ſe trouve très-exactement meſuré, & que dans ce méchaniſme il ne ſe rencontre pas, s'il faut ainſi dire, un ſeul atôme qui n'ait ſes dons, ſes propriétés ſingulieres, & même dont les mouvemens n'aient dû ſervir à quelques expreſſions; comme, dis-je, c'eſt ainſi que tout ſe trouve diſpoſé, il faut concevoir que conſéquemment à tant de choſes qui parlent à leur maniere, l'inſtinct les tire, les reçoit comme ſes inſtructions différentes, & les rapporte à l'ame: dans les animaux il retient tout pour lui: & c'eſt aſſez, puiſque toute l'étendue de leurs beſoins ne paſſe point au de-là de ſa ſorte d'intelligence; & par ce moyen ce qui n'eſt que mouvemens, & que figures dans notre ſang, devient ſentimens & paſſions pour lui. Signes muets, direz-vous, mais qui conſéquemment aux conventions qui ont étés établies, l'inſtruiſent de tout ce qui ſe trouve ou favorable, ou contraire à la diſpoſition du corps.

Tels donc que ces ſignes ſont à l'inſtinct, l'inſtinct qui réporte tout à l'ame, l'inſtruit de tout ce qui regarde le corps:

mais il ne paſſe point plus loin. L'intellectuel eſt au de-là de ſa ſphere; & la ſouveraine raiſon toute ſeule eſt capable d'éclairer l'eſprit. Ce n'eſt donc qu'autant qu'elle a intérêt d'être informée des beſoins du corps, qu'elle ſe ſert de cet interprête; enſorte que tout ſe réduiſant de la part du corps à la diverſité des configurations de volume, & à la différence de leurs mouvemens, il a été ordonné qu'à chaque configuration, à chaque mouvement que ſouffriroient les eſprits, ou atômes qui compoſent la flamme, l'inſtinct recevroit autant d'inſtructions.

C'eſt là, interrompit Polyphile, pouſſer trop loin les choſes : permettez-moi de vous le dire, dans cette ſorte de chaleur, dans cette flamme vitale, je conçois plutôt une infinité, où je me perds, que quelques choſes déterminées, & ſur leſquelles mon imagination ſe puiſſe établir.

Je n'en doute pas, répondit Hérophile : auſſi remarquez que je ne décide ſur aucuns mouvemens déterminés de telle, ou de telle ſorte, ou de tel ou tel degré de grandeur. Mais dites-moi

moi, je vous prie, ne concevez-vous pas que ce n'est que par la lumiere que nous voyons les choses ; que cette lumiere, pour les rendre visibles, les colore ; & que c'est d'une infinité de manieres. Car ne comptez par seulement sur ces couleurs principales, dont le nombre est peu étendu, mais sur cette infinité de combinaisons qui s'en font par leur mélange. Sur ce nombre inconcevable de teintes, de demi-teintes, qu'un peintre habile vous donneroit sur cela d'excellentes instructions ! Combien vous feroit-il voir d'assortimens & mélanges de ses sept à huit couleurs posées sur sa pallette ! Jusqu'où, pour peindre ce qu'il voit, ne pousseroit-il pas en chaque sujet les artifices du clair obscur ! & pour en exprimer *les sites*, ou situations, les voisinages, que ne vous apprendroit-il point sur *les couleurs vraies, ou immédiates, & les couleurs locales, les réflets ; & tout ce qui contribue à les rompre de la part de l'objet qui les reçoit* ! Cependant ce n'est que d'une maniere générale que tout cela est produit. Ce Peintre ne fait que poser sur la toile diverses for-

tes de pouſſieres détrempées, dont toute la propriété ſe reduit à hériſſer de leurs pointes différentes, en mille & mille manieres ſa ſuperficie. Mais il eſt attaché à chacun des atômes dont cette pouſſiere eſt compoſée de faire réflechir en nos yeux les atômes lumineux qui les frappent en autant de ſortes de déterminations qu'ils ſont diverſement configurés; & il eſt convenu qu'à l'occaſion de ces déterminations, nous receverions tout autant de ſenſations de couleur: non-ſeulement ce détail eſt infini, mais ſon infinité n'empêche pas que tout n'y ſoit exactement concerté, & conſéquemment à des loix immuables. Toute la nature n'a pas d'autres moyens pour ſe rendre viſible, & c'eſt dans nos yeux qu'un ſi prodigieux méchaniſme eſt établi.

Ainſi vous prétendriez, dit Polyphile, qu'il ſeroit de notre inſtinct à l'égard du mouvement de notre ſang & de nos eſprits, comme de nos yeux pour les lumieres colorées, que nous renvoient les choſes; & que de même que ce n'eſt que par les couleurs qu'elles nous deviennent viſibles, ce

ne seroit aussi que par les sentimens de notre instinct que nos ames en seroient affectées.

Que voudriez-vous opposer à cela, reprit Hérophile ? L'égalité me paroît assez parfaite. Car pourquoi ne pourrois-je pas dire que, s'il a été décidé qu'une superficie modifiée d'une certaine maniere détermineroit absolument la lumiere à me frapper de façon que je sentirois du verd, ou du rouge, quoique d'ailleurs la lumiere n'ait de son côté, je veux dire, dans ce qui constitue son être, rien qui soit coloré ; pourquoi n'établirois-je pas que dans notre flamme vitale il arriveroit qu'à l'occasion d'un certain ordre de mouvement, & d'une certaine qualité d'atômes, qui s'y trouveroient compris, notre instinct sentiroit de l'amour, ou de la haine, ou telles & telles autres passions ? Et comme il n'y a point de couleurs vraies qui, conséquemment aux diverses manieres dont la lumiere les frappe, ne produisent diverses sortes de modifications de ce qu'elles sont, je veux dire diverses sortes de verds, par exemple, car

depuis le verd le plus clair jusqu'à celui qui l'est le moins, combien de teintes, & demi-teintes différentes, pour leur servir de dégradations, ou de passages! Pourquoi encore ne vous proposerois-je pas qu'il en seroit de même de chaque passion en particulier: & qui par ce moyen deviendroit susceptible d'un grand nombre de diverses modifications, ou de divers dégrés, que le plus ou le moins seul détermineroit? Car supposons ici celle de l'amour, ou de la haine pour exemple, combien de sortes d'amours seulement caractérisés par le plus ou le moins de force & d'activité?

Vous m'enfoncez ici peu à peu dans un merveilleux qui m'étonne, interrompit Polyphile; jamais nous n'en sortirons; mais le malheur n'est pas grand de s'y perdre, puisque ce sera s'abîmer dans la juste admiration que nous devons à la toute-puissance du souverain Auteur.

Ne la perdons jamais de vue, reprit Hérophile; elle sera toujours la plus glorieuse occupation de notre esprit. Mais de tout cela, qu'il a été à

propos de vous montrer de loin feulement, il faut conclure que par cette forte de méchanifme, qui, bien que très-facile, exigeoit néanmoins un pouvoir infini, il paroîtra qu'à chaque humeur, qu'à chaque mouvement de la flamme qui en fera fufcitée, fe trouveront nécessairement attachées, comme des propriétés, ou vertus intelligentes, par le moyen defquelles nos fentimens & nos inclinations feront déterminés.

Oui, Monfieur, dit Hérophile, tout cela me paroît conféquent, & ingénieufement imaginé. A chacune de nos humeurs feront à raifons de leurs diverfes confiftences appliquées des propriétés particulieres. De ces humeurs mifes en mouvement & defquelles notre fang fera compofé, il fe produira une chaleur, ou comme une flamme vitale, efprits ainfi développés, atômes d'une vivacité extrême, & qui par la diverfité de leurs agitations concertées, comme celle de la lumiere, exprimeront autant de forte de fentimens, de paffions, de mœurs par la propriété de l'inftinct, qui fervira à leur déterminer tout ce qu'ils auront de vivace & de fenfible.

Tout cela me plairoit fort, reprit Polyphile; mais, je vous l'avoue, Monsieur, cet instinct que de nécessité il faut indroduire sur la scene, me laisse de grandes difficultés.

Ne vous en resteroit-il aucunes, répondit Hérophile, s'il étoit retranché? Cependant il ne se passe rien en nous pour les intérêts du corps qui n'arrive également dans les bêtes; comment donc accorderez-vous cela, s'il leur faut absolument refuser cette ame raisonnable qui n'est pas de leur lot? Voudrez-vous à la maniere des Cartésiens leur retrancher en l'entier toute sensibilité, toute connoissance? Déja nous avons agité cette difficulté rebutante. Ainsi il vaudroit bien mieux ne pousser pas si loin ses recherches; & à l'exemple de plusieurs hommes illustres qui avant moi ayant discouru sur ces matieres, se sont contentés d'attribuer aux diverses qualités des humeurs certaines propriétés, ou vertus morales, bâtissant au reste avec assez de succès sur cette supposition, qui d'ailleurs n'a pas été mal reçue du Public: quelques Philosophes l'ont contestée: mais

que ne conteſtent pas la plûpart de ces hommes, qui aiment mieux appetiſſer & reſſerer la nature dans les bornes trop étroites de leur imagination, que de lui accorder les moindres choſes au de-là de leur ſphere!

Pour moi qui préfere la connoiſſance des faits à des ſyſtêmes ingénieux, ce n'eſt qu'à les recueillir dans l'hiſtoire de la nature que je ſuis particulierement appliqué. Ainſi connoiſſant que dans les bêtes, & dans les hommes, tout ſe paſſe de la même maniere; remarquant que dans les uns & les autres, il ne faut pour ſuſciter de pareilles paſſions que des objets également convenables; & que pour donner lieu à l'entretien de ces paſſions la nature y a placé les mêmes principes; enfin voyant que ces paſſions s'expriment en eux tous par mêmes moyens, qu'elles ſe repréſentent par les mêmes airs de phyſionomie, autant qu'il a été poſſible conſéquemment à la diverſité de leurs figures, je vous avoue que je ne puis m'empêcher de juger que du côté qui interreſſe le phyſique, il a très-peu de différence entre nous & les bêtes. Mais

qui peut mieux faire honneur à notre ame raisonnable que de la dégager par les secours de l'instinct, de tous les soins qu'elle devroit à l'entretien & à la conservation du corps; lorsqu'il est de fait que son crime n'est que de s'y trop appliquer, de trop céder à ses mouvemens, & d'en suivre les inclinations avec trop de confiance? Le premier effet de la vertu est de la délivrer d'une attention si servile; &, pendant que l'instinct ne parle qu'en faveur du corps, de faire ensorte qu'elle ne s'occupe que de ces vérités sublimes qui entrent dans son appanage.

Ne craignez donc pas, Monsieur, que pour penser aujourd'hui autrement que vous, & que dans le dessein de me débarrasser de ce systême si confus, tel que jusqu'ici l'ont adopté la plus grande partie des Philosophes moraux sur le partage de l'ame entre ce qu'on appelle le cœur & l'esprit, ou les sentimens du cœur & les connoissances de l'esprit, je prenne un parti dangereux. Mais puisque suivant notre dessein, les faits doivent plus entrer dans notre entretien que notre raisonnement,

faiſons-en quelques obſervations : laiſſons aux bêtes l'inſtinct que la plus grande partie des hommes leur a accordé de tout tems, ſans même s'embarraſſer de le définir ; ne penſons aucunement s'il ſe rencontre dans les hommes, & diſons que, puiſqu'elles ne ſont pas moins que nous diſtinguées entr'elles par la diverſité de nos mêmes tempéramens, qu'en elles c'eſt à de pareilles humeurs que ces tempéramens ſont attachés, enfin que de ces humeurs comme des nôtres, il s'éleve une pareille diſpoſition d'eſprits, mêmes flammes vitales, & mêmes mouvemens, comptés, peſés, meſurés, & avec de ſemblables ſignifications pour l'agent qui en doit être inſtruit ; enfin que ce n'eſt qu'en conſéquence d'organes de pareille conſtruction ; diſons, dis-je, que, puiſqu'en toutes ces choſes elles ſe trouvent ſi ſemblables, on à lieu de croire que les choſes s'y paſſent par des moyens égaux. ....

Mais, interrompit Polyphile, qui vous intereſſe ſi fort à faire valoir ici l'intérêt des bêtes en comparaiſon de ceux des hommes ?

C'eſt, répondit Hérophile, qu'un des plus grands moyens que nous ayons pour perfectionner la ſcience de la phyſionomie, eſt de comparer ce qui ſe paſſe dans les bêtes, avec ce que nous obſervons dans les hommes, & de-là pour conclure que tout ce que les hommes ont de phyſique n'appartient en aucune maniere, à ce qui eſt de l'intelligence, ou de l'ame raiſonnable.

Jamais on n'a découvert de plus favorables ſecours pour perfectionner l'anatomie du corps humain, que ſa comparaiſon perpétuelle avec celle des bêtes; car l'on a découvert en cent occaſions que ce qui dans l'homme paroiſſoit impénétrable, s'eſt facilement développé depuis que prévenu par de pareilles diſſections dans les bêtes, on a jugé d'une exacte reſſemblance. Ainſi ne s'agiſſant aujourd'hui que de ces ſignes, qui annoncent les inclinations des hommes, qui dénotent leurs paſſions, qui décellent en un mot une grande partie de ce qu'ils ont de plus caché, nous ne devons rien négliger pour les bien connoître dans ce qui de la part des bêtes nous peut ſervir d'inſtruction.

Mais insensiblement nous nous sommes écartés, &, s'il m'étoit permis de m'en plaindre, ce seroit à vos difficultés que je m'en prendrois : passons-les donc désormais, si vous le voulez bien ; & suivons le plan sur lequel nous observerons à l'avenir. Déja je vous ai parlé d'une partie du sang, de celle qui devient pour notre objet la principale, puisqu'elle est seule capable de produire la flamme dont nous sommes animés, flamme qui d'ailleurs devient plus ou moins forte, & impétueuse, suivant que l'huile précieuse qui l'entretient est d'une constitution plus ou moins parfaite.

J'en ai donné une description si exacte dans l'histoire du corps humain, car j'ai expliqué, autant qu'il m'a été possible, par quels moyens méchaniques elle est continuellement enflammée, que, pour éviter ici d'inutiles répétitions, je passerai simplement aux faits, sçavoir, qu'ainsi que je le disois tantôt, elle est composée de principes plus doux, plus balsamiques, plus facilement inflammables dans les sanguins, & c'est ce qui est cause que sa défla-

gration s'y fait d'une maniere plus facile, plus douce, plus lumineuse, s'il m'est permis de me servir de ce terme. D'où vient que les mœurs des sanguins sont plus douces, plus faciles, d'un commerce plus agréable; que leurs passions ont plus de jeu, de délicatesse; que jusqu'à leurs excès mêmes, tout y paroît plus tempéré; aussi les traits de leurs visages, la conformation de leurs autres parties préparées conséquemment à des puissances d'un mouvement si facile, n'ont rien de ce rebutant, de cet austere, qui convenoit à des organes, qui, comme machines propres à soutenir de plus violens efforts, devoient être plus solidement conformées. Telles sont celles des bilieux. En eux cette liqueur, plus grossiere, plus liée, & plus tenace dans la constitution de ses principes, s'enflamme avec moins de facilité. Mais du moment, que, par l'action que la vivacité des objets rend plus véhémente, cette liqueur s'allume vivement, sa déflagration devient d'une activité bien plus impétueuse. A cette occasion je me suis servi de la comparaison du feu de

bois vert, mais de ces bois compacts & solides, d'abord difficilement inflammables, qui brûlent ensuite avec beaucoup plus d'activité, & de chaleur, que ne feroit le bois sec.

Par la même raison, & toujours conséquemment aux efforts que devoit souffrir la machine dans les atrabilaires, vous la trouvez encore bien plus solidement composée : tout y paroît à demi brute, tant les dehors sont peu régulierement dessinez, mal polis. Le visage d'un atrabilaire n'eut jamais rien de gracieux : un jaunâtre plombé, observions-nous tantôt, en colore les traits : dans ses regards vous n'observez rien que de sombre, de triste, de farouche ; c'est qu'en effet, l'huile qui brûle dans ses veines n'est quasi qu'une bile grossiere & pesante ; je la comparerois volontiers par rapport à son inflammation plutôt à du charbon de terre, qu'à du bois. Vous sçavez avec combien de peine on l'allume, combien il faut souffler pour entretenir sa flamme : mais aussi vous sçavez de qu'elle activité terrible il brûle. Ce n'est qu'à la calcination des mineraux,

& qu'à la fusion, ou l'affinage des métaux, qu'on l'emploie pour l'ordinaire.

Suivez les conséquences ; il s'agit des pituiteux : leur partie inflammable, plus raréfiée, plus legere que dans les sanguins n'a dû par cette raison produire qu'une flamme, & plus facile, & plus douce, mais dont l'égalité à dû être moins constante ; feu de paille, que le moindre vent fait vaciller ; pendant que les autres percent, & se soutiennent davantage par l'effort de leur impétuosité : il n'étoit donc pas question de donner à une telle puissance des machines à mouvoir d'une construction aussi lourde que celles des bilieux & des atrabilaires. Aussi tout s'y trouve en comparaison d'un tissu beaucoup plus délicat, & d'une fabrique plus légere.

Si c'est toujours ainsi que vous raisonnerez, dit Polyphile, nous nous trouverons perpétuellement d'accord : & vous commencez à m'ouvrir une carierre, où je m'imagine déja courir facilement. Je vois par *le coloris* du teint quelle peut être la qualité de

l'humeur animante, ou de l'huile précieuſe qui par ſa déflagration ſert à l'entretien de la vie. Je compare enſuite la conſtruction des traits & de tout ce qui me paroît des organes, avec ce que j'obſerve dans cette liqueur de plus ou moins pur, & groſſier. Ainſi je commence à me faire un plan pour juger....

Pour le faire avec plus de juſteſſe, interrompit Hérophile, il y faudra ajouter l'obſervation du Pouls, comme le premier des autres ſignes. Ce ne peut être que par rapport à lui qu'il les faut obſerver, puiſque rien ne peut mieux vous aſſurer de la qualité des forces, que l'état où il ſe trouve.

Ainſi, pour entrer dans un tel examen, deux choſes ſont principalement néceſſaires : l'une eſt la connoiſſance des couleurs, l'autre celle du Pouls.

Qu'entendez-vous, reprit Polyphile, par cette connoiſſance des couleurs?

Ce que d'abord vous veniez de remarquer, répondit Hérophile : la couleur du teint qui vous paroîtra toujours du même ton, s'il m'eſt permis de m'ex-

primer ainſi, que la conſiſtence des humeurs. Car bien que les membrannes ou la peau, dont tout eſt ſi exactement couvert, ne ſoient pas tranſparentes; il ſe rencontre dans leur tiſſu une telle diſtribution de vaiſſeaux ſanguins, & leurs vaiſſeaux ſe répandent avec une ſi grande délicateſſe, qu'ils colorent la peau de la même couleur dont eſt chargée la liqueur qu'ils contiennent. Enſorte que l'œil du Médecin doit être en ce genre d'obſervation encore plus attentif, plus exact, plus connoiſſeur, que n'ont jamais été ceux des plus excellens *coloriſtes*, les Titiens, les Rubens, les Wandics.

Qu'ils voient donc un teint pâle, par exemple, ils doivent ſçavoir diſcerner dans cette pâleur, qui pour les autres n'auroit rien de différent de tout autre, ſi ce n'eſt point par des jaunâtres, ou des verdâtres très-éteints, ou par d'autres mélanges griſâtres ternis, qu'elle eſt caractériſée. La plus parfaite comme la plus ſaine eſt de couleur de lait. D'autres paroiſſent plus aqueuſes, plus lavées; on y trouve dans certaines demi-teintes bleuâtres qu'avec l'outremer

ou

où le noir de charbon de grands Peintres ont parfaitement imitées....

Voici bien d'autres observations, interrompit Polyphile, que vous nous proposez à faire. Quoi! dans l'instant où je me rappelle mille teints divers, que j'ai remarqués... Je m'imagine que cette étude seule l'emporteroit sur celle du Pouls, & par l'étendue, & par les difficultés. Jamais nous ne finirons si la curiosité nous engage à tant de recherches.

Il ne sera question, répondit Hérophile, que de les entreprendre avec méthode pour en être moins embarrassé. Mais c'est une nécessité de le faire, puisque le teint est un signe d'une si grande importance; & que je vous le propose comme un des principaux qui doivent se concerter avec le Pouls. Mais puisqu'il ne s'agit ici que du plan général, s'il ne nous est pas possible de poursuivre chaque genre d'observations en détail, placez-les seulement dans leur ordre, toujours prêt à y revenir; & poursuivons l'histoire des humeurs en vue des observations du Pouls.

Ainſi reprenant la ſuite des obſervations que vous avez commencées en comparant ce que vous jugerez de la qualité des humeurs, par le teint qu'elles procurent, avec la diſpoſition de leurs organes; auſſi-tôt vous paſſerez à l'inſpection du Pouls, qui ſera toujours ferme, plein, étendu, peu fréquent, bien reglé, dans les hommes forts. Vous ſçavez déſormais connoître ces différentes qualités. A ce Pouls vous comparerez la conſiſtence des chairs, qui vous paroîtront ſolides, fraîches, bien nourries. Tout cela ſe rencontre proportionnellement réglé dans chaque tempérament: car de quelque tempérament qu'on ſe trouve, on jouit de la ſanté. Mais, comme elle eſt moins forte, & vigoureuſe dans les uns que dans les autres, ſes ſignes en doivent porter le caractere.

Or, pour ſe bien regler dans toutes ces obſervations, un des moyens le plus ſûrs dans l'étude qu'on s'en propoſe, eſt de ſe faire d'abord pour modele de comparaiſon l'état des hommes les plus ſains, les mieux conſtitués dans l'ordre de leurs tempéramens: les

idées en doivent être fixes : & dans ce cas l'imagination d'un Médecin doit agir comme celle des Peintres, qui, pour se rendre capables de composer à propos leurs histoires, se remplissent premierement des images de tout ce qu'ils ont à peindre pour donner à leurs *figures héroïques* toute la grandeur, la beauté, les graces, qui conviennent à leurs caracteres. Ils sont prévenus de ce que dans le commerce de la vie ils ont remarqué parmi les hommes de plus gracieux, de plus noble. Ils ont même poussé plus loin encore leurs recherches : pleins de l'idée des plus belles statues de l'antiquité, ils sçavent, disent-ils, par ces beaux & élégans contours qu'ils leurs ont trouvés, rectifier la nature même : c'est, disent-ils, comme au travers de ces statues qu'ils font l'étude de leur modeles : ensorte que de ces figures principales venant aux autres qui leur doivent céder, ils ont tout exprès pour elles des idées moins parfaites. Où tout brille, disent-ils encore, rien ne brille : par conséquent les images de ce qu'il y a de moins parfait, ou de plus deffectueux, meublent également

leur imagination : tout leur sert : il faut avoir de quoi suffire jusqu'aux épisodes.

Le Médecin donc, pour se remplir des idées qui lui doivent être toujours prêtes, non pour peindre, mais pour comparer ce qui se présente à lui avec ce qu'il connoît déja, se fera bien-tôt de quoi se composer une science de comparaison, qui dans les matieres que nous traitons passe tous les raisonnemens.

Mais puisqu'ici nous ne pensons pas encore à tourner cette science vers le discernement des maladies, fixés d'abord à juger des mœurs, aussi-bien que des mouvemens de chaque passion, il convient à ce sujet de poser pour principes, que, de même que la santé convient également à tous les tempéramens dans les termes que j'ai posés, il n'y a pas une passion, de quelque nature qu'elle soit, qui ne se trouve propre à tous les hommes.

Je ne sçai pas trop, interrompit Polyphile, si je dois vous passer cela. Combien de gens froids, qui ne sentirent jamais leur cœur? Combien d'autres, toujours paisibles, & qui ne se

ſont jamais emportés ? Combien enfin de naturels inſipides, deſquels on dit même en commun proverbe qu'ils ne ſont ni chair ni poiſſon ?

Je ſuis bien plus hardi que vous, reprit Hérophile ; je vous paſſe tous ces hommes, & continue mon ſyſtême.

Pour qu'un homme ne ſe fâche jamais, je ne dois pas croire qu'il n'ait pour ſe fâcher tout ce qu'il convient pour ſentir les chagrins & la colere. Il en eſt de même de celui qui ne fut jamais amoureux, de l'inſipide même. Mais, comme il faut pour agir que leurs puiſſances ſoient heurtées, miſes en mouvement, il ſuffit que le défaut d'objets aſſez puiſſans pour le faire, les ait favoriſés : mais ſur d'autres articles vers leſquels leur ſenſibilité ſe trouvera plus développée, examinez leur conduite, & vous ne les trouverez pas ſans paſſions.

Mais, Monſieur, vous m'avez prévenu, car après la propoſition que d'abord j'ai eu l'honneur de vous faire, j'allois ajouter que bien que tous les hommes ſoient également ſuſceptibles

de toutes les passions, il est de fait que conséquemment à la qualité de leurs humeurs, entre lesquelles y en a toujours une dominante, c'est vers cette passion favorite que les hommes sont spécialement portés.

Ne vous ai-je pas compté des sanguins, des bilieux, des pituiteux, des mélancoliques? Ne vous ai-je pas dit que ce qui les caractérise tels venoit des différences qui constituoient cette liqueur précieuse que j'ai même comparée, comme à quelque chose de très-connu, aux métaux, afin de vous en mieux marquer l'invariable consistence? Car ce que j'appelle sang, est cette liqueur dans sa consistence la plus parfaite: ce que je nomme bile, est cette même liqueur moins travaillée: je vous ai dit tout cela; &, s'il me reste encore à vous parler de l'autre partie du sang, c'est qu'il faut d'abord épuiser ce qui convient à celle-ci comme la principale dans l'histoire de la vie.

Ainsi le sanguin aura toujours les passions du sanguin: & par conséquent se penchera vers elles plutôt que vers celles de l'atrabilaire, ou mélancholique.

Le bilieux agira tout de même dans l'étendue de sa sphere.

Fort bien, interrompit Polyphile : vous me ramenez très-à propos à ma premiere difficulté. Si chaque humeur ou chaque consistence de cette liqueur que je puis,ce me semble,appeller l'huile vitale uniquement consacrée, comme vous la dite, à l'entretien de la chaleur à laquelle la vie est attachée ; si, dis-je, chaque humeur, qui par sa consistence caractérisera un tempérament, n'est propre qu'à produire une passion, il ne s'en pourra trouver d'autres dans le tempérament qu'elle constitue ; par conséquent.....

Votre objection est très-juste, interrompit Hérophile ; mais, pour y répondre, il faut achever l'explication du systême, puisque je ne me suis pas d'abord assez expliqué pour que vous l'ayez compris. Je disois cependant que c'étoit moins à l'humeur immédiatement qu'à la flamme vitale qui s'en développoit, qu'étoient attachées les passions, ou l'instinct du sein duquel elles naissent. Je disois encore que c'étoit de la qualité des mouvemens de cette

flamme, de la plus grande ou de la moindre rapidité de ses atômes, que chaque espece de passions résultoit, & pour cela je me suis servi, s'il vous en souvient, Monsieur, de la comparaison des couleurs, qui, de quelque étendue qu'elles soient, n'ont pour principes que les diverses manieres dont la lumiere est réflechie ; & conséquemment à tout cela que l'huile vitale des sanguins, parce qu'elle s'enflammera d'une maniere plus lumineuse, plus douce, plus facile, que celle des bilieux, par ce moyen ne suscitera que des passions légeres, agréables, faciles: mais ce n'est pas une nécessité qu'on en doive conclurre que d'autres passions ne seroient jamais suscitées par l'occurence d'objets tristes, irritans, désagréables; puisqu'il suffira qu'à leur occasion cette flamme soit plus violemment agitée qu'à l'ordinaire; qu'elle s'éleve avec moins de facilité, que même il s'y glisse beaucoup de choses capables d'en brouiller la transparence, & d'en ternir l'éclat. Faites-en l'expérience sur la flamme de vos bougies. A l'instant même qu'elles vous éclairent

éclairent dans votre cabinet, que vous lisez paisiblement à leur splendeur, que quelque vent imprévu les vienne tourmenter, agiter extraordinairement, en tirerez-vous les mêmes secours? en se retournant çà & là sur la cire, ne produiront-elles pas beaucoup plus de fumée, des flammes plus *louches*, moins brillantes? il ne faudroit qu'attacher l'instinct à tant de mouvemens bisarres, & irréguliers, pour déconcerter toutes les graces du naturel sanguin.

J'entre fort dans votre pensée, dit Polyphile, mais de-là je conclurrai que, puisqu'ici vous me fixez à la comparaison de la flamme, qui en effet est ce que je conçois de plus approchant de l'état de notre vie, je puis dire, ce me semble, que comme il ne s'en éleve point de quelques matieres combustibles que ce soit, qui dans le jeu bisarre de ses mouvemens n'ait ses parties plus ou moins lumineuses, suivant qu'elles sont plus ou moins vivement poussés, il ne doit point y avoir de tempérament, quelque disgracié qu'il soit, qui n'ait des intervalles qui ressemblent aux mouvemens des plus parfaits; je

veux dire que dans les atrabilaires mêmes il se recontrera des passions, ou d'autres opérations de l'humeur, qui égaleront celles des sanguins.

Sans doute, Monsieur, reprit Hérophile; & vous concluez fort juste. Avez-vous jamais vu des hommes tellement fixés dans leur mélancholie qu'à l'occasion de sujets agréables ils ne dérident jamais leur front? S'il est possible que les hommes du naturel le plus gracieux se démentent quelquefois, quelquefois aussi il arrive que ceux qui le sont moins, le deviennent lorsque le jeu leur plaît. Mais aussi de la même maniere que l'heureux naturel retourne, comme entraîné par sa propre pente, promptement aux agrémens de son état, le naturel disgracié reprend tout aussi naturellement sa triste mélancholie: toute autre disposition devient pour lui comme un pays étranger, où ce n'est qu'en passant qu'il habite.

Ainsi, pour juger de tous ces changemens, le plus sûr est, comme je vous le disois, de se fixer à une science de comparaison. Car de la même maniere

que nous ſuppoſons que pour chaque paſſion il faut une certaine vivacité de flamme, une certaine qualité de mouvement, c'eſt pareillement une néceſſité que pour l'expreſſion de cette paſſion il y ait un certain air de viſage déterminé.

Je me fixe d'abord au viſage pour éviter de trop longues deſcriptions : qui d'ailleurs ſçaura bien bien juger du viſage y joindra bien-tôt les autres accompagnemens des bras, des mains, en un mot de toutes les parties du corps. Elles concourent toutes, chacune à leur maniere, à l'expreſſion des ſentimens qui les agitent ; d'où je conclus, que ces airs de viſage, ces mouvemens des parties toujours conſéquemment déterminés deviennent des ſignes aſſez ſûrs pour qu'on décide en conſéquence de ce qui ſe paſſe dans l'intérieur.

Les Peintres habiles n'ont pas d'autres regles pour animer leurs figures des paſſions qu'ils y veulent faire trouver. Ainſi notre ſcience d'obſervations conſiſtera à bien étudier chaque homme qui ſe préſente à nous. Car, dans quel-

que disposition qu'il se trouve, il apprendra à juger de tout autre dans la même disposition, suivant ce que vous aurez remarquez en lui. Mais observez tout; que votre attention étudie scrupuleusement jusqu'au moindre signe; ici tout est de valeur, tout devient signifiant. Par exemple, qu'il se présente un homme violemment agité par la colere; observez son front hérissé, tout sillonné de rides tranchantes; ses sourcils épais paroissent s'enfler, & s'abaisser vers la naissance du nez, se relevant par un contour forcé vers les tempes; ses yeux étincellans s'enfoncent, & leur prunelle fixe par une sorte de mouvement convulsif s'engage sous la paupiere inférieure; le nez paroît s'enfler par la tension de ses narines extraordinairement dilatées; sa bouche voudroit se clore par le mouvement forcé de ses lévres, mais autant qu'elles se pressent dans le milieu, elles laissent au côté de la bouche d'assez grandes ouvertures pour donner un libre passage à l'air qu'elle ne peut contenir; le menton se rapproche com-s'il devoit contribuer à retenir l'effort

qui menace d'éclater ; la gorge s'enfle, les veines se gonflent, tout le visage paroît d'un jaunâtre rouillé par un rouge plus ardent que vermeil.

Mais, interrompit Polyphile, vous me faites ici une peinture affreuse.

Eh quoi de plus affreux, reprit Hérophile, que le furieux que je vous peins ! Si vous pouviez pénétrer jusqu'à ce qui se passe dans son imagination, vous y découvririez des images peut-être encore plus effrayantes. Car avant de se peindre ainsi au dehors par des traits si horriblement caractérisés, c'est une nécessité qu'elle en ait reçu les premieres impressions. Elle ne fait que les disposer, les modifier, suivant sa maniere d'être ; & ses traits en suivent tous les mouvemens, attachés qu'ils sont à elle, à peu-près comme les parties qui servent à l'expression de la voix le sont aux volontés de celui qui parle ou qui chante : ensorte qu'il doit alors arriver à ce furieux, pour être rendu tel, que de la part des objets qui l'irritent les images viennent le frapper de la même maniere qu'il en exprime le sentiment.

De toutes parts ce ne ſont que repréſentations horribles qui vont ſe multipliant, comme ſorties d'un même moule.

Or pour cela c'eſt une néceſſité qu'il ſe rencontre de tous côtés des diſpoſitions bien préparées & facilement ſuſceptibles d'impreſſions ſi violentes, que pour l'imagination de ce furieux une flamme d'abord vigoureuſement allumée ſe ſoit facilement inclinée dans l'ordre des agitations qui devoient exprimer une ſi grande colere, & que les traits de ſon viſage naturellement diſpoſés pour en ſuivre les expreſſions, les aient toutes rendues avec une grande facilité. Ainſi ſe trouvant plus grande & dans les bilieux, & dans les atrabilaires, que dans les ſanguins, & les pituiteux, ces expreſſions s'y trouvent plus marquées.

Je vous comprends parfaitement, dit Polyphile ; &, pour vous en donner des marques, je veux me ſervir d'un exemple qui me paroît aſſez ſenſible. Qu'à l'embouchure du ſoufflet d'un forgeron on allume un feu de bois ſec, le vent en pourra bien augmenter l'acti-

vité ; mais elle n'égallera jamais ni celle d'un bois vert, & très-compact, & moins encore celle du charbon de terre. Or ce vent sera pour ces diverses flammes comme l'impression des objets qui nous viennent frapper, & ces flammes plus ou moins actives répondront aux diverses qualités de celles qui animent notre imagination. Selon nos principes celles de l'atrabilaire seront comme les flammes du charbon de terre; celles du bilieux, comme celle de votre bois vert très-compact; celles du sanguin, comme celle du bois sec; celles-là enfin du pituiteux, comme celle du feu de paille. Or que les traits du visage doivent suivre les impressions de ces flammes diverses, leurs représentations seront entr'elles comme l'ont été les divers dégrés, & d'agitation, & de chaleur de ces flammes : & par ce moyen s'il arrive qu'un sanguin, qu'un pituiteux, tombent dans les plus vifs accès de de leur colere, ils n'égaleront jamais ceux de l'atrabilaire, & du bilieux.

Rien n'est mieux pensé, répondit Hérophile; & de-là posez pour prin-

cipe, & comme un des fondemens de l'art de juger des hommes, qu'à proportion que vous obſerverez dans ceux qui ſe préſenteront, même dans leur état le plus naturel, le plus paiſible, des traits plus ou moins approchans de ceux qui caractériſent l'exceſſive colere dont je vous ai fait la deſcription, vous devrez penſer que des organes ainſi préparés par la nature ſignifient les grandes diſpoſitions de l'intérieur pour les faire agir, je veux dire, de cette flamme vitale plus qu'en d'autres ſuſceptible de ces puiſſans mouvemens.

La nature concerte tout, & ne fait rien qu'à propos, vous n'en ſçauriez douter. De même donc que nous obſervons dans les atteliers de nos artiſans qu'un des premiers effets de leur induſtrie eſt d'y diſpoſer toutes choſes conſéquemment aux opérations qu'ils veulent exécuter; que pour cela leurs fourneaux ſont diverſement conſtruits par rapport à la force du feu, & à la qualité des opérations qu'ils méditent; ſans doute que la nature, qui n'agit pas avec de moindres précautions, diſpoſe ſes organes, & les incline par d'in-

génieuſes diſpoſitions, plutôt du côté de l'expreſſion de certaines paſſions, que de celui de quelques autres, ſuivant qu'elle a rendu leur ſang plus capable de les produire. De-là un viſage caractériſé par des traits que j'appellerai coleriques vous marquera un naturel plus que tout autre diſpoſé aux expreſſions de la colere.

Ainſi du dehors vous pénétrerez au-dedans; vous trouverez ces traits deſſinés d'une maniere bruſque & farouche, colorés d'un teint bilieux, je veux dire, ou le jaunâtre roux rehauſſé de teintes d'un rouge de ſang de bœuf paroîtront dominer, ou d'un teint pâle ſalli d'une ſorte de griſâtre livide, qui eſt le teint des mélancholiques atrabilaires: &, s'il vous étoit poſſible dans ces momens de fureur de tâter le Pouls à cet homme ſi terrible, vous lui trouveriez dans l'excès qui l'agite un ordre de mouvemens qui reſſemblent fort à ceux d'une grande fiévre. D'abord dur, petit, ſerré, fréquent, c'eſt le commencement de l'accès, le moment où la colere ſe concentre dans les veines pour s'étendre bien-tôt par

une sorte *d'explosion* d'une véhémence extrême : si-tôt qu'elle arrive le Pouls s'éleve, devient plus vîte encore, mais plutôt élancé que fort étendu : car les flots très-rapides de cette colere en précipitent les mouvemens, quelquefois même avec une si excessive rapidité, que la nature n'y peut suffire ; & l'homme alors en reste comme extasié. Je vis autrefois à Rome un Espagnol qui, marchant quelques pas devant moi dans une rue peu fréquentée, fut couvert d'un pot d'eau qu'on jetta par une fenêtre. Surpris, & tout d'un coup irrité à l'excès de l'avanture, il entra dans une si grande fureur que d'abord il ne put parler ; ses regards vers la fenêtre furent terribles, aussi-bien que la tension violente de ses bras : les points serrés, il sembloit vouloir lutter contre la maison même ; & à l'instant, comme s'il eut cependant manqué de forces pour se soutenir, il alla se coller contre le mur opposé, d'où regardant toujours le lieu fatal, il resta quelques momens immobile. Vous jugez bien que je ne manquai pas de l'observer : je m'arrêtai en effet ; mais trop attentif

à sa colere pour souffrir la moindre distraction, il ne détourna pas la tête. Enfin tout d'un coup sa langue se délia; de sa fureur concentrée un torrent d'injures & de menaces déborda avec impétuosité: mais je remarquai que ce fut après avoir poussé un profond soupir, comme s'il avoit premiement enlevé avec un effort extrême l'obstacle, ou comme l'écluse, qui arrêtoit le torrent: mais après avoir longtems parlé, ne voyant rien paroître à la fenêtre, il s'enveloppa de son manteau & s'en alla. Ce fut pour moi un quart d'heure d'étude dont je ne manquai pas de profiter: jamais homme ne me parut si furieux, & je vis dans toutes ses expressions ce que peut la colere.

Or d'un tel excès, il n'y a plus qu'à descendre en détail jusqu'aux plus petits mouvemens pour juger de tous les degrés de la colere. Vous les auriez même pu remarquer dans cet homme: car la colere en général étant toujours de la même espece, toutes ses variétés ne different que par le plus ou le moins. Dans le plus elle rend quasi im-

mobile par l'extrême ſaiſiſſement de toutes les forces qu'elle ſurprend. C'eſt alors que le Pouls ſe concentre, ſe ſerre, ſe durcit, & devient plus fréquent, en cela peu différent du friſſon d'un grand accès de fiévre. Auſſi mon Eſpagnol reſta-t-il quaſi immobile, après avoir cherché un appui : ſes bras du premier mouvement agités tomberent comme de laſſitude, & parurent liés par l'impuiſſance que cauſoit la concentration des eſprits. Enſuite comme par le mouvement d'un reſſort impétueux relâché tout d'un coup, les eſprits agités firent mouvoir la parole & les bras : le Pouls ſe relâcha auſſi, s'éleva, prit les meſures de celui qui ſuit le friſſon dans les fiévres. Auſſi de pâle qu'étoit l'Eſpagnol, devint-il rouge, enflammé, avec des yeux qui lançoient plutôt comme des éclairs que des regards. Par l'abondance des paroles d'abord précipitées à ne ſe pas laiſſer diſcerner, ſa fureur s'exhala: le Pouls, pareil à celui qui prépare les ſueurs, s'éleva, ſe groſſit, s'étendit, devint moins précipité, & peu à peu reprit ſes premieres diſpoſitions.

De grace, Monſieur, interrompit Polyphile, tâtiez-vous alors le Pouls à cet homme, pour nous en faire ici des deſcriptions ſi exactes ?

Nullement, répondit Hérophile : mais prévenu par d'autres obſervations, connoiſſant d'ailleurs quels ſont les effets de la nature, il me ſemble que, j'en puis ainſi juger ; enſorte que, comme il eſt dans ces coleres extrêmes divers dégrés, je comprends par celui de chaque colere les effets qui la doivent accompagner. Celles qui d'abord font pâlir ſont les plus violentes & les plus longues : les autres qui font rougir ont des accès & moins violens, & moins longs. Ainſi ſont caractériſées celles des atrabilaires, & des bilieux, qui pâliſſent d'abord ; & celle des ſanguins qui les font rougir ; celle des pituiteux enfin les colorent d'un rouge moins foncé, moins ardent ; auſſi ont-ils moins de parties inflammables, d'ailleurs d'un inflammation moins violente & moins durable. Auſſi leurs accès durent-ils moins long-tems ; feu de paille, diſions-nous, quaſi auſſi-tôt éteint qu'allumé ; mais les reſtes ſe convertiſſent en cha-

grins, qu'il eſt moins facile d'effacer que ceux des ſanguins.

Je crois, dit Polyphile, que les bilieux & les atrabilaires ſeroient moins placables encore.

Cela eſt vrai, répondit Hérophile; car plus les mouvemens d'une paſſion ſont violens, & plus ils impriment dans l'imagination de profondes traces, qui d'ailleurs ſe diſſipent moins, parce que les inclinations ſombres & mélancholiques ſouffrent peu de diſtraction.

Mais, reprit Polyphile, ne pourrois-je pas appliquer aux autres paſſions ce que vous nous dites de la colere?

N'en doutez pas, dit Hérophile; ce n'eſt que pour exemple que je vous en fait l'hiſtoire: il n'y en a pas une ſeule qui n'ait comme les autres ſes excès; & la nature n'eſt pas faite pour ſupporter les uns plus facilement que les autres. Bien des gens ſont morts de joie, comme d'autres dans des accès de colere; ceux-ci ſont morts de peur, ceux-là par une affliction exceſſivement douloureuſe. L'amour a eu auſſi ſes martyrs. La haine a tué ſes hôtes. L'envie, la jalouſie, en un mot il n'y a pas une

ſeule de ces paſſions violentes que tout le monde connoît, qui ne tue plus ou moins promptement quiconque à l'imprudence de s'y livrer.

Heureuſement la plus grande partie des hommes ſont d'un naturel trop inconſtant, & les ſanguins plus que tous les autres, pour ne pas enfin prendre le deſſus: ils cédent tôt ou tard à la nouveauté des objets : leur imagination prend le change, & l'inconſtance en ce cas leur devient un excellent remede. Auſſi eſt-ce dans la vie un grand bonheur de n'être pas de ces tempéramens, qui, une fois fixés à des objets, n'en connoiſſent plus d'autres. Un mélancholique penſeroit volontiers que tout eſt fini hors l'étendue de ſes regards : auſſi les voit-on plus que les autres ſuccomber à leurs paſſions.

Je pourrai donc, reprit Polyphile, déſormais choiſir comme modeles pour juger de la pente qu'on a vers chacunes d'elles, ce que j'en obſerverai dans quiconque ſe préſentera, ſoit amour, ſoit haine, ſoit triſteſſe, ſoit joie, ſoit deſirs, ſoit craintes, en un mot de quelques caracteres que ſe préſentent

à moi des hommes passionnés, les étudier à fond pour m'apprendre à juger des autres.

C'est mon sentiment, répondit Hérophile ; &, plus vous ferez une telle étude, mieux vous nous remplirez d'une érudition qui ne nous trompera jamais.

Je vous dirai bien plus encore, & c'est une vérité reconnue par les plus habiles Physionomistes, que le naturel étant moins enveloppé dans les bêtes que dans les hommes, on doit commencer cette étude par les observer. En nous la politique, la vertu, & d'autres causes puissantes font qu'on dérobe aux yeux d'autrui par mille divers artifices les mouvemens de son cœur, qu'on les surmonte même par de violens sacrifices qu'exigent la piété, les intérêts, les bienséances : ainsi c'est pour les curieux autant de perdu, d'effacé ; mais dans les bêtes, tout suit naturellement sa pente;tout s'y porte encore facilement à l'excès,& pour cela leurs organes y paroissent encore plus que dans les hommes, préparés autant par la nature que par l'habitude. D'où vient

vient que pour s'orienter, c'eſt par les obſervations faites ſur elles qu'on peut utilement commencer.

Mais, interrompit Polyphile, leurs figures ſont bien différentes des nôtres.

J'en conviens, répondit Hérophile; je ne vous les propoſe pas auſſi comd'exactes copies; mais pour des invitations très-juſtes. Leur ſyſtême, pour être le même que le nôtre, n'a pas exigé de plus parfaites reſſemblances: &, pour vous mettre mieux au fait de cette vérité, obſervez ce que font les arts. Fideles imitateurs de la nature, ils ne vont point au delà; quoique leurs ouvrages ne reſſemblent pas exactement aux ſiens. Ont-ils voulu prêter au commerce des ſecours pour parcourir tout l'univers, dont l'océan leur fermoit les routes; ils ont conſtruit des vaiſſeaux à l'imitation, ou des poiſſons qui nâgent, ou des oiſeaux qui tantôt ſe ſervent de leurs pieds, & tantôt de leurs aîles. Ces vaiſſeaux reſſemblent-ils ou à des baleines, ou à ces oiſeaux qui parcourent les mers? Nullement. Ce n'eſt toutes fois qu'en conſéquence

des mêmes loix méchaniques que les uns & les autres ſont capables d'agir; & il n'étoit queſtion que d'exécuter ces loix.

Tant que vous les trouverez donc exprimées, vous pourrez reconnoître le même ſyſtême : & c'eſt aſſez de le connoître en quelque lieu que ce ſoit pour agir conſéquemment, & découvrir la vérité. Ainſi, quelques différences extérieures que vous découvriez entre les bêtes & les hommes, il ſuffit que dans le fond, dans le ſyſtême général, les choſes ſe reſſemblent, pour que vous en faſſiez d'utiles comparaiſons.

Par ce moyen vous ne vous tromperez jamais, lorſque vous établirez un ordre dans vos recherches : vous commencerez votre étude par celle des bêtes, en vous attachant d'abord à celles dont le naturel ſera le plus caractériſé par quelqu'excès; deſcendant enſuite vers les autres plus tempérées, plus douces. Mais parce qu'entre leurs organes il y en a de plus marqués par les fonctions vitales, & dans leſquels par conſéquent le naturel ſe peint davantage, c'eſt à eux qu'il ſe

faut davantage appliquer.

Les yeux, interrompit Polyphile, me semblent être les premiers en ce genre. Il me paroît quasi que l'ame s'y montre à découvert.

Vous avez raison, Monsieur, reprit Hérophile : mais ne vous appliquez pas à leur observation indépendamment du reste : toujours vous trouverez qu'il se concerte avec eux, que même la figure entiere paroît faite tout exprès pour exécuter ce qui s'y montre. A ces animaux d'un œil cruel, avide, plein de feu, & d'activité, sont donnés des membres souples, légers, & d'un mouvement rapide : à ces yeux pesans, nonchalans, assoupis, d'autres membres sont ajoutés ; guides qui devoient être suivis, & qui par conséquent exigeoient des machines que la faculté qui les anime pût servir à propos.

Pour la cruauté de ces yeux une tête forte bien armée, des pattes également pourvues de griffes tranchantes, un corsage léger, & vigoureux devoit être ajouté. De quoi de si terribles choses auroient-elles servi à des animaux domestiques, ou d'un naturel doux, &

qui se laissent facilement apprivoiser?

Je pense en ce moment, dit Polyphile, aux hommes de ma connoissance : car, à mesure que vous parlez, je passe en revue tout le genre humain, autant que mes idés m'en peuvent fournir les especes; & je reconnois en effet que, par exemple, dans quelques fameux scélérats que j'ai vu traîner au supplice, tout se trouvoit tellement d'accord avec ce que je me rappelle de leur horrible physionomie, qu'ils me sembloient formés tout exprès pour le crime. Forts, vigoureux, bien conformés dans toutes leurs parties, laborieux, infatigables, soutenant même avec audace le spectacle effrayant des approches du supplice, le supportant encore avec intrépidité ; de quelle étonnante espece, disois-je alors, sont nés de tels hommes, qui ressemblent si peu à tous les autres !

Que de ces hommes extrêmes par l'excès de leurs crimes je passe à d'autres d'un caractere différent, mais seulement distingué par la noblesse des motifs, je veux dire à ces ambitieux avides de gloire, & qui sacrifient

ſi volontiers aux charmes d'une victoire, ce qu'ils peuvent détruire du genre humain ; ſi je n'y trouve pas ces traits cruels, cette mine farouche, & ſombre, enfin ce qu'il faut à la baſſeſſe du crime ; ce ſeront d'autres marques plus noblement exprimées, mais qui inſpireront plus de crainte que d'amour. L'air des Héros eſt plus reſpectable que gracieux, & l'on s'y livre plus par devoir que par affection. De-là je viens à ces hommes paiſibles, amateurs de la juſtice & de la vérité ; quelles manieres douces & vénérables ! On les aime autant qu'on les reſpecte, & l'admiration qu'on leur doit, leur attache les hommes comme à de favorables appuis. Je deſcends enfin à ces autres, plutôt nés pour obéir que pour commander, & je leur trouve plus de douceur, de paix, de ſimplicité : nuls traits n'impoſent à mon eſprit : ils n'ont rien de ce grand, de ce diſtingué, qui annonce les autres. Auſſi du côté des paſſions tout paroît couler comme d'une ſource paiſible.

Mais de ces obſervations générales lorſque je me répands en des diſtinctions

telles que les méritent certains caracteres des hommes distingués, ou par les sciences, ou par les arts, il me semble que je vois certains traits spécifiés suivant les propriétés de leurs génie. Sans être physionomiste on fait de telles remarques. Tout le monde s'apperçoit des airs de visage qui annoncent l'élévation ou la bassesse, la grandeur ou l'étendue de l'esprit, sa délicatesse, sa finesse, & des *je ne sçai quoi* de cent sortes, toutes faites pour exciter des sentimens, plutôt que pour donner des notions claires & distinctes de leurs causes. Mais du côté que vous prétendez prendre les choses, vous leur ouvrez une étendue bien plus sensible, & plus vaste ; on peut même s'approcher d'assez près de la connoissance des causes.

Elle vous paroîtroit bien plus évidente encore, dit Hérophile, si vous aviez acquis une connoissance du Pouls comparée avec tant de signes extérieurs, & qu'à l'aide des privileges que procure la Médecine, il vous fût permis de le tâter à une infinité de personnes dans les divers évenemens qui

leur arrivent : car vous verriez, comme de sa source même, la cause de tous les mouvemens par lesquels l'ame se développe, s'explique, & se notifie, par les opérations du corps.

Pas exemple, vous trouveriez dans ces scélérats, dont vous m'avez d'abord cité l'exemple, un Pouls étendu, plein, dur, fréquent, & d'une consistence autant égale que paroît leur fermeté. Car il faut comprendre qu'elle n'est entretenue que par la force toujours également puissante & vigoureuse des esprits qu'il faut pour soutenir la masse du sang & des organes. C'est à cette force qu'il faut attribuer leur audace, leur intrépidité, autant que leur patience dans leurs travaux, & la facilité qu'ils ont à les soutenir. Vous sçavez que le vent qui éteint les bougies, ne sert qu'à allumer les flambeaux. Aussi ces hommes prodigieux s'animent-ils dans les dangers, & s'irritent-ils plutôt contre les obstacles, qu'ils ne sont propres à s'en rebuter : pendant qu'au contraire les autres qui n'auront que les foibles bougies, seront épouvantés, éteints. Vous les trouverez aussi

également foibles de toutes parts: le son de leur voix n'aura rien de mâle, de fort, de vigoureux. Car la nature, qui d'un signe à un autre ne fait que diversifier, tenant toujours de la même cause, n'a pas des significations moins étendues que ceux que nous venons de citer. Une forte & vigoureuse poitrine étoit due comme le soufflet à la qualité du fourneau, & des matieres, qui s'y devoient enflammer; c'est ce que vous comprendrez aisément, lorsque dans l'Histoire de l'homme, nous lirons, s'il vous plaît, quels sont la méchanique, & les usages de la respiration.

De cette poitrine vous passerez à la grandeur, au volume, & à la conformation des muscles; car comptez toujours que tout se suit.

Cependant, interrompit Polyphile, je ne l'ai pas ainsi remarqué. Je connois nombres d'hommes puissans, avec une voix foible & délicate.

J'en conviens, répondit Hérophile. Mais ces hommes sont-ils forts & vigoureux? Tout au contraire: plus chargés de graisse que charnus, ils vous paroissent comme de grosses masses mal dessinées;

dessinées ; nuls muscles élégamment *ressentis* ; aucuns traits propres à exprimer comme les ressorts qui font mouvoir la machine ; pendant qu'au contraire dans ces caracteres mâles que je voulois vous signifier, vous ne trouvez pour soutien de leur machine, que muscles, que nerfs, que gros cordons de veines qui fournissent abondamment aux chairs, & la nourriture, & la vie. Vos Silenes ne sont propres qu'au repos, qu'à la volupté ; tout leur génie ne convient qu'aux jeux d'esprit, qu'aux plaisirs de la table ; une graisse prodigieuse les envéloppe, & surmonte une trop grande partie de leurs forces pour qu'ils puissent soutenir de grands travaux. Ainsi dans ceux là mêmes chez lesquels la vigueur du génie pourra davantage percer, vous trouverez qu'ils seront plus capables de commander que d'exécuter. Ils ont davantage de cette sorte de courage de l'esprit qui fait penser avec audace, ordonner avec vigueur, & fermeté ; que de cette autre sorte de courage de cœur qui est pour l'exécution de ce qu'a conçu une imagination hardie, & entreprenante.

Cela paroît-il bien d'accord, reprit Polyphile, avec ce que vous disiez précédemment, que tout se trouvoit dans la nature fait l'un pour l'autre?

Oui, Monsieur, répondit Hérophile. Puisqu'il ne s'agit chez eux que du mérite de bien penser. N'ayant dû avoir de vertus héroïques que la moitié, leur flamme a été assez vive, assez lumineuse, assez étendue, pour suffire à l'imagination; mais nullement assez forte pour pousser au de-là, & faire suffisamment mouvoir les organes. Il est vrai que rarement cela arrive par les erreurs de la nature; & que ces hommes à demi disgraciés doivent pour l'ordinaire s'en prendre à leurs dereglemens par leur régime de vivre trop glouton, trop sensuel, trop occuppé des plaisirs, & du repos plutôt qu'à elle.

Le fameux Zisca, que d'abord l'intempérance rendit tel, prit enfin le dessus par les efforts de son abstinence. Mais de ces hommes si gras, d'une chair si molle & quasi *fongeuse*, ou comme de champignon : passez à ces hommes de taille médiocre qui sont si communs parmi nous, il vous y pa-

roîttra en tout plus de concert entre le corps & l'eſprit. Car ſelon nos ſuppoſitions il faut poſer qu'il doit y avoir entre l'un & l'autre un tel balancement de puiſſances, qu'à moins d'un parfait équilibre, il ſe rencontre toujours quelques dérangemens ſoit d'un côté ou de l'autre. Beaucoup de maſſe abſorbe l'eſprit; ou peu de corps rend l'eſprit trop vif, trop pétillant. Alors, dit-on, c'eſt l'épée qui uſe le fourreau. Les plus grands génies jouiſſent rarement d'une ſanté parfaite. Ils tirent de leurs organes de trop grands, de trop longs, & de trop pénibles offices. La méditation aſſidue épuiſe les entrailles, & remplit le cerveau des vapeurs qu'elle en éleve : leur ſang qui bout dans leurs veines, à bien-tôt contracté une ſalure, plutôt dévorante, que nourriciere. Ainſi vous trouvez dans ces hommes le Pouls vif, dur, vîte, médiocrement plein, qui peu à peu ſe remplit de flatuoſités. Les veines leur paroiſſent extérieurement larges & *prominentes*; tout au contraire des perſonnes groſſes & graſſes, où ce ne ſont quaſi que veines petites, roulantes, & profondes.

Les Chirurgiens ſçavent bien s'en plaindre par la difficulté qu'ils trouvent à les attaquer. Vous diriez qu'il en eſt de leurs chairs comme de ces marais, qui, pour être abreuvés par une infinité de petit ruiſſeaux qui s'y répandent de toutes parts, n'en compoſent qu'un vaſte limon; au lieu que dans les autres ce ſont comme de ces campagnes ſéches au milieu deſquels paſſent de rapides torrens.

Je retrouve tout cela, dit Polyphile, dans les animaux; les plus grands, les plus gros, les plus gras ſont les moins farouches : il ne faut que peu de jours pour apprivoiſer les éléphans, les dromadaires, les chevaux, les bœufs; & les tigres, les lions exigent des ſoins, & un tems infini. D'ailleurs ces grands animaux encore, pour être animés d'une vivacité moins conſidérable, ſe trouvent plus diſciplinables , & d'un meilleur naturel : il n'eſt queſtion que de leur céder un peu pour qu'ils ſe rendent à ce qu'on deſire. Sur cela je me rapelle ce que j'ai connu de mes gros hommes; rarement ils ſe trouvent méchans. L'homme de table veut aſſez

volontiers que tout le monde soit à son aise.

Votre observation est très-juste, reprit Hérophile; flattez leur présomption, & cette humeur dominante, qu'ils ont plus que d'autres hommes, comme si par le privilege qu'ils ont de présenter dans l'univers un plus gros volume que les autres, ils avoient des droits plus absolus, aisément vous les gouvernerez. Ces hommes secs au contraire, sobres & laborieux, se laissent moins prévenir. Qu'un tel homme souvent est à craindre ! Ses grandes méditations, jointes à la confiance qu'il prend dans l'étendue de ses lumieres, à la grandeur de son courage, aux forces qu'il se sent pour le seconder, au mépris qu'il fait des fatigues que coûtent de grandes entreprises, à sa constance pour en soutenir le poids, enfin à mille & mille ressources dont il se croit capable; tout cela paroît lui répondre de tout succès. Qui l'arrêteroit donc ? ni les embûches des plaisirs, parce qu'il les méprise, ni le hasard des événemens qu'il prétend surmonter, ni les difficutés au-dessus desquelles il se place,

rien de tout cela ne l'embarrasse; il réfléchit, il médite, pendant que les autres sommeillent: vous diriez de ces animaux de proie qui n'agissent jamais avec plus d'activité que lorsqu'un profond repos ensevelit le reste de la nature.

Sur cela revenons à nos ressemblances. Vous trouverez à ces hommes si vigilans, si audacieux, si interressés ou pour leur gloire, ou pour leurs autres avantages, quelque chose des bêtes farouches que je vous ai citées: ils tiendront ou du loup, ou du renard, ou du lion, ou du tigre, ou de l'aigle, ou du chathuant, enfin d'autres bêtes de proie, auxquelles la vigilance, la finesse, & la force sont données tout exprès. De ces exemples passez à d'autres. Comme il est des bêtes de tous états dans leur sorte de république, vous y trouverez de parfaits rapports entre les hommes, qui dans leur espece, quoiqu'infiniment au-dessus, composent une autre sorte de république.

Il y avoit long-tems que j'avois entendu parler de ces rapports, dit Po-

lyphile ; mais je les croyois peu fondés; quoiqu'en de certains hommes, je reconnusse certains airs de ressemblance assez marqués pour m'en faire soupçonner quelque chose.

Il ne faut pas douter, Monsieur, répondit Hérophile, qu'une vérité sensible n'ait pas été de tout tems plus ou moins connue. Mais ce n'est qu'à des recherches plus approfondies, que de certains hommes plus appliqués sont capables d'entreprendre, qu'ils paroissent en faire la découverte, parce qu'en effet la développant davantage, l'exposant dans un jour plus favorable, ils la rendent plus évidente. Au reste s'il vous est arrivé de juger à l'égard de certains sujets qu'elle leur paroisse convenir plûtôt qu'à d'autres, ce n'est pas qu'en effet elle n'ait lieu que rarement ; c'est que par le jeu de ces combinaisons qui s'étendent jusqu'à l'infini, il se fait entre ces similitudes de tels mélanges, qu'on a de la peine à les bien discerner ; conbinaisons de caractéres, & de physionomies par conséquent, qui déconcertent souvent les meilleurs connoisseurs. On trouvera les

yeux d'un animal, par exemple, le nez, la bouche d'un autre, le corsage, & les allures d'un autre encore. Car, bien que d'abord je me sois retranché à ne vous entretenir que sur le visage, il ne faut pas douter que le reste du corps ne s'y trouve pareillement interressé. Aussi dans quelques physionomistes fameux trouve-t-on prises en détail toutes les parties dont ils font d'exactes comparaisons avec celles des animaux. Lenr étude en devient souvent ennuyeuse, lors surtout qu'on manque de principes pour juger des causes, seules capables de satisfaire. Je souhaiterois que ce que j'ai ici l'honneur de vous dire de la maniere la plus générale, & seulement pour vous initier à des mysteres si curieux, vous fît comprendre, & le profit qu'on peut tirer d'une telle étude, & les agrémens qu'il y a d'en profiter. Par son moyen, au lieu de se trouver toujours dans les sociétés comme en pays inconnus & souvent dangereux, on aura l'avantage d'y rencontrer des gens de connoissance; les uns avec lesquels on pourra lier commerce; les autres dont à de

justes titres on se devra défier.

Cependant, interrompit Polyphile, les hommes sont bien trompeurs ; l'artifice, la fourberie, la dissimulation, ont pour imposer de grandes ressources, & le plus habile est toujours au hasard de se méprendre.

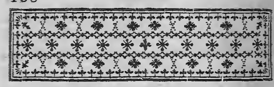
J'en conviens, interrompit Hérophile. La vertu même d'un autre côté change extrêmement des défauts évidemment marqués. Hippocrate, & Socrate eurent à ce sujet occasion de tromper bien des gens : l'un & l'autre marqués pour être vicieux, & par quelques connoisseurs estimés tels, furent néanmoins d'illustres personnages autant par la grandeur & l'élévation de l'esprit que pour l'intégrité des mœurs. Mais si l'on reconnoît que dans les jugemens sur les hommes on soit exposé à de grandes méprises, ne sera-ce pas beaucoup apprendre que l'art de les étudier assez pour être moins trompé que d'autres, pour ne commercer qu'avec toutes les précautions que la sagesse & l'expérience inspirent, pour fonder plus à propos ses défiances ? Car de quelque hypocrisie que l'homme se

couvre, la physionomie est comme l'enseigne qui reste toujours; comme aussi la vertu qui ne la change point fait redoubler l'attention de celui qui fouille dans les procédés qu'il observe, & qui ne se doivent jamais démentir.

Mais, Monsieur, cette matiere, que nous ne faisons encore qu'ébaucher, nous occupe depuis long-tems. Nous pourrions bien plus long-tems encore en discourir sans l'épuiser: car à chaque pas que nous ferons, nouvelles découvertes, & qu'il faudroit approfondir comme les autres. Ainsi ne trouveriez vous point à propos que pour rapprocher de plus près ces signes, seulement indiqués de la subordination du Pouls, dont nous devons reprendre l'histoire, nous en remissions à demain l'entreprise? Vous aurez fait vos réflexions sur la nécessité qu'il y a d'accorder aux bêtes cet instinct qui les approche si près de nous; sur les qualités de cet instinct qui nous ont si long-tems occupés, parce qu'elles avoisinent si fort notre raison; enfin sur la part que l'homme à dû avoir comme animal par-

fait à tout ce qui a dû entrer dans la composition des autres ; ensorte que sur cela suffisamment prévenu nous entrerons plus franchement en matiere: moins de discussions alors seront capables de nous interrompre, & nous procederons ainsi avec plus de vitesse sur les objets que nous devrons parcourir.





# DIALOGUE TROISIE'ME.

## *De la ſignification du Pouls, & des autres ſignes qui lui doivent être joints.*

IL me ſemble, dit Hérophile, que d'un climat ſujet aux orages nous allons paſſer dans un plus paiſible, & plus doux: puiſque je ne prévois pas d'auſſi fréquentes & d'auſſi difficiles diſcuſſions que nous fûmes hier forcés d'en agiter. J'eſpere que déſormais tout coulera de ſource.

C'eſt, interrompit Polyphile, ce que je n'oſerois fort eſpérer. Juſqu'ici nous nous ſommes trouvés trop différens en nos manieres de juger des choſes. Il eſt vrai que je vous céde à la fin. Vous m'inſtruiſez; & ſi d'abord ce n'eſt qu'avec peine que je me rends, vos démonſtrations me perſuadent; & l'avantage en devient plus glorieux pour

vous. Mais croyez-vous que ce fût pour moi un si grand bien de ne trouver rien à discuter ; j'y perdrois des éclaircissemens qui jusqu'ici ont beaucoup servi à étendre mes lumieres.

Je devrois être charmé, répondit Hérophile, de vous trouver en de telles dispositions ; mais il faudroit pour cela aimer la dispute. Ce n'est qu'avec moi-même que d'abord j'y consens. Je ne détermine rien que je n'aie long-tems balancé : mais, l'affaire une fois reglée, il me paroît que je raisonnerois plus conséquemment, & avec plus de facilité, si je n'étois jamais interrompu. Aussi personne n'aime moins à troubler les autres dans leurs manieres de penser ; & de-là vient que je ne dis jamais mon sentimens sans y être forcé. Je l'appuie autant qu'il m'est possible : cela fait, chacun est libre d'en juger ; & sans que je m'embarrasse beaucoup de sa défense ; peut-être qu'il s'y mêleroit plus d'amour propre que des intérêts de la vérité : car je compte que c'est à elle seule que la persuasion est due, & nullement à la vivacité des argumens.

Ainsi j'espere que si je puis persuader d'abord, je dis vrai; au lieu que je crains toujours de me tromper lorsqu'on n'est pas d'abord touché de ce que j'avance.

Mais entrons en matiere, s'il vous plaît, & suivez, je vous prie, les principes que j'ai dessein de vous proposer en conséquence de ce que d'abord nous avons établi, premierement sur les raisons de la diversité du Pouls, & secondement par rapport aux dispositions de notre ame, & de notre instinct.

Je n'ai rien perdu de tout cela, dit Polyphile; j'ai tous vos différens Pouls présens à l'esprit; je sçai de quelle façon vous supposez les liaisons de l'ame & de l'instinct avec la flamme vitale. Me voilà parfaitement au fait; poursuivez.

Je le ferai donc ainsi, reprit Hérophile. L'homme doit être considéré comme sain, & comme malade. Dans quelques dispositions que ce soit, il s'y trouve également susceptible de mille divers mouvemens; car rien n'est si mobile, ni si exposé que lui. Mais

comme ſon hiſtoire ſeroit infinie, ce ne ſera encore qu'à des généralités que je vous dois fixer: puiſqu'après les avoir connues, les détails ſe trouveront très-naturellement à votre portée.

Ainſi d'abord je commence par quelques conſidérations ſur l'homme ſain, deſquelles nous pourrons paſſer à ſes maladies:

Je vous avoue, interrompit Polyphile, que je m'interreſſe moins à ces dernieres qu'aux autres: parce qu'il me ſemble que ſi je profite bien dans l'étude de celles-ci, les autres ne couteront pas beaucoup à mon attention.

C'eſt en effet, reprit Hérophile, un moyen ſûr pour juger de ce qui ſe paſſe dans les maladies, que de bien connoître l'hiſtoire de la ſanté. Car qu'eſt-ce que la ſanté? L'effet du concours le plus parfait de toutes les puiſſances qui ſe concertent en nous pour l'entretien de la vie, & l'exécution des divers uſages que nous en devons faire. Les maladies ſont le contraire: pourroit-on par conſéquent juger de quelques déſordres, ſi ce n'étoit pas par

la comparaiſon qu'on en fait avec les regles dont ils ſont écartés.

Vous vous ſouvenez donc qu'attribuant à la maſſe du ſang, les trois dimenſions, comme au reſte des corps ſolides & liquides, j'ai reconnu des Pouls élevés, étendus, profonds; que dans leurs maſſes j'ai reconnu plus ou moins de reſſort, & que c'eſt aux diverſes meſures de la raréfaction du ſang par le grand nombre, & l'activité des eſprits, que j'ai attribué cette ſorte de reſſort, ou faculté facile de céder à l'attouchement, & de ſe reſtituer à l'inſtant même qui ſuit la preſſion. Tout dépend de ces premieres obſervations. Nous ne vivons qu'autant que nous ſommes animés par la chaleur naturelle, ou l'abondance des eſprits qui la produiſent. Le ſang n'eſt de la plus parfaite conſiſtence, qu'autant qu'il contient une plus grande abondance de ces eſprits; la vie, la ſanté, la force, & toutes nos plus excellentes propriétés dépendent également & de cette favorable diſpoſition du ſang, & de cette abondance d'eſprits: par conſéquent ce ſera découvrir

vrir que l'une & l'autre dominent en nos veines, lorſque le Pouls paroîtra grand, plein, élevé, & d'un mouvement reglé dans toutes ſes proportions.

L'abondance des eſprits fournira au cœur des forces ſuffiſantes pour l'entretien de ſes mouvemens : leur cours paiſible, & régulier reglera leur ordre conſéquemment à celui de leur agitation ; enfin la bonne conſiſtence du ſang lui procurera une fluidité convenable aux beſoins de la circulation.

Or comme ces deux cauſes principales ſont caractériſées chacune à leur maniere par des effets qui les accompagnent toujours, le ſang bien conſtitué produira des chairs fraîches, bien nourries, un teint vermeil, & *colorié* à propos de toutes ces teintes, & demiteintes, qui parent la ſanté de ſi belles couleurs : il s'y formera comme une ſorte de tranſparence, qui en augmentera la fraîcheur & l'éclat. Les yeux, de toutes les parties du corps les plus abondamment remplies d'eſprits, & à raiſon de la lympidité de leurs humeurs ſi diaphanes & ſi pures, brille-

ront par une agréable vivacité ; enfin tous les autres organes, chacun à leur maniere, paroîtront également partagés des bonnes qualités du ſang & des eſprits ; en un mot, pour épargner de trop longs détails, rappellez-vous l'idée de ces perſonnes qui jouiſſent de la plus parfaite ſanté. Autant qu'au dehors tout paroît de concert, il eſt tel néceſſairement au dedans.

Ainſi trois choſes doivent néceſſairement concourir à produire tous ces effets ; la parfaite fluidité du ſang, l'abondance des eſprits, l'ordre régulier de leurs mouvemens ; & le Pouls vous à découvert tout cela.

Mais comme ces qualités ne paroiſſent dominer de la maniere la plus uniforme que dans les tempéramens les plus parfaits ; du moment que vous trouverez les Pouls qui les dénottent, vous pourrez en conclurre qu'ils appartiennent à ces tempéramens.

Tout cela ſe ſuit très-conſéquemment, interrompit Polyphile. Mais qu'appellez - vous ces tempéramens les plus parfaits ?

Les quatre même que vous connoiſ-

ſés, répondit Hérophile. Ne ſommes-nous pas convenus que les hommes, de quelque tempérament qu'ils fuſſent, jouiſſoient également de la ſanté, plus ou moins forte, & vigoureuſe à la vérité ? mais de quelques meſures qu'elle ſoit, elle ſera toujours entiere proportionnellement à chaque ſujet, du moment qu'elle ſera ſanté, comme produite par l'accord parfait de toutes les puiſſances qui doivent y concourir. Toutesfois du moment qu'il arrive que dans ces tempéramens quelqu'une de leurs qualités prend trop le deſſus, ou que quelqu'autre vient à décliner ; l'imperfection qui de l'un ou de l'autre côté eſt produite déconcerte le tempérament, & le rend imparfait ; enſorte que ſoit ſanguin, ſoit bilieux, ſoit pituiteux, ou atrabilaire, il dégénere, & peche par l'excès, ou par le défaut. Des parties huileuſes dans le tempérament ſanguin, ou trop exaltées, ou trop liées, trop épaiſſes, le rendent vicieux, & conſéquemment à chaque dégrés des tempéramens (ſuivant le plan que ci-devant nous en avons ſuppoſé) ces vices leur appartiennent à

tous en détail. Car vous propoſant cette huile précieuſe, déformais ſi connue, dans la perfection où elle doit être pour répondre par ſes qualités aux intentions de la nature, il s'y peut gliſſer divers défauts de conſtitution, autant par le jeu biſarre des combinaiſons générales, qui quelquefois manquent à ſe trouver favorables, que par les erreurs du régime de vivre; d'où il arrive qu'à proportion que par tant de divers moyens elle décline, il en doit naître quantité d'accidens.

Rien ne mettroit mieux au fait les Médecins pour leur faire comprendre avec quelle exactitude chaque choſe ſe doit trouver dans ſa plus juſte proportion ſous les doigts de la nature pour l'exécution de ſes deſſeins, que quelques obſervations dans la pratique des arts. Ce n'eſt que là qu'on apprend juſqu'où cette exactitude la plus ſcrupuleuſe, l'attention la plus exacte, enfin toutes les plus grandes précautions doivent être pratiquées. Car le plus ou le moins, qui dans toutes autres occaſions ſe ſauveroient, changent ici par de notables différences les effets qu'on

se propose. Il ne faut qu'un demi tour de cheville pour déconcerter l'harmonie : l'excellent musicien en est désagréablement frappé. Un coup de pinceau chargé d'une couleur *détonnante*, blesse les yeux d'un connoisseur. Quelques coups de lime empêchent la liaison parfaite de deux piéces qui se doivent joindre, ou nuisent à la régularité des mouvemens de la machine. Aussi les arts par ces effets si prompts qui les chagrinent, leur procurent au même-tems la découverte de leurs erreurs. La même chose arrive à la nature, pour peu que quelques incidens inopinés traversent l'ordre de ses préparations. Ce n'est pas à d'autres causes qu'on doit imputer l'irrégularité des tempéramens, & les effets extraordinaires qui en arrivent.

Je comprends fort cela, dit Polyphile, mais il faudroit avoir d'aussi bons yeux que la nature même, pour en discerner la plus grande partie.

J'en conviens, reprit Hérophile, & c'est de-là qu'arrivent la plûpart des mécomptes de la Médecine. Cependant il me semble que plus on se sera ac-

coutumé à rendre ses observations exactes, moins on sera exposé à se tromper. Car, par exemple, si, suivant ce que nous venons de supposer, on pose d'abord pour principe que la liqueur huileuse dont la flamme vitale est produite doit être, pour la rendre plus légere, plus lumineuse, plus active, d'une consistence à peu-près approchante de nos liqueurs balsamiques les plus pures, les plus inflammables, il s'en suivra que, d'abord que devenue trop subtile, trop raréfiée, & en quelque façon approchante de nos esprits distillés, de la térébenthine, par exemple, la chaleur qui naîtra de son inflammation deviendra excessive : au lieu que si par un autre défaut elle reste trop épaisse, trop liée, trop gluante, elle ne produira qu'une flamme pesante, louche, & peu lumineuse.

Qu'il arrive donc au tempérament sanguin le plus parfait de tous, qu'à l'occasion, ou de quelques exercices immodérés, ou de l'usage des alimens trop chauds, trop spiritueux, d'être exalté au de-là de ses justes mesures, ou bien que par d'autres erreurs, sa con-

ſiſtence douce, & balſamique ait perdu de ſa grande fluidité, & des autres propriétés qu'il a de s'enflammer d'une maniere douce & facile; on le verra tout auſſi-tôt détonner, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, devenir d'une activité, d'une force, peu ſortable à la délicateſſe de la machine qu'il devoit paiſiblement animer, ou reſter trop au-deſſous de ſes juſtes meſures, par une chaleur lente, pareſſeuſe, & je dirois encore à demi-étouffée.

A ces diſpoſitions l'inſtinct ou l'ame s'attachent, &, conſéquemment à ce que nous déterminions hier, elle en reçoit diverſes impreſſions qui la rendent d'une vivacité de ſentimens, & de paſſions, ou d'une peſanteur, d'une pareſſe, qui leur ſont convenables. Notez toujours que ce que je dis ici du tempérament ſanguin convient proportionnellement aux autres tempéramens; enſorte que, pour bien juger de leurs irrégularités, il faut premierement convenir des qualités qui leur ſont eſſentielles, afin de juger enſuite par comparaiſon de celles qui ne leur viennent que par accident; car c'eſt ſuivant cela que nous

disons qu'un homme peche, ou par un sang trop rarefié, trop dissout, trop exalté, ou par un sang trop épais, trop grossier.

Vous pourrez trouver dans l'histoire du corps humain de quelle maniere de tels défauts se contractent, & les raisons de leurs effets.

Mais, interrompit Polyphile, ne connoîtrez-vous pas ces défauts par le moyen du Pouls ?

Sans doute, interrompit Hérophile. Un sang trop subtil, trop rarefié, trop chaud, produira un Pouls élevé, peu étendu, vîte, fréquent, avec dureté. Les autres signes qui lui doivent étre conjoints, feront des yeux plus vifs, plus étincellans, un coloris chargé de couleurs plus vermeilles, des chairs chaudes & brûlantes, une peau séche & aride, ou couverte d'une légere moiteur, une respiration plus fréquente, des actions plus promptes, plus précipitées. Tout au contraire le Pouls sera plein, arrondi, pesant, peu fréquent, mou, mais bien reglé; les yeux paroîtront moins brillans, mais *chargés*, & d'un émail moins transparent;

rent ; un teint plutôt pourpré, que vermeil ; une respiration lente, des mouvemens laborieux, & qui seront suivis de promptes lassitudes, & de beaucoup de chaleur dans les entrailles, dans la poitrine, dans la tête, ou d'abondantes sueurs.

Proportionnellement encore tout cela convient aux autres tempéramens, ensorte qu'ayant d'abord posé ces premieres observations pour regles, je dirai, observant un homme dans l'un ou dans l'autre état, qu'il sera d'une grande légereté, & très-propre à tous les mouvemens d'activité, & de vigueur ; ou qu'il en sera peu capable.

Mais jusqu'ici je ne vous ai parlé que d'une partie du sang, & je vous en avois proposé plusieurs, parce que cette premiere devoit occuper d'abord toute notre attention. C'est d'elle en effet que dépendent immédiatement les causes de notre chaleur naturelle ; & par conséquent de toutes les qualités qui en dépendent. Mais à présent, pour achever l'histoire de nos tempéramens, & développer les causes de leurs altérations les plus fréquentes, di-

fons quelles font les autres parties de la précieufe liqueur qui nous anime, & nous nourrit.

Je les ai mifes au nombre de deux; l'une eft l'humide radical, ou fuc nourricier; l'autre la férofité qui lui fert de véhicule. J'ai difcouru de l'une & de l'autre d'une maniere fi étendue dans l'Hiftoire de l'homme, qu'il nous fuffira de vous dire que ces liqueurs n'ont d'ufage que l'entretien de la machine. Elle avoit continuellement befoin de leurs fecours pours réparer les déchets qu'elle fouffre continuellement pour fon accroiffement, & l'entretenir dans cette forte de fraîcheur, & de ductilité, qu'elle devoit avoir pour céder aux mouvemens que la chaleur lui procure; enforte qu'autant que la liqueur huileufe eft propre à l'animer, cette liqueur nourriciere la nourrit, & la conferve.

Cependant je ne crois pas que ce fuc foit abfolument dépourvu de vie. Il a celle que nous pouvons appeller *prolifique*, ou végétale. C'eft en fon fein que font renfermés ces fortes de germes vivaces qui font les principes, & de la propagation des efpeces, & de

leur conservation : car nos parties ne sont pas conservées, ou réparées, par une autre méchanique que celle de leur premiere production. Vous trouverez dans l'Histoire de l'homme, & même dans le Traité de la petite vérole, un détail assez ample de tous ces faits. Ainsi je crois que l'instinct, ou l'ame, n'est pas moins attentive aux mouvemens de ces esprits germinans, ou prolifiques, du suc nourricier, qu'à ceux se développent continuellement de la flamme vitale. Je pense aussi que c'est à ces esprits que sont particulierement attachés ces sentimens de l'amour, d'où naissent tant de desirs & d'autres agitations, qui intérressent particulierement la nature en vue de ses desseins pour la propagation de l'espece ; sentimens tout particuliers, & peut-être les plus violens, les plus capables de se multiplier, & de de se revêtir d'une infinité de caracteres différens ; ensorte que je m'imagine que, lorsqu'ils sont mis en action, la flamme vitale, qui pour d'autres mouvemens pourroit suffire, ne sert à proprement parler que de moyens pour les rendre plus actifs, plus puissans.

Mais, pour en mieux juger, jettons quelques regards écartés sur le reste des choses, d'abord sur les végétaux, ensuite sur les bêtes. Dans les végétaux les esprits germinans doivent nécessairement entrer dans leurs efflorescences, autant pour donner à leurs semences cette activité qui leur est nécessaire, & pour procurer le dévelopement de leur fécondité, qu'afin de faire éclore pareillement de leurs troncs, & de leurs branches, ces feuilles, ces fleurs, ces fruits, qui en naissent comme de nouvelles plantes qui s'y trouveroient attachées. Alors il faut compter sur le concours favorable des saisons, auxquelles il a été déterminé par l'ordre, & la diversité des mouvemens qu'elles impriment, de susciter les vertus, qui jusqu'aux momens de ces impressions restoient comme dans un profond silence : sortes de petits ressorts multipliés dans les choses jusqu'à l'infini, ausquels il falloit donner un mouvement capable de procurer leurs *détentes*, ou relâchemens.

De-là vient qu'à chaque saison se trouve attaché certain nombre de

productions ; & qu'entre ces ſaiſons le printems & l'été ſont les plus fécondes. Le ſort des bêtes ſuit de près le méchaniſme, & l'ordre des végetaux; végétaux en effet à leurs manieres ; mais rendus ſenſibles par l'ame ſenſitive qui leur a été ajoutée. N'eſt-ce pas en effet dans les ſaiſons du printems, & de l'été, que, de concert avec tout le reſte des choſes, elles ſentent plus que jamais comme l'effloreſcence de ces germes ſecrets, de ces mouvemens inteſtins, par leſquels la nature les ſollicite en faveur de la poſtérité ? preuves bien évidentes que, ſes deſſeins étant pareils à l'égard de toutes les eſpeces, elle n'emploie que les mêmes moyens pour leur exécution.

Pourquoi donc, interrompit Polyphile, auroit-elle recours à d'autres à l'égard des hommes ? Ils arrivent en tout tems, & pour ce ſujet ne reconnoiſſent la détermination d'aucune ſaiſon.

Je n'avois pas intention, répondit Hérophile, de conclurre ainſi ; mais vous m'avez prévenu : car j'allois vous dire qu'à leur égard il eſt bien vrai

que le printems & l'été n'eſt pas moins un tems pour eux, où ils ſentent plus que jamais plus de feu, d'activité, & de penchant vers l'amour, la gaieté, la galanterie; mais que ſi la durée de leurs paſſions en *outrepaſſe* les termes, c'eſt qu'ils ſont de tous les animaux, ceux en qui la flamme vitale brûle avec plus de conſtance, & d'activité. L'huille précieuſe qui ſe conſume dans leurs veines eſt pour cela & plus abondante, & plus ſuſceptible d'inflammation: &, comme c'eſt particulierement par l'effet de la chaleur, ſoit qu'elle vienne du dehors, & qu'elle ſoit produite intérieurement, qu'eſt ſuſcitée l'activité germinante, les hommes ont moins beſoin que les autres animaux que les retours du ſoleil, & les autres moyens de la nature, les viennent ſolliciter.

Conſéquemment à cela plus les hommes ſont d'un tempérament vivace, & puiſſamment animé par la chaleur, plus ils ſe trouvent diſpoſés à l'amour. Mais je voulois par ce détail vous amener à une différence qu'il faut obſerver: c'eſt que, ſuivant notre ſuppoſition, cet

amour ne devient férieux qu'a proportion du plus grand fond de cet humide radical, ou fuc nourricier, dit encore felon nous fuc prolifique, à raifon du germe puiffant qu'il contient; enforte qu'il ne faut pas qu'il domine moins dans les veines que l'huile inflammante: & de-là vient premierement que lorfque ce fuc domine peu, & que l'huile domine beaucoup, trop d'activité, trop de feu, en diffipent la plus grande force, ou la confument; en fecond lieu, que, lorfque ce feu eft moins grand par la médiocrité de la caufe qui le produit, & qu'au contraire le fuc eft en plus grande abondance, ne pouvant par lui-même fe mettre en action, il refte fans efficacité.

Je fuis charmé de ces obfervations, interrompit Polyphlile; me voilà au fait d'une chofe qui m'avoit toujours toujours furpris. J'étois étonné de trouver tant d'hommes pleins de vivacité, d'enjouement, fi propres en un mot à briller fur les frontieres de la galanterie, & fi peu capables d'en approfondir les myfteres. Ils reffemblent à ces plantes qui ne font propres qu'à fe pa-

rer des plus belles fleurs, sans jamais porter de fruits; & j'étois surpris d'un autre côté de voir tant d'autres hommes, en apparence moins vivaces, desquels cependant la nature étoit si bien servie : enfin j'admirois pourquoi d'autres hommes si bien-faits, & de l'apparence la plus propre à séduire, restoient froids, insensibles, dans les tems même où il semble que tout aime, & comon l'a observé ailleurs, jusqu'aux tygres & aux Philosophes; terres de marais, dit-on, en commun proverbe, que les plus grandes chaleurs de l'été ne peuvent échauffer.

Mais, reprit Hérophile, n'avez-vous jamais observé que de tels hommes échauffés par le vin, ou par d'autres liqueurs capables d'exciter plus de feu dans leurs veines, sortoient de leur étonnante léthargie?

Sans doute, répondit Polyphile, je l'ai cent fois remarqué; sans cela auroit-on dit il y a long-tems que pour les uns le bon vin inspire plus d'amour que ne pourroient faire les trois Graces? néanmoins dans quelques autres cette liqueur ne sert qu'à l'éteindre.

Vous me procurez d'heureux moyens pour expliquer ces myſteres; mais comment par le Pouls diſcernerez-vous tout cela ?

Pour vous l'apprendre, Monſieur, reprit Hérophile, vous devez premierement ſçavoir une choſe, c'eſt qu'autant que la partie huileuſe produit un Pouls mou, & médiocrement rareſié, étendu, le ſuc prolifique, comme plus ſuſceptible de gonflemens conſidérables, ou de dilatation, par conſéquent plus capable de faire effort, & réſiſtence, cauſe au Pouls plus d'étendue, de dureté, de reſſort: comme auſſi lorſqu'il eſt moins rareſié par l'efflorefcence de l'eſprit qui l'anime, il s'affaiſſe, ſe concentre, s'épaiſſit même, & ſe coagule facilement: d'où le Pouls devient plus petit, plus dur, plus concentré, plus ſerré, plus fréquent.

Or conſéquemment à cela lorſque je trouve d'abord un Pouls vif, fréquent, mou, & peu étendu, auquel je joins les ſignes d'un coloris haut en couleurs vermeilles, ou d'un rouge plus couvert, plus foncé, avec des yeux

pleins de feu, des actions trés-actives, enfin dans les discours une grande vivacité; je dis qu'il y a dans un tel homme plus à attendre pour les honneurs de l'amour, que pour ses intérêts. Comme aussi lorsque je trouve un Pouls plein, ferme, médiocrement vif, élevé, constant dans l'ordre de ses mouvemens, & que j'y joins ce teint legerement fleuri, où sur un fond de lys s'étendent quelques roses, des actions moins diverses, mais plus interressantes, & qui signifient plus que les paroles, je conclus que de sa part les choses peuvent être plus serieusement traitées.

Mais, selon vous, il arriveroit donc, interrompit Polyphile, que les tempéramens pituiteux, ou dans lesquels l'eau domineroit, seroient les plus efficaces; car il me semble que ces hommes pâles embellis de roses sont plus pituiteux que sanguins. Je m'attache aux couleurs selon votre parole, & à de si belles livrées il me semble connoître leur tempérament.

Vous accusez juste, répondit Hérophile; les pituiteux vrais, ou sanguins

pituiteux, sont plus que d'autres dans les intérêts de la postérité. Ils ont des sentimens plus tendres, plus vifs, mais ils en expriment moins éloquemment l'histoire. On a dit de tout tems que l'esprit devoit faire les honneurs du cœur; ils y réussissent moins, parce qu'ils n'ont pas tant de ce feu qui produit, & la vivacité des pensées, & le brillant de leur expression; moins ingénieux à dire, mais plus vrais à penser, plus propres aussi à s'occuper de leurs pensées: car la timidité, compagne ordinaire de la pituite, les rend plus inquiets, plus réservés. De-là viennent ces épanchemens mystérieux, qui ne se confient qu'à des regards tendres, ou à d'autres expressions également signifiantes. Mais le sanguin bilieux est tout au contraire; il s'arme de l'audace qu'inspire la bile. Ses couleurs sont plus jaunâtres, mais rehaussées de rouge, & la vivacité de ses entreprises dévance même souvent l'activité de sa parole; & l'une & l'autre font valoir dans toute son étendue la force de la passion.

Mais, pour revenir à nos pituiteux, ou plutôt à ces personnes dans lesquel-

les le ſuc prolifique, ou nourricier, domine ſur l'huile inflammable, vous obſerverez qu'à proportion qu'il prendra davantage le deſſus, les ſentimens feront plus obſcurs, plus cachés, plus paſſionnés cependant, & ſe diſſiperont moins par le diſcours, & les autres temoignages. Mais alors ils produiront intérieurement de plus violens effets. Ils iront juſques à conſumer en ſecret comme les entrailles de leur hôte. Delà naiſſent ces grandes mélancholies, qui n'ont pour cauſe, ou qu'une réſerve violentée par la nature même, ou par les raiſons que beaucoup de crainte, & de précautions, peuvent produire. A de telles perſonnes le Pouls eſt petit, ſerré, fréquent; ſouvent diſpoſitions très-prochaines à la fiévre hectique; leur teint pâle ſe jaunit par de demi-teintes d'ùn jaune pâle trèslavé, *pouſſant* même il tombe plus dans le verdâtre que dans le doré.

Mais il me ſemble, interrompit Polyphile, qu'ici vous me faites le portrait de ces jeunes filles que les pâles couleurs rendent languiſſantes.

En effet, reprit Hérophile, cette

peinture en approche fort; mais elle ne leur convient pas mieux qu'à des adolescens dans lesquels la force de l'esprit germinant commence à se développer. Alors il excite quelque confusion dans le sang, & les esprits; d'où vient que ces épaississemens, ces réplétions prétendues des mauvaises humeurs, sont assez vainement imaginées. Ce qui fait qu'on augmente souvent les désordres que produit un tel événement par les saignées fréquentes, les purgations, & les autres remedes altérans; au lieu que d'autres remedes propres à susciter ce développement, qui ne se fait qu'avec peine, deviendroient & plus sûrs, & plus prompts. Et je conclurai qu'en ce cas les remedes qui conviennent au beau sexe, se trouvent pour le nôtre également spécifiques: car ce qu'on appelle pâles couleurs, bien considérées, se peuvent également dire pour tout l'adolescent genre humain. C'est ce qu'un jour je pourrai démontrer dans l'histoire des maladies.

Au reste, reprenant ce que j'avois l'honneur de vous dire précédemment de l'imperfection des tempéramens, je

puis vous aſſurer que nulle humeur n'y contribue autant que le ſuc nourricier, & la ſéroſité qui lui ſert de véhicule : il ſemble que ces deux liqueurs ſont pourvues de qualités contraires à l'activité de la chaleur, & qu'elles deviennent pour elles comme ſeroit le balancier dans une montre ; j'explique cela dans l'Hiſtoire de l'homme, & j'en rends méchaniquement raiſon ; enſorte qu'il arrive, que, pour peu qu'à l'exemple de ce balancier, qui, trop chargé ou trop léger, rend le rouage de la machine ou plus lent ou plus vîte, ces ſéroſités nourricieres s'appeſantiſſant rallentiſſent également la chaleur naturelle dans l'ordre de ſes productions ; ou, quand elles manquent, la laiſſent dans ſon excès ſe conſumer elle-même, & détruire peu à peu les parties qui la renferment.

Sortons encore pour un peu de tems du corps humain, & nous répandons dans la nature. Nous y trouverons diverſes ſortes d'inſectes, qui nous ſerviront d'exemples. La plûpart éphémeres, ne le ſont que parce que la nature y a plus abondamment répandu

de cette liqueur qui fait la vie, que de cette autre qui nourrit les organes. Tout ne s'y trouve en effet que sels & souffres : par conséquent tout n'est qu'esprit, que feu, auquel les organes, trop foibles pour suffire, n'ayant pas d'ailleurs de quoi être réparés, sont incapables de résister long-tems. Aussi de tels animaux sont-ils dans un mouvement perpétuel. Ils en font plus dans un jour que d'autres plus forts n'en pourroient soutenir. Mais ce jour est souvent & le premier & le dernier de leur vie.

Tout au contraire nous trouvons d'autres animaux, plus lents, plus paresseux, la plûpart même sans mouvemens, & par la même raison avec aussi peu de sensibilité, parce qu'ils ont moins de quoi en produire : tout ne s'y trouve quasi que sucs nourriciers. Aussi les voyez-vous gras, succulens, & n'ayant quasi sous leur écorce bisarre qu'une glaire mucilagineuse. Mais dans la plûpart de ces animaux à demi immobiles, on remarque d'étonnantes métamorphoses. Gros vers de terre vous les verrez bien-tôt insectes volans : c'est le terme de leur durée :

leur ſuc eſt endurci en écailles: il s'en eſt comme quinteſſencié tout ce qu'ils avoient d'huileux concentré. C'eſt aſſez pour qu'il s'anime promptement, & rende la machine d'un auſſi grand mouvement que ſa premiere maniere d'être étoit d'abord peu capable de le produire.

Votre maniere de raiſonner, dit Polyphile, donne à mon imagination une étonnante carriere: car il me ſemble qu'à chaque moment vous me découvrez des pays infinis. Je n'y trouve de bornes que la foibeſſe de mes regards.

C'eſt en effet à cela que je viſe, répondit Hérophile, plus qu'à toute autre choſe. Car avant que d'entrer dans les détails, vous le ſçavez, on ne ſçauroit trop ſe prévenir ſur le grand nombre, & l'étendue qu'ils doivent avoir. C'eſt d'ailleurs un moyen ſûr pour abréger que de vous mettre ainſi au fait des cauſes générales. En effet finirions-nous jamais nos entretiens, ſi nous entreprenions chaque choſe en particulier? Mais il ne vous en faudra pas davantage que ces généralités, puiſque ce ne ſera déſormais

formais qu'à des examens particuliers, que vous seul ferez capable d'entreprendre, que la profonde érudition de ces faits peut être due.

L'art de bien juger des hommes est l'apprentissage de toute la vie ; mais le systême sur lequel il convient de se regler se peut apprendre en peu de tems. C'est de ce systême seul que je puis vous dire ce que je pense ; non que je prétende vous y fixer ; vous pourrez un jour, non-seulement rectifier, mais surpasser de beaucoup, mes conjectures ; & ce n'est que sur ce pied là que je prétends en discourir avec vous.

Ainsi vous ayant donné une théorie générale du Pouls, vous pourrez désormais en faire l'application à tous les tempéramens, & à toutes les dispositions qu'ils produisent, soit qualités de corps, soit disposition d'esprit : ce que j'ai eu l'honneur de vous dire leur convient également. Que produit en effet le jeu de toutes les passions ? En général ce n'est, ou que d'animer, ou que de contenir, enfin que de déprimer, & d'affoiblir toutes nos puissances : celles qui

ont éxigé beaucoup de forces, d'activité, de conſtance, ſont libéralement fournies par la nature de tout ce qui convient à ces diſpoſitions, mais juſqu'à des termes convenables aux frais qu'elle peut faire ; je veux dire autant que la machine, & ce qu'elle contient, peut ſuffire : au de-là c'eſt exagération, ſon pouvoir ne s'étend plus. Alors tout ſe briſe, ſe fond, ſe diſſoût, & par cet excès retombe dans les mêmes proportions ou l'extrême décadence précipite.

De toutes les paſſions la plus active, la plus brillante, la plus conveuable en un mot à toutes les facultés animales, c'eſt l'amour. Conſidérez de quelle maniere elle s'exprime juſqu'à de certains dégrés, dans celui de tous les tempéramens qui en eſt le plus avantageuſement ſuſceptible, c'eſt-à-dire dans celui de l'homme ſanguin. Quels diſcours ! quels ris ! quels jeux ! quelles graces nouvelles à chaque moment répandues dans toute ſa perſonne ! Il en eſt paré à tel point, qu'il devient agréable autant qu'il eſt charmé. Mais ce n'eſt que juſqu'au terme de la portée naturelle de

ſes forces, & tant qu'il leur convient pour être facilement agité. Paſſe-t-il au de-là par quelque incident extraordinaire de la part du trop fort aſcendant de ſon objet ; remarquez quel changement. Ou bien vous le voyez pâlir, ou reſter de ce rouge *forcé*, qui paroît ne ſignifier dans ſes veines qu'un charbon embraſé qui ſe conſume ſans briller ; ce qui revient à peu prés aux mêmes dégrés de foibleſſe ; & c'eſt aſſez, pour que tant de vivacité ceſſe, que ſon eſprit s'éteigne, qu'il ne parle plus, que devenu triſte, languiſſant, il dégénere dans la malheureuſe condition des atrabilaires. Il ne dira plus qu'il aime. Il chicannera ſa maîtreſſe ; il deviendra jaloux, importun ; ſes rivaux exciteront mille ſoupçons furieux, il en gémira, il n'oſera s'en plaindre ; les lieux ſecrets, écartés, retentiront de ſes ſoupirs. Quelle étonnante métamorphoſe ! D'abord qu'après ces retraites ſes inquiétudes le ramenent, ſe préſentera-t-il comme autrefois, ſi riant, ſi gracieux ? la joye, les plaiſirs, le badinage, les jeux, lui faiſoient cortege ; à préſent tout le triſte & rebutant atti-

rail des mélancholiques paroît l'environner: il fait pitié: c'eſt bien alors que la nature céde à cette paſſion déméſurée. Si vous compariez ſon Pouls avec celui qu'il eut autrefois, quelle différence! Petit, ſerré, dur, inégal, fréquent, tantot même précipité, & tantôt défaillant, vous le verriez en un mot d'autant de ſortes, qu'il paroît qu'en lui la nature fait d'efforts pour ſurmonter, mais en vain, une paſſion ſi rebelle.

Je vous ai fait la deſcription de celui qu'avoit l'Eſpagnol furieux; vous lui en trouveriez à peu près les mêmes meſures: car, de quelque cauſe que l'épuiſement arrive, ſes effets ſe reſſemblent. Il en eſt tout de même de l'étendue des forces, ou de leur médiocrité. Par ces évenemens ſi divers, il ſemble que toutes les paſſions rentrent les unes dans les autres, ſans toutefois qu'elles changent de caracteres: leurs cauſes, pour être fixes, ont toujours leurs moyens de diſtinction; mais le corps, pour s'y prêter, à moins d'étendue & de facilité. L'homme épuiſé par trop d'excès de ſouffrances, paroît abbattu, languiſſant:

ſes regards n'ont rien que de foible, & de triſte. Mais eſt-ce l'amour qui cauſe tant de douleur ? Il imprimera dans les yeux je ne ſçai quoi de ſi tendre, qu'il excitera de la compaſſion. Eſt-ce la colere qui aura produit tant de défaillance ? Sa fureur, comme l'éclat effrayant d'un flambeau incendiaire à demi éteint, inſpirera de l'horreur. Eſt-ce ſimple débilité, foibleſſe extrême, défaillance de corps, plutôt que déſordre de cœur ? ſes yeux ne diront rien. Que pourroient-ils dire, s'ils ne ſont animés par quelque paſſion ?

Il arrivera donc ainſi que le Pouls ; comme les couleurs, dont je vous recommande ſi fort l'obſervation, va ſe prêtant à tous les mouvemens de l'ame, avec les mêmes meſures dont il exprime tous les mouvemens du corps, ou plus haut, ou plus bas, ou plus vîte, ou plus lent, ou plus dur, ou plus mou, ou plus réglé, ou plus intermittent, inégal, déréglé, ou plus conſtant. Comment cela pourroit-il autrement arriver, puiſque par tous ces incidens le ſang ne peut que ſe rarefier, & s'étendre, ou ſe concentrer,

hâter ſon cours, ou le rallentir, le régler, ou le dérégler? les eſprits préſident à tout; la meſure de leurs mouvemens en décide, & c'eſt conſéquemment à la diſpoſition extérieure des objets, ou à leurs images, qu'intérieurement l'imagination ſe plaît à obſerver, que les déterminations ſe rapportent; mais elles ne ſuivent pas d'autres meſures.

Tout de même les couleurs ne s'étendent que depuis le blanc vermeil juſqu'au jaune livide, au rouge plombé, au pâle, verdâtre, jaunâtre, brouillé, terni, matte, obſcur, & dans cette étroite circonférence combien de tons de couleurs, de demi teintes, & de paſſages des unes aux autres? cela vous ſurprend. Je veux en peu d'heures, quand il vous plaira, vous en faire voir l'exemple. Choiſiſſez dans l'univers quelqu'objet que ce ſoit; commencez à conſidérer de quelle maniemaniere il ſe peint à vos yeux depuis le matin juſqu'au ſoir: que ce ſoit, par exemple, ce globe de marbre blanc là-bas poſé ſur ſon pilaſtre. Remarquez d'abord par quelles dégradations de lu-

miere sur la convexité de son volume il se montre à vous. Quel étonnant jeu de *clair obscur* vous en fait sentir le relief ! Ensuite à chaque mouvement que le Soleil fera, depuis qu'il se leve, jusqu'à ce qu'il se couche, remarquez par quels divers changemens, ce qui est toujours cependant la même chose, nous paroîtra diversifié: toujours par la même méchanique vous en serez frappé : mais à midi ce ne seront ni les mêmes clairs, ni les mêmes obscurs, ni les mêmes demi-teintes; & celles-ci vous ne les retrouverez plus au soir. Ce n'est cependant qu'à leur perpétuelle, mais insensible succession, que l'idée du même objet se fixe : toujours ce sera du marbre blanc.

Que vous m'étonnez, interrompit Polyphile ! mais qu'au même instant vous me faites comprendre de choses, auxquelles nos yeux ne s'arrêtent jamais ! Si nous sommes ignorans sur la plûpart des faits, c'est bien notre faute ; puisque nous ne nous avisons quasi jamais de faire de pareilles observations. Il est vrai qu'elles ne nous échapent qu'à l'occasion de nos distractions

continuelles, & du peu d'intelligence que nous avons d'ailleurs pour les fixer à propos. Ne me falloit-il pas en effet toute la curieuse théorie dont vous m'occuppez si agréablement, pour examiner d'abord de si surprenans effets de la lumiere à mesure qu'elle se joue sur la superficie des corps, & pour en faire ensuite de justes rapports sur ce qui se passe dans nos couleurs? C'est au Soleil que le globe de marbre à dû tant de dégradations du plus blanc jusqu'au moins blancs, & de-là jusqu'au plus obscur; de ce plus blanc de plus en plus éclairé, rendu brillant, jusqu'au blanc éteint, & matte, à mesure que la lumiere le frappe avec moins d'effort, & d'une maniere moins directe. Mais sur nos visages c'est à cette sorte de feu secret qui anime leurs traits que la diversité des teintes est particulierement due, & ce que la rapidité des mouvemens prétendus du Soleil imprime dans sa maniere de répandre sa lumiere, le jeu bisarre de nos passions le fait par l'activité de nos esprits, ou de ce feu qui caractérise leurs masses.

Je ne m'étonne donc plus de ce qu'en

ſi peu d'étendue, & de la diverſité des mouvemens du Pouls, & de la différence de nos couleurs, on ait tant d'obſervations à faire: & revenant alors à l'exemple que vous m'avez donné par la comparaiſon des réfléxions de la lumiere pour la production de la couleur des choſes, je vois comment dans l'ordre ſi exact, dans les ſupputations ſi juſtes, enfin dans l'exécution ſi admirable du ſouverain pouvoir, il eſt poſſible qu'à chaque meſure de mouvement, quelque foible qu'elle ſe préſente à notre imagination, peut néanmoins avoir ſa ſignification particuliere; & cela toujours également obſervé dans chaque ordre de ces mouvemens auxquels il a été déterminé de produire chaque ſorte de paſſions. Que tel mouvement excite la haine dans ſon plus haut dégré, par combien de diminutions infiniment petites les paſſages s'en feront-ils juſqu'à des haines très-légeres, qui même ne ſe laiſſeront quaſi pas diſcerner à quiconque en eſt prévenu! il en ſera de même de la jalouſie, des deſirs, de la colère, de l'amour; & tout cela ſi bien réglé,

trouvera le ſang & les organes très-diſpoſés à ſes expreſſions. C'eſt ici où notre imagination ſurpaſſe infiniment notre ſenſibilité, & nous fait concevoir mille & mille choſes que nos ſens ne ſçauroient appercevoir.

Cependant je me rappelle ce que j'ai autrefois obſervé dans le commerce du monde : vos idées m'en renouvellent juſqu'aux moindres détails, qui même alors m'échappoient la plûpart, faute de ces inſtructions qu'il faut avoir pour ne rien perdre des objets. Je les vois donc naître peu à peu ſur le viſage de certains hommes, que je voyois d'abord légerement piqués par quelques pointes d'une raillerie, que la converſation rendoit inſenſiblement & plus piquante, & plus vive, & venir juſqu'à la colere. Qu'elles ſuites d'altérations diverſes ſur leurs viſages? Ce n'étoit d'abord que ſurpriſe, enſuite qu'intérêt de ſe défendre, après cela chagrin de ne le pas faire aſſez, ou de ſe devoir contenir ; de-là diſcours chagrins, & dépits affligeans, qui ſe peignoient par des couleurs à demi effacées, mais qui bien-tôt pâliſſantes pré-

paroient par un fâcheux retour d'un vermeil étincellant les premieres émotions de la colere.

J'ai vû naître également l'amour au milieu des ris, & des jeux : ses diverses mesures avoient leurs signes qui paroissoient se succeder suivant les émotions du cœur, & les intérêts qu'y prenoit l'esprit. Rien de si brillant que les premiers essais ; ébauches toutes parées de lys & de roses : leurs accroissemens prenoient des airs plus sérieux : le rouge succédoit à ses demi-teintes légeres. L'esprit paroissoit appliqué, &, à mesure que par des réfléxions il se concentroit en lui-même, l'éclat du visage, la vivacité de ses traits, sembloient s'éteindre : les discours ne couloient plus avec la même liberté : chaque parole plus concertée paroissoit même s'embarrasser parmi les réfléxions. Mais, Monsieur, vous qui sans doute avez fait plus que moi tant de ces sortes d'observations, vous devriez bien entreprendre leur histoire. Que celle que vous feriez des passions comparées avec les événemens du corps deviendroit un ouvrage curieux & interes-

ſant ! Je ſçai déja que pluſieurs Hommes illuſtres ont traité ce ſujet ; mais il me ſemble que de la maniere nouvelle que vous en diſcourez, vous prendriez d'autres tours, & plus capables de ſatisfaire : vous débarraſſeriez cette ancienne doctrine du ſyſtême ſcholaſtique, duquel on a trop tenu juſqu'ici, & vous nous donneriez des idées de l'ame & du corps agiſſant de concert bien plus ſatisfaiſantes.

Vous me faites plus d'honneur que je ne le mérite, Monſieur, répondit Hérophile, d'en vouloir bien juger ainſi. Pour percer aſſez avant dans de ſi profonds myſteres, il faudroit avoir plus de pénétration que je n'en ai, un diſcernement plus fin, plus délicat, plus exquis, & d'ailleurs un loiſir aſſez favorable. Il me manque abſolument, & & tous mes ſoins ſe bornent à l'hiſtoire des maux, & à l'art de les guérir. Ce n'eſt que par rapport à eux, que j'eſſaie d'autres entrepriſes, & ce n'eſt que dans le deſſein d'en tirer quelques ſecours pour m'aider dans mes recherches ; enſorte que ſi juſqu'ici nous avons préludé ſur le détail des paſſions, &

de leurs effets, c'est qu'elles ne concourent que trop fréquemment, ou avec les causes qui produisent ces maux, ou par mille incidens divers à augmenter la violence de leurs effets; car dans l'étroite liaison de l'ame, & du corps, l'un & l'autre, fréquemment peu d'accord, se portent souvent de fâcheuses atteintes; enfin, Monsieur, c'est que par la connoissance des passions, on découvre ces écueils si dangereux contre lesquels chacun, pour laisser heurter trop rudement son vaisseau, s'expose à de funestes naufrages.

Ces vues passées, il entreroit trop de curiosité dans mes recherches, & & ses suites sont trop dangereuses. A combien de *changes* n'expose-t-elle pas, & même trop souvent, sans qu'on en puisse revenir!

Je craindrois, reprit Polyphile, de paroître indiscret, si j'osois lutter contre de si solides raisons; il faut nécessairement s'y rendre: mais, puisque vous en revenez à nos maux comme à votre objet le plus interressant; & que ce n'est même qu'à leur occasion qu'insensiblement nous sommes entrés en-

matiere, discourons-en par rapport au Pouls; avec vous il y a beaucoup à gagner de quelque côté que la curiosité se tourne. En effet l'observation du Pouls est l'étude la plus favorite des habiles Médecins; ils le considerent comme leur boussole au milieu de ces mers si orageuses, où les maladies tôt ou tard, nous font faire naufrage.

Il en est véritablement ainsi, répondit Hérophile; puisque nous n'avons pas de moyens plus sûrs pour discerner, suivant ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, la qualité & la mesure des forces, la bonne ou la mauvaise disposition du sang par rapport à elles, enfin l'ordre plus ou moins régulier du mouvement des esprits. Vous en sçavez les raisons; nous en avons discouru. Qu'avons nous en effet à observer dans le cours de nos maladies? Deux choses principales, puisque c'est vers elles que tous les événemens se rapportent. La premiere est d'apprendre si la nature est assez forte pour surmonter l'obstacle qui la blesse, ou trop foible pour y suffire: car nous voyons qu'elle seule triomphe en mille occasions, & que

le Médecin ne doit tout au plus, conséquemment à de certaines circonstances où elle a besoin de secours, ou qu'il lui faut rendre plus favorables, ne doit agir qu'en ministre fidele, & très-attentif à ses intérêts. Nous voyons aussi qu'en mille occasions elle succombe, tantôt parce qu'enfin tout se trouve trop ruineux pour qu'elle puisse rien entreprendre d'utile, tantôt à raison de quelques obstacles trop forts, trop solidement affermis, qu'elle ne sçauroit renverser. C'est principalement à décider sur tout cela que le Pouls est d'usage, & devient pour un Médecin bon connoisseur une excellente boussole.

Par conséquent la premiere de toutes les observations qu'on fait, après avoir compris la nature du mal, est de la comparer avec celle de la personne du malade : & pour cela c'est à son tempérament, & aux qualités de ses forces, qu'on réfléchit. Ainsi poursuivant le cours de la comparaison, on observe les rapports que les qualités du mal ont avec celles du tempérament; car on doit poser pour prin-

cipe qu'il y a deux ſortes de maladies génériques. Les unes ne viennent, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire ci-devant, que par l'excès des qualités du tempérament, ou par leur diminution : ce ſont les maladies les plus longues & les plus difficiles à ſurmonter. Alors prévenu des diſpoſitions où doit être la perſonne conſéquemment à ſon tempérament, on juge ſi c'eſt par trop de ſang, trop de bile, trop de pituite, ou d'atrabile : ſi ces humeurs pour être trop exaltées au-deſſus de leurs manieres d'être naturelles, en deviennent vicieuſes par trop de crudités qui les rendent incapables de ſuffire aux beſoins de la nature : alors le Pouls ſortira de ſes juſtes meſures : ce ſera en s'élevant quand l'éxagération domine, ou en ſe déprimant lorſque les défauts ſont contraires. Ainſi à l'élévation, à la fréquence, à l'étendue, à la dureté, on trouvera les excès ; & les manquemens à la dépreſſion, à la lenteur, & à la petiteſſe, à la molleſſe ſans reſſort, ou à la dureté concentrée.

Tout de même les couleurs naturelles de chaque tempérament paroîtront

plus hautes, trop *entieres*, trop exagérées, en un mot, comme trop audessous de leurs teintes: & si c'est au dehors que se montrent ainsi ces signes extérieurs par les actions, ou blessées ou forcées, ou rallenties, au dedans vous aurez d'autres signes encore plus expressifs, qui seront les actions blessées.

Mais si tout au contraire la cause des maladies qui viennent du dehors, *postiches* ou ajoutées en quelque maniere, comme de réplétion, de crudités insensiblement contractées, des effets de l'air, des exercices trop violens, par lesquels les préparations intérieures auront été altérées, il ne faudra le plus souvent que des remedes propres à évacuer, pour délivrer la nature, & faire qu'elle se rétablisse promptement dans son premier état. Combien de fois le seul émétique a-t-il tout d'un coup produit de ces sortes de guérisons! Une saignée, une purgation, ont pareillement leurs sortes de miracles: diverses fiévres sont ainsi détruites des leurs premiers commencemens; parce qu'alors les impressions n'avoient rien

altéré du fond : la complexion heureuse en avoit été plutôt embarrassée, qu'elle n'en avoit beaucoup souffert.

Alors le Pouls paroît vîte, plein, & souvent embarrassé ; la circulation se dérange ; il se rencontre dans les glandes, comme des especes de digues qu'un fondant résolutif sudorifique a bientôt dissipées ; la nature qui à chaque évacuation se dégage, produit bien-tôt à son tour d'autres évacuations critiques, seules dues à son industrie, & à sa puissance ; ensorte que le Médecin qui connoît tout cela, s'efforce de n'agir que de concert avec elle. Il prépare, il aide, il attend : les jours marqués s'entr'annoncent ce qui doit être comme leur tâche ou leur ouvrage particulier.

Cependant je ferai voir dans l'histoire des maladies que je médite, qu'outre cette premiere distinction générale, il en faut recevoir une autre, qu'il est à propos d'y réunir ; c'est des maladies *inflammatoires*, & d'autres que je range, à raison de la similitude de leurs causes, dans le genre des scorbutiques. Toujours dans les premieres

le Pouls eſt dur, ſerré, fréquent, élevé; & dans les ſecondes mou, étendu, lent, ou fréquent, mollaſſe, & petit. Mais pour revenir à vous ſatisfaire en prenant un détour moins long, il faut ſeulement s'en tenir aux maladies les plus ſpécifiées, & les mieux connues par la ſingularité de leurs noms, & de leurs ſymptômes.

Ce ſera le mieux, dit Polyphile, puiſque je conçois qu'à moins d'entreprendre en entier le cours de toutes les maladies, vous ne ſortirez jamais de ces généralités, auxquelles juſqu'ici nous avons été forcés de nous tenir. De telles connoiſſances, à bien les conſidérer, ſont le fruit de trente années. Celui qui les poſſede à la faveur d'une ſi longue expérience, s'imagineroit volontiers d'abord qu'il ne lui faudroit que peu d'heures pour en rendre un compte exact; mais entreprend-il de le faire, comme à chaque pas qu'il avance il trouve de nouvelles occaſions d'érudition, il n'en voudroit négliger aucunes: toutes ont leur prix, & leur utilité. Il le connoît mieux que tout autre, lui qui tant de fois en a fait uſa-

ge : & ce ſont comme autant de digreſſions qui lui font connoître enfin qu'à moins d'un très-long loiſir, & d'une grande étude de la part des lecteurs, il ne leur peut tranſmettre facilement ce qu'il leur accorderoit volontiers. Tenons-nous-en à ces maladies les plus communes ; réſervez le reſte pour l'hiſtoire des autres : ce ne ſont ici que des moyens de m'initier aux grands myſteres de la Médecine que je vous demande ; & je ſerai très-ſatisfait de ſçavoir de quelle maniere il faut procéder pour approfondir ces recherches.

Vous me faites un plaiſir extrême, répondit Hérophile ; car, à vous parler de bonne foi, je ne ſçavois pas trop de quelle maniere je vous pourrois épargner les longs récits par leſquels chaque maladie doit être décrite avant que d'en venir à la ſingularité de ſes Pouls. Pouvois-je autrement m'y prendre, puiſqu'ils ne peuvent être cauſés qu'en conſéquence des diſpoſitions où le ſang ſe trouve, des agitations plus ou moins extraordinaires des eſprits, des ſymptômes ſi divers qu'elles pro-

duisent, en un mot de tous les événemens qui se rencontrent dans le cours de ces maladies ?

Commençons donc ainsi en faveur de la briéveté : puisque dans l'histoire des maladies, que je vous promets quelque jour, nous reprendrons les choses plus à fond.

La douleur étant de tous les symptômes le plus fâcheux, par conséquent le plus difficile à souffrir, quoiqu'il ne soit pas toujours le plus dangereux; c'est par le Pouls qui l'accompagne que je prélude. D'abord qu'elle se fait sentir, & que les forces sont entieres, le Pouls est grand, élevé, vîte, fréquent, serré : il s'éleve encore cependant avec un notable accroissement de toutes ces qualités. Mais les douleurs continuent-elles, ou deviennent-elles plus insupportables, les forces, qui bien-tôt s'épuisent, font que le Pouls descend, devient plus petit, plus serré; & enfin, dégénérant toujours, il s'enfonce à force de se durcir, & de se presser, il forme comme ces dents de scie, qui peu à peu se relâchent, & ne produisent plus qu'un vermiculaire avec une extrême langueur.

Il se montrera avec ces propriétés dans toutes les maladies douloureuses; &, comme c'est particulierement dans celles que nous mettrons du genre des inflammatoires que ces grandes & longues douleurs sont plus fréquentes, il faut dire que le Pouls qui leur est propre, est tendu, élancé, vîte, serré, dur; ce qui leur continue jusqu'à ce qu'au moyen des sueurs, ou d'une grande transpiration, le Pouls se relâche, se ramollisse; effets qui n'arrivent qu'à proportion que la lymphe, d'abord aigrie & trop coagulée, se fond, & se rend plus fluide: aussi trouverez-vous toujours que dans le sang qu'on aura tiré des veines, il se formera une couesne pleurétique; ou bien que par l'effet d'une trop prompte coagulation, le départ de cette sérosité étant prévenu, toute la masse reste d'un rouge de groiselles, & coagulé comme de la gélée.

De-là vient que dans la pleurésie le Pouls est plus élevé, qu'étendu; qu'il est dur, fréquent, serré, & ne se relâche qu'à mesure que la douleur cessant, & se faisant un transport de la

plevre dans le poumon, il se forme une peripneumonie, ou un empyeme, d'où la phthisie, & le marasme commencent, pour terminer funestement la tragédie.

Dans la péripneumonie le Pouls s'étend, devient grand, vîte, puis tombe tout d'un coup, devient mou, lâche, flottant, inégal, irrégulier, petit, défaillant.

Dans l'empyeme, il suit assez les mêmes mesures, & se termine par l'inégalité, la petitesse, la défaillance : & ce sont des signes que la mort trop prochaine préviendra la phthisie, & le marasme.

Dans la phthisie il demeure vîte ; serré, fréquent, dur, puis ne cessant jamais d'être dur, il devient plus petit, plus lent ; il ne paroît s'élever, que comme par de petites pointes à demi émoussées. Le marasme, ou l'entier dessechement des parties n'y ajoute qu'une plus grande sécheresse, & plus de langueur.

Maintenant au lieu de ces inflammations du sang, dont il seroit trop long de vous expliquer les causes, il s'agit

des maladies de relâchement, & par conſéquent d'un caractere oppoſé, leſquelles je pourrois ranger dans le genre des ſcorbutiques. J'aurai occaſion ailleurs de vous dire pourquoi. Je commencerai par la léthargie, comme une des plus funeſtes ; car ce n'eſt qu'à ſa médiocrité, qu'on peut être redevable de ſa guériſon, parce qu'elle a une très-grande affinité avec l'apoplexie, qu'on ne guérit point d'abord qu'elle ſe trouve grande, & forte ; n'y ayant ainſi que les médiocres, ou les foibles, qu'on peut ſurmonter par les remedes ; encore en coûte-t-il le plus ſouvent la liberté à quelques parties ; mais qu'on guérit peu à peu lorſqu'elles ne ſont pas totalement endommagées.

Un léthargique donc a le Pouls aſſez ſemblable à celui d'un pulmonique, par rapport à l'étendue, à la molleſſe, qui peu à peu s'enfonce, & toujours en s'affoibliſſant, devient plus lent, plus foible, enfin inégal, intermittent, fuyant ſous les doigts, vermiculaire; parce que, la cauſe de la léthargie venant d'une ſéroſité gluante, fort chargée d'une ſalure propre à éteindre l'activité de celle

qui

qui concourt à l'inflammation de l'huile vitale, peu à peu la vivacité des esprits qui se développent du sang, & qui s'en séparent dans le cerveau, est éteinte; & que le sang même en reste épaissi, & par ce moyen moins propre à la circulation.

Tout au contraire, si ce qui s'éleve dans le cerveau a plus de sécheresse, telles que sont par exemple ces fuliginosités bilieuses & atrabilaires, qui produisent les phrénésies, le Pouls devient petit, dur, serré, vîte, & ne change que lorsque les sérosités s'y mêlant relâchent la tension, & la sécheresse des membrannes; ce qui le rend ondoiant, inégal, convulsif, tremblant.

De la phrénésie à la léthargie le passage se fait assez fréquemment; & alors le Pouls rentre dans ces mêmes mesures, mais ne s'éleve qu'à proportion qu'il se développe, à la faveur du relâchement qui arrive, un peu plus d'aisance dans la circulation.

Si de-là, comme il arrive souvent, la paralysie se déclare, le Pouls entre en d'autres mesures, devient petit, lent,

mou, quelquefois un peu élevé, inégal, intermittent ; comme il arrive encore qu'à l'occaſion de ces ſortes de vapeurs, que produiſent les effloreſcences des germes qui manquent d'action, ces vapeurs uterines, il ſe forme pour quelques tems des paralyſies, des léthargies, des convulſions; tous effets des biſarres manieres dont le ſang, & les eſprits,ſe trouvent liés, embarraſſés.On remarque aux momens de ces ſortes de vapeurs ſuffoquantes, des Pouls petits, lents, rares, inégaux, intermittens, & qui ſe relâchent enſuite à meſure que l'orage ſe diſſipe, & reprennent leurs premieres conſiſtences. Alors la fiévre; quand elle arrive, devient d'un grand ſecours ; à ce ſujet elle mérite plutôt le nom d'effort de la nature, que de ſymptôme contraire à ſes deſſeins: vous diriez une extenſion faite avec violence du ſang & des eſprits long-tems arrêtés, ſuſpendus, reſſerrés, qu'une fermentation ſuſcitée de nouveau ranime, & en quelque façon réveille d'un profond aſſoupiſſement; c'eſt pour cela qu'elle devient un ſi grand remede contre les convulſions: enſorte qu'on

reconnoît qu'il eſt auſſi avantageux qu'elle leur ſuccede, qu'il eſt fâcheux que les convulſions lui ſurviennent.

Alors le Pouls ſe développe, s'éleve, s'étend, devient plus fréquent, plus vîte, moins dur, & avec plus de reſſort. Mais il eſt des fiévres de tant de ſortes, qu'autant les unes ſe trouvent favorables, autant les autres deviennent fâcheuſes; & c'eſt ce qui m'a fait ſouvent penſer pour le traité des fiévres que je médite, ſi je ne pouvois point conſidérer la fiévre en général, plutôt dans l'ordre des ſymptômes qui accompagnent la plus grande partie des maladies, que comme un maladie ſpéciale ou particuliere.

Cependant on n'accuſe que la fiévre dans ce qu'on prend pour les fiévres quotidiennes, double-tierces, tierces, quartes, & double-quartes: ce n'eſt que vers les ſymptômes qui les accompagnent qu'on détermine ſes principales indications, & ſes remedes. Je trouverai des raiſons pour ne pas changer d'idée à leur occaſion. Car de même qu'en général la douleur ne fait pas une maladie particuliere, mais le

ſymptôme cruel qui accompagne la cauſe par laquelle une partie eſt cruellement vexée, tout ce qui s'appelle fiévre accompagne toujours quelques cauſes de pareil effet.

Pourſuivons nos Pouls, interrompit Polyphile; votre abondance vous preſſe, & vous voudriez toujours ne rien laiſſer à déſirer. Je ne ſerois pas moins curieux d'apprendre que vous avez d'inclination à inſtruire : mais puiſque vous nous promettez une hiſtoire des maladies, chaque particularité, qu'ici vous paroîtriez négliger, y trouvera mieux ſa place. Il me tarde de voir par cette deſcription, quoique très-ſuperficielle des Pouls, de quelle maniere arrive ce que vous nous dites d'abord que le Pouls répondoit néceſſairement à toutes les émotions du ſang, & des eſprits, à toutes leurs manieres d'être différentes, enfin comme au génie, & aux divers caracteres de toutes les paſſions : c'eſt à ce deſſein particulier que je vous prie de rapporter tout, & pour cela particulariſons nos fiévres, & par le Pouls faiſons-en voir les différences.

Quel moyen, reprit Hérophile, de ne pas consentir à cette proposition si raisonnable? Je poursuis, & vous rends graces de me redresser si bien.

La premiere des fiévres dans l'ordre qu'on leur donne, est cette fiévre d'un jour, ou de quelque tems de plus, à ce sujet dite éphémere, que je pourrois prendre plutôt comme une crise de quelques amas, qui bien-tôt seroient capables de détruire la santé, que pour une maladie fâcheuse, quoiqu'assez fréquemment les symptômes qui l'accompagnent paroissent violens. Or son Pouls est grand, étendu, élevé, fort, vigoureux, fréquent; & dans la suite, s'étendant davantage, il annonce des sueurs, au moyen desquelles il se ramollit, s'abbaisse, & peu à peu revient à sa premiere consistence. Mais comme le flux d'urine, ou le cours de ventre, previennent quelquefois les sueurs, & tiennent lieu de l'évacuation la plus convenable, le Pouls ne se contient pas alors dans les mêmes mesures; il devient plus petit, plus serré, avant que de se restituer vers l'ordre naturel.

J'ai parlé des fiévres hectiques, ou de consomption, il seroit inutile d'y revenir ; ainsi nous passerons à ces fiévres dites humoralles, parce qu'elles ne s'excitent en effet qu'à raison & de l'abondance, & de la mauvaise qualité des humeurs, suivant qu'elles sont plus ou moins malfaisantes, & capables de causer dans la nature de ces accablemens de toutes les forces, qui trop fréquemment ont trait à la mort. On les appelle putrides malignes, ou seulement humorales, quand elles ne font qu'exciter des fermentations plus ou moins irrégulieres, & divers symptômes également bisarres & violens ; & cela par des accès, tantôt régulierement & tantôt irrégulierement répétés, après un certain nombre desquels ils cessent, & laissent à la santé un retour facile. De ces fiévres les unes sont dites quotidiennes, les autres tierces, & les autres quartes. Entre ces deux dernieres, se glissent de moindres accès, à raison desquels les tierces sont dites double-tierces, les quartes, double-quartes.

Cent fois, interrompit Polyphile, j'ai entendu parler de ces fiévres aux-

quelles le Quinquina eſt un ſpécifique certain.

Non pas toujours, reprit Hérophile. Mais il n'importe; ce n'eſt pas tant de leur hiſtoire, que de leur Pouls qu'il s'agit.

Ces fiévres donc, auxquelles on reconnoit de la malignité, ont un Pouls différent des autres, toujours petit, fréquent, mou, & de peu de conſiſtence. Dans le plus fort de l'accès il s'éleve, comme auſſi dans quelques friſſons biſarres qui préviennent, il a peu de dureté, mais au contraire il ſe déprime plus facilement, ſe ſerre dans ſa profondeur, & ce n'eſt qu'au moment de la plus grande violence qu'il ſe fait plus diſtinctement ſentir. Auſſi eſt-ce une choſe de fait qu'à proportion qu'il regne dans les maladies plus de cette ſorte de malignité, ou de ces fermens réſolutifs, qui diſſolvent la maſſe du ſang, éteignent l'activité des eſprits, & corrompent tout ce qui ſe paſſe dans l'ordre des digeſtions, moins on remarque de ces violens ſymptômes, qui font plus de bruit, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi. Comment

ſeroient-ils produits ? la force dont ils ont beſoin pour éclore leur manque abſolument. Auſſi tout y paroît languiſſant, abbattu, & c'eſt plutôt en éteignant peu à peu le flambeau de la vie, qu'en le ſuffoquant avec violence, qu'ils pouſſent dans le tombeau.

Il n'en eſt pas de même des fiévres tierces. Dans le friſſon qui les commence, le Pouls ſe durcit, s'appetiſſe, ſe ſerre, devient fréquent : à meſure que ce friſſon ſe diſſipe, le Pouls s'éleve, s'élance, porte haut, toujours dur néanmoins, & ſerré avec beaucoup de fréquence : peu à peu il s'élargit, ſe ramollit, toujours élevé, & avec bien de la viteſſe, qui diminue enfin peu à peu à meſure que le Pouls s'arrondit, & s'étend davantage encore en ſe ramolliſſant, mais avec beauoup de reſſort, baiſſe enfin peu à peu, & reprend ſes premieres meſures, qui alors déterminent la fin de l'accès.

Dans la fiévre quarte il paroît moins animé. Le friſſon plus long, plus violent, allant même quelquefois juſqu'à devenir convulſif, produit un Pouls plus dur, plus ſerré, plus vîte, aſſez ſouvent

inégal, & dérangé : mais à la fin du friſſon, il ſe raſſure, & commence à s'étendre; jamais néanmoins autant que dans les fiévres tierces ; la dureté médiocre lui reſte toujours, & ſe conſerve juſques dans les ſueurs ; où pour l'ordinaire dans les autres maladies toute dureté diſparoît : les inégalités, & les intermiſſions lui deviennent auſſi plus fréquentes. Mais il me vient une penſé, éprouvons, s'il vous plaît de me le permettre, ſi vous aurez bien profité de nos figures du Pouls. Pour vous rendre un compte exact de ce qui s'eſt paſſé dans un accès de fiévre tierce, ou quarte, je vais employer le ſecours des figures. Ainſi je reprends des tablettes, & je trace ces figures : c'eſt moi déſormais qui conſulte le Médecin: pour cela je vous envoie cette figure, (fig. 24.) & vous apprends, que ces chifres vous déterminant la meſure du tems, il aura paſſé demie heure depuis 1 juſqu'à 2; trois heures depuis 2 juſqu'à 3 ; deux heures depuis 3 juſqu'à 4; deux heures depuis 4 juſqu'à 5 ; & trois heures depuis 5 juſqu'à 6 ; or, pour abréger davantage encore, je détermi-

nerai par le nombre des chifres la mesure du tems, d'abord au lieu de deux je marquerez ainsi la demie heure + & puis au lieu de trois, je laisserai trois; à quatre je mettrai deux; à cinq, deux; à six je marquerai 3.

Voilà, dit Hérophile, toute l'histoire du Pouls parfaitement peinte dans un accès de fiévre. Jusqu'à un, pour m'orienter je vois le Pouls dans son ordre naturel, tems qui précede l'accès, je reconnois la ligne de son élévation ordinaire. Je vois qu'ensuite, déprimé au-dessous, rapetissé, serré, durci, très-fréquent, il m'exprime le frisson qui dure demie heure. Ensuite je le vois s'élever peu à peu, s'étendre, pousser de plus hautes pyramides, conservant toujours de la dureté; c'est jusqu'au plus fort de l'accès qui dure dans cet état trois heures, après lesquelles le Pouls commence à s'étendre, à se ramollir un peu, commencement du déclin qui dure trois heures; ensuite ce déclin se manifeste davantage, le Pouls de plus en plus étendu, ramolli, revient insensiblement à son état naturel, qui est la fin de l'accès.

Mais, reprit Hérophile ; si au lieu de cette histoite, je vous en peignois une autre que voici. (fig. 25.)

Je dirois que c'est l'histoire d'un accès qui est bien-tôt suivi de la mort. J'y remarque une perpétuelle révolution de redoublemens. Un est le commencement du frisson qui dure trois heures ; le fort de l'accès jusqu'à deux, où la nature paroît reprendre vigueur, dure deux heures ; mais un frisson revient qui renverse tout, & dure trois heures ; essai de retour encore qui dure une heure ; une autre frisson mêlé d'inégalités, d'intermissions, de quelques vains efforts ; dure quatre heure, & paroît suivi d'une entiere décadence, que je reconnois à ces Pouls bas, rampans, affoiblis, vermiculaires.

On ne peut mieux interprêter mes chifres, dit Hérophile, & je suis charmé de vous trouver si parfaitement au fait de ce que j'avois eu l'honneur de vous proposer.

Mais, Monsieur, reprit Polyphile, prétenderiez-vous par ces chifres nouveaux abréger les détails, & procurer un moyen plus prompt de s'expliquer ?

Non, Monſieur, répondit Hérophile ; ces lignes & ces Pouls tracés pourroient occuper plus de tems un Médecin qu'une demi page d'écriture. La plûpart d'ailleurs qui ne ſçauroient pas tracer, ſe trouveroient embarraſſés de l'entreprendre, & ſe pourroient facilement tromper ; enfin il ſeroit néceſſaire qu'entre les Médecins chacun fût au fait de ces figures, comme les Muſiciens le ſont des notes de leur muſique, & les Maîtres de danſe de celles de leur chorégraphie ; ce qui néanmoins dans la ſuite pourroit ceſſer d'être une difficulté, puiſqu'on ſe feroit ainſi un art nouveau de tracer l'hiſtoire des maladies. Mais il me ſemble que quand il ne ſeroit queſtion que d'employer dans les traités qu'on entreprend pour l'inſtruction des commençans, de ces ſortes de figures, on leur procureroit de plus ſûrs moyens de ſe faire à la connoiſſance du Pouls que par les diſcours dont on ſe ſert. A moins que d'être conduits par d'habiles maîtres qui leur dénotent auprès des malades quelles ſont les qualités du Pouls, ils ſont longtemps par eux-mêmes à en faire un

juste discernement. Ils ne trouvent d'abord ni cette dureté, ni cette mollesse, ni en un mot ces autres qualités du Pouls, telles que sans expérience ils les imaginent: il leur faudroit des yeux pour guider leur toucher, & y répandre l'intelligence; ils trouvent ici ce secours dans leurs yeux; ils voient dans les figures ce qu'ils doivent trouver sous leurs doigts, & par la comparaison qu'ils en font, ils ne sçauroient s'y méprendre.

Mais si d'abord il étoit ainsi établi parmi ces commençans de profiter de cette nouvelle *sphygmographie*, pourquoi dans la suite, devenus habiles, n'en profiteroient-ils pas entr'eux? Un peu plus de tems, & de difficultés à tracer seroit-il un obstacle à se servir d'un moyen si propre à décrire plus juste des accès qu'on ne sçauroit détailler avec trop de précision? plus le Pouls renferme de connoissances, comme dépendant de tout ce qu'il y a de plus essentiel dans l'événement des symptômes, & plus il mérite d'efforts & de soins pour être bien connu: enfin si ce n'est pas dans des les lettres de consultation qu'on se ser-

vira de ces figures, pourquoi lorsque l'on dérobe à ses affaires assez de loisir pour écrire ses observations, ne les enrichiroit-on pas de ces notes, où tant d'attention, & d'exactitude se font remarquer, qui d'ailleurs sont si propres, ou à rappeller un souvenir plus exact, plus précis, de ce qu'on a observé, ou à le faire mieux comprendre aux autres ? Mais si cette invention peut avoir quelque chose d'utile, c'est à vous, Monsieur, qu'on en doit être redevable : vous y avez donné lieu d'abord par cette premiere difficulté que vous me fîtes sur la maniere de sentir le Pouls par des pyramides, plutôt qu'à la maniere d'une ligne continue ; ensuite par ces autres dénotations de dureté, de mollesse, de vitesse, de lenteur, d'étendue, ou de briéveté. Ainsi autant que pour l'intelligence du Pouls ces sortes de figures vous ont paru utiles, pourquoi n'auroient-elles pas le même usage pour l'expression plus exacte de toute l'histoire d'un accès, & même de toute une maladie ? De quelque longueur que soit une maladie, elle se continue dans les mêmes mesures que se-

roit un ſimple accès de fiévre ; comme lui elle à ſon commencement, ſon augmentation, ſon état de conſiſtence, ou de plus grande force, & ſon déclin, aprés lequel, ſi l'événement n'a pas été funeſte, tout ſe reſtitue dans ſon premier état.

C'eſt conſéquemment à cela que ne m'étant arrêté qu'aux principaux faits d'obſervation dans le cours des maladies, je puis dire que pour en venir aux détails de tous les autres accidens, on n'a qu'à leur faire une juſte application pour en juger à propos : la nature ne fait que varier ſans ſortir jamais ni de ſes regles générales, ni de ſes moyens d'éxécution. C'eſt pourquoi plus vous réfléchirez à loiſir ſur nos entretiens, & plus vous en étendrez les conſéquences. Peu de mots ſignifient beaucoup à des eſprits intelligens : ce n'eſt qu'à eux que je voudrois parler : car pour les autres, on les auroit plutôt ennuyés, étourdis, par la longueur & la véhémence du diſcours, que ſuffiſamment inſtruits de ce qu'on leur voudroit apprendre.

Par exemple jamais ils ne voudroient comprendre les rapports qu'il y a des

fiévres éphémeres, des tierces, des quartes, avec toutes celles qui accompagnent les maux dont elles ne paroissent que l'effet. Ils ne feroient point l'application de ce qu'on a dit des fiévres inflammatoires avec la pleurésie, la goute, les grandes douleurs de tête, & diverses autres maladies, qu'une excessive chaleur du sang produit, & par laquelle la sérosité est toujours très-disposée à s'épaissir, à se coaguler.

Nous sommes susceptibles de beaucoup de maux, mais il s'en faut bien que leurs causes soient aussi nombreuses : d'ailleurs dans l'accès des passions, toutes métaphysiques qu'elles nous semblent, ce n'est pas néanmoins par une méchanique différente que nos corps sont agités de ce qui n'est que matériel. Ainsi de quelques côtés que soient produites ces fréquences, ces duretés, ces inégalités, ces intermissions du Pouls, & tant d'autres sortes de dérangemens de son ordre naturel, elles doivent signifier les mêmes choses. C'est pourquoi dans toutes sortes d'accidens, & de maladies, vous les pouvez également appliquer ; & elles vous

détermineront juſte ſur leurs ſignification. Qu'un homme s'éteigne inſenſiblement enfin, épuiſé par l'excès des travaux, ou vaincu par la violence des ſupplices, ou cruellement tourmenté par l'extrême violence de quelque paſſion que ce ſoit, ſon Pouls petit, languiſſant, inégal, défaillant, qui dans ces divers cas ſignifiera l'extrême épuiſement de la nature, vous préſentera également les déſordres étranges qui l'accablent comme produits par les mêmes raiſons méchaniques. C'eſt pourquoi ce ſeroit vainement que par une recherche digne ſans doute de toute notre attention, cependant plus curieuſe que néceſſaire, nous entrerions dans des détails infinis, pour faire de perpétuelles applications à chaque paſſion en particulier, à chaque ſortes de maladies, à chacun de ſes ſymptômes. Ce ſera votre ouvrage ſuivant les occurences, à vous, Monſieur, qui connoiſſez ſi parfaitement mon ſyſtême, qui venez ſi à propos d'en faire uſage en expliquant mes chifres ſphygmographiques; enfin qui par toutes les objections que vous m'avez faites

avez donné lien à de ſi heureux éclairciſſemens. Vous ſçavez de quelle façon la flamme vitale eſt produite, de quelle maniere l'inſtinct y eſt attaché, comment en qualité de médiateur entre l'ame & le corps, il inſtruit l'ame de tout ce qui ſe paſſe dans le corps : ſource immédiate, ou premiere cauſe, de toutes nos paſſions, il leur donne & l'étendue, & l'activité autant à proportion des puiſſances qu'il reçoit des facultés de nos tempéramens, que des différentes émotions dont il ſe trouve ſuſceptible de la part des objets internes ou extérieurs. Nous avons, ce me ſemble, aſſez diſcuté la nature de cet inſtinct pour en faire de juſtes applications à la flamme vitale, dont tous les mouvemens ne ſeront pas moins concertés, pas moins ſignifians pour lui, que ne le deviennent à nos yeux toutes les réflexions de la lumiere.

Cet agréable ſouvenir que vous me rappellez, interrompit Hérophile, & que je n'oublierai jamais, m'engagera toute ma vie à une très-reſpectueuſe reconnoiſſance. Heureux s'il m'étoit poſſible de vous en donner des mar-

ques ! Heureux encore ſi je pouvois ſouvent profiter de vos lumieres ! je n'en dois pas déſeſpérer : je crois même que nous pourrons quelque jour reprendre cette agréable matiere, que je voudrois continuellement méditer. Un merveilleux, qui étonne autant qu'il intereſſe, s'y trouve perpétuellement répandu avec une ſimplicité de moyens, qui de ſon côté n'eſt pas moins ſurprenante. Que l'homme conſidéré de ce côté-là paroît bien plus admirable encore que dans toutes ces conſtructions ingénieuſes que nous développe l'Anatôme ! Ce ſeroit même ſe borner à ce qu'il a de plus petit de s'y arrêter, ſi l'on ne remontoit vers les connoiſſances que nous venons d'eſſayer.

Hérophile & Polyphile diſcoururent encore quelque tems dans le même goût, également ſatisfaits l'un de l'autre, & finirent enfin leur entretien.

*Fin du Traité du Pouls.*

# DISSERTATION
## SUR
# LES FIEVRES
## MALIGNES,

QUI REGNENT DANS LES SAISONS
de l'Eté & de l'Automne.

*Par M. HUNAULD, Conseiller Médecin ordinaire du Roi, Docteur Régent en la Faculté de Médecine d'Angers, & de l'Académie Royale des Belles-Lettres de la même Ville.*

cette dissertation a été imprimée
pour la 1re fois en 1710 a Angers.



A PARIS, *rue S. Jacques*,
Chez la Veuve de DENIS-ANTOINE PIERRES,
Libraire, vis-à-vis Saint Yves, à Saint
Ambroise & à la Couronne d'Epines.

M. DCC. XLVII.
*Avec Approbation & Privilege du Roi.*



A MONSEIGNEUR

# CHAUVELIN,

CONSEILLER DU ROI EN SES CONSEILS,

Maître des Requêtes de ſon Hôtel, Intendant de Juſtice, Police & Finances en la Généralité de Tours.

MONSEIGNEUR,

*J'ai l'honneur de vous dédier cette Diſſertation ſur les Fiévres*

*pourprées, dont la malignité a depuis quelques mois désolé tant de Provinces; parce que je l'ai écrite à l'occasion d'une Lettre de Monsieur Chauvin,* [a] *que Vous avez fait publier. Un témoignage si autentique du zele & de l'affection que Vous avez pour les peuples qui vous sont confiés, m'a fait croire que je devois vous rendre compte de mes observations sur cette Lettre, & de mes propres expériences; & dans ce dessein, je me suis flatté que je n'aurois pas besoin auprès de Vous d'une autre recommandation que de celle de Médecin occupé depuis long-tems au secours des malades.*

*Je ne m'étois d'abord proposé qu'un ouvrage de quelques pages; & seulement pour faire voir que les Fiévres Malignes de l'Anjou, & des Provinces voisines, devoient*

a Fameux Médecin de la Faculté de Paris.

*être*

*être fort différentes de celles de Paris, puisque les saignées leur étoient si funestes, & qu'elles n'ont cédé qu'aux émétiques, & aux laxatifs. Mais,* MONSEIGNEUR, *la matiere m'a insensiblement engagé: & au lieu de quelques feuilles, j'ai fait un livre. J'ai d'ailleurs consideré qu'il n'étoit pas moins des devoirs d'un Médecin d'instruire parfaitement le Public sur tout ce qui le peut rendre capable de conserver sa santé, & de guérir ses maladies, que de lui en procurer les moyens.*

*Un Médecin est un homme né pour le bonheur des autres, & il n'est point de science qui fasse tant d'honneur au cœur, & à l'esprit humain, que la Médecine. C'est en publiant ses découvertes sans mystere & sans reserve, qu'il s'acquitte du plus essentiel de ses devoirs. Mais j'ajouterai aussi, en me servant des*

*propres termes d'Hippocrate :* Que tout homme qui a de la raiſon, doit conſidérer de quel prix eſt la ſanté ; &, pour ſe la conſerver, apprendre à juger ſainement du diſcours des Médecins, & de la qualité de leurs remedes.

*L'autorité d'un homme ſi illuſtre, & la juſteſſe de ſon diſcours, me donnent auprès de Vous,* MONSEIGNEUR, *une entiere confiance. Car outre que le choix d'un grand Roi, qui vous commet l'adminiſtration de ſes Provinces, nous répond que vous avez infiniment de raiſon, & que j'en ſuis convaincu par moi-même ; les engagemens où vous êtes de conſerver votre ſanté pour le bonheur public, vous doivent rendre très-attentif à tout ce qu'on vous peut dire de plus utile pour le faire.*

*Peut-être penſeriez-vous,* MONSEIGNEUR, *que pour*

*mériter tant d'attention, & parler dignement de la Médecine, il ne faudroit être rien moins qu'Hippocrate. J'en conviens. Toutefois dans quelque éloignement que je me trouve de ses excellentes qualités, j'espere que ce petit essai ne sera pas absolument inutile.*

*Je l'ai composé* d'après nature; *c'est le recueil de toutes mes observations, & des raisonnemens que j'ai faits sur elles. J'y ai travaillé chaque jour; & le peintre le plus exact ne dessine pas son modele plus scrupuleusement que j'ai écrit l'histoire de tous les symptômes des Fiévres d'aujourd'hui. Ma pratique n'a pas été malheureuse; & je puis assurer, sur la foi d'un grand nombre d'expériences, que si à l'avenir on l'observe régalierement, on guérira très-facilement les malades.*

*Les moyens que je propose sont clairement expliqués, & prouvés*

*par des preuves inconteſtables. Il eſt vrai qu'il faut quelquefois deſcendre dans des détails un peu étendus. Mais eſt-il poſſible de rendre raiſon des procédés de la nature, & de ceux que l'on ſuit à ſon imitation, ſans en développer les myſteres? Peut-on d'ailleurs trouver mauvais qu'on découvre de ſi belles choſes?*

*Ce ne ſera pas un génie auſſi grand & auſſi curieux que le Vôtre,* MONSEIGNEUR, *qui en ſera rebuté. On ne peut jamais aſſez approfondir ſes recherches, quand on ne perd point la lumiere de vue. La vérité exige de longues & de pénibles pourſuites; & ce n'eſt qu'avec de puiſſans efforts qu'on la peut tirer de ce puits, où Platon la diſoit cachée.*

*Mais,* MONSEIGNEUR, *il faut auſſi vous avouer qu'en écrivant je me ſuis propoſé plus d'un*

*motif. J'ai cru pouvoir profiter de l'événement de ces Fiévres pour découvrir entr'autres choses l'éclaircissement de cette grande question de l'existance, & de la maniere d'agir, de ces dissolvans des humeurs, qui partagent aujourd'hui les plus illustres Médecins. Car il n'est point de momens si favorables pour pénétrer dans les mysteres de la nature que ceux des maladies, parce que pendant la santé tout est si bien concerté, & lié avec tant d'exactitude, qu'il n'y reste pas le moindre jour, & qu'aprés la mort on ne trouve aucune trace de la vie.*

*Le dessein que j'ai de publier une Histoire générale des Maladies, m'engage à ces recherches. Il faut étudier à fond la nature avant que d'en discourir ; & c'est en historien fidéle & scrupuleux, plutôt qu'à la maniere de ces Physiciens*

*plus ingénieux qu'éclairés, & qui n'ont de guide que leur imagination.*

*Ainsi,* MONSEIGNEUR, *on trouvera non-seulement dans cette Dissertation assez de conseils pour guérir les Fiévres Malignes d'aujourd'hui, & toutes celles du même caractere; mais encore des découvertes assez heureuses pour suffire à d'autres usages, & satisfaire la curiosité du Lecteur.*

*L'Analyse des corps par le feu, & l'Anatomie, sont deux compagnes que je n'abandonne jamais; d'un pas égal nous marchons à la suite de l'expérience; &, quoi qu'en veulent dire ceux qui préferent les rapides progrès de la théorie, & qui ne suivent que son flambeau, je pense qu'il est très-souvent plus sûr de l'obliger à suivre elle-même l'expérience, ou du moins à l'accompagner pas à pas, que de la précéder de loin.*

*C'est pour agir, plutôt que pour discourir, que le Médecin raisonne. Sa science est toute pratique; en cela très-différente de la Physique, qui s'arrête à la contemplation de son objet. D'où vient qu'autant qu'il est facile au Physicien de prendre le change sans s'en appercevoir, il est mal-aisé de le faire à un Médecin attentif; parce que le bon, ou le mauvais succès de ses cures, sont des témoignages démonstratifs de la justesse, ou de la fausseté, de ses raisonnemens.*

*Comme le corps humain est véritablement une machine fort composée, de laquelle cependant on connoît le plan général, si l'on n'a pas encore pénétré dans le détail de toutes ses parties; il faut, pour le conserver & le guérir, entrer dans ce même génie d'artisan que la nature a pris pour le composer. Tout se doit peser, compter, mesurer; &, s'il est*

*par malheur*, tant de Médecins de nom, *pour me ſervir des termes mêmes d'Hippocrate*, & ſi peu qui le ſont en effet, *c'eſt que peu de gens ſe trouvent avec ce caractere d'invention, & de juſteſſe, qu'exige une ſcience auſſi* méchanique *qu'eſt la Médecine.*

*On prefere la lecture à l'expérience, les ingénieuſes méditations aux pratiques pénibles; on s'enferme dans les bibliotheques, au lieu de fréquenter les laboratoires, les atteliers, & les boutiques des artiſans. Le fameux Démocrite en recommandoit le commerce aux Philoſophes de ſon tems.* Ici même, *diſoit-il*, il y a des Dieux à conſulter. *Mais*, MONSEIGNEUR, *je dois dire plus, c'eſt là que la nature ſe rend moins myſtérieuſe, & plus acceſſible. Par tout ailleurs, auſſi farouche qu'une vierge chaſte, & timide, qui craint des hommes*

*jusqu'au moindre regard, elle s'y laisse voir & toucher. En un mot, les arts ne sont autre chose que les pratiques mêmes de la nature, conduites & dirigées par la main des hommes; & ce n'est que par l'essai qu'on fait des choses qu'on qu'on en peut découvrir les propriétés.*

*Voilà,* MONSEIGNEUR, *le plan & les raisons de la méthode que j'ai suivie; & pour moi, quelque profonde vénération que j'aie pour les Auteurs que j'étudie, je les regarde plutôt comme de sages moniteurs, & des conducteurs fidéles, qui me montrent un chemin où je dois marcher après eux, que comme des Maîtres dont l'opinion me fasse loi. C'est par moi-même que je veux voir les choses. Il faut que je les touche, que je les manie, pour les mettre en œuvre. Je cite les expériences que ces grands*

*Hommes m'ont appris à faire, plutôt que leur autorités. Il est vrai que mon Ouvrage en deviendra moins brillant : les traits d'une sçavante érudition lui donneroient un éclat dont je ne le sçaurois parer; mais je cherche à enseigner plutôt qu'à plaire; & , comme j'ai eu le bonheur de réussir par la méthode que j'ai pratiquée dans la cure de nos Fievres Malignes, je souhaite la publier pour en augmenter le succès. C'est peu de chose de guérir les Malades quon peut visiter. Je voudrois étendre plus loin mon secours. Heureux s'il m'étoit possible de le faire, & de devenir par ce petit Ouvrage le Médecin des malades les plus éloignés comme de mes voisins, & de ceux de l'avenir comme de ceux d'aujourd'hui!*

*Ce zele Vous doit sensiblement toucher,* MONSEIGNEUR, *puisque je ne fais qu'imiter votre*

*exemple ; & c'eſt en ſa faveur, & pour le mettre en pratique, que j'oſe vous demander l'honneur de votre protection.*

*MONSEIGNEUR,*

Je ſuis avec un profond reſpect, votre très - humble & très-obéiſſant ſerviteur,
HUNAULD.



# DISSERTATION
*SUR*
# LES FIEVRES
## MALIGNES,

## CHAPITRE I.

*Idée générale des Fievres Malignes, & particuliere de celles de cette année* (1710).

IL feroit avantageux pour les malades, & pour la gloire de la Médecine, que ceux qui ont écrit des maladies se fussent plutôt attachés à bien définir leur causes, qu'à expliquer si in-

génieusement leurs effets. Il est vrai qu'ils le font méchaniquement, c'est-à-dire, suivant les regles incontestables du nombre, des poids, & des mesures. Mais s'il faut convenir, comme il est vrai, que cette nouvelle méthode n'offre à l'esprit que des idées claires & distinctes; il faut avouer aussi que, trop souvent tirées de principes plutôt arbitraires que clairement démontrés, elles deviennent très-suspectes dans la pratique de la Médecine, & ne rendent ni plus habiles, ni plus sûrs. On y trouve suffisamment de quoi discourir avec agrément, & jamais assez de quoi agir avec succès: ensorte que la Médecine, considérée de ce côté-là, semble être plutôt l'art de bien parler des maladies, que celui de les guérir.

II. Ce reproche regarde particulierement ceux qui ont écrit des Fievres Malignes. Ils ont éludé, ou trop légerement glissé sur leurs principales difficultés. Contens d'expliquer la méchanique de quelques symptômes, ils ont cru que du reste il suffisoit de s'en tenir à de certaines expressions générales, mais que l'usage autorise, qui n'établissent rien

d'aſſez ſolide pour y fonder les indications d'une juſte méthode, & d'un bon choix de remedes. C'eſt, diſent-ils, une vapeur, une influence maligne, qui corrompt les humeurs ; ou bien ce ſont ces humeurs-là mêmes corrompues dans le cœur, ou dans les veines ; c'eſt un ferment qui lie & coagule le ſang ; un acide fixe & puiſſant, qui aſſujettit juſqu'aux eſprits ; en un mot, comparant toujours les effets avec leurs cauſes, ils ſe contentent d'exprimer par des caractéres malins & vicieux celles qu'ils accuſent ; au lieu de laiſſer ces caracteres aux effets, & de ne penſer qu'à ſpécifier plus exactement leur matiere.

III. En effet, c'eſt à la ſenſibilité du ſujet, à ſa délicateſſe, & à ſes autres qualités, qu'il faut attribuer la plus grande partie des événemens qui ſemblent naître des matieres qui l'affectent. La bile ou la pituite qui péchent, n'ont pas plus de part aux douleurs, à l'inſomnie, & aux autres ſymptômes, qui accompagnent les Fiévres, qu'un morceau de pain n'en a à toutes les actions d'une vigoureuſe ſanté ; enſorte que cet-

te malignité que nous attribuons à la matiere qui produit les Fievres dont il est question, dépend plutôt de l'importance des parties qu'elle attaque, que de quelques vices extraordinaires. C'est ce qu'il y a d'admirable dans la machine corps humain qui rend ses maladies si étonnantes ; le merveilleux de la vie fait celui des symptômes, & de la vertu des remedes.

IV. Avec le secours de ce principe, nous allons découvrir que dans le fond c'est très-peu de chose que la matiere qui produit nos Fievres Malignes, de quelque quantité de symptômes qu'elles soient accompagnées; mais que la délicatesse de notre machine est extrême, & qu'il ne faut trop souvent presque rien pour la déconcerter, & souvent aussi pour la rétablir. D'où vient que, pour guérir ces Fievres, il faut plus de méthode que de remedes; & qu'au reste, c'est particulierement dans l'habileté du Médecin, dans son attention pour choisir le moment le plus favorable, & le remede le plus approprié, que consiste ce qu'il y a de plus admirable dans l'art de guérir. Mais parce

que l'étendue de ces Fievres est trop vaste, & qu'il s'en trouve de caracteres si différens, qu'elles n'ont quasi aucun rapport avec les autres; pour nous conduire avec ordre dans leur examen, nous en ferons un juste discernement, & nous les partagerons en diverses classes afin de les considérer en détail.

V. Elles se peuvent toutes réduire à deux especes; les unes sont étrangeres, les autres domestiques; c'est-à-dire, que celles-là naissent d'une cause éloignée qui se glisse dans nos veines, & que celles-ci y sont engendrées.

VI. Quelques exhalaisons échappées du fond de la terre, soit qu'on l'ait nouvellement remuée, ou qu'il s'y fasse des effervescences nouvelles, qui les développent & les poussent; des vents, qui nous apportent un air corrompu; des tombeaux ouverts; la pourriture des cadavres; des astres mal-faisans, qui nous frappent de leurs influences; enfin d'autres choses à peu près de cette nature, produisent les Fievres Malignes étrangeres. Les unes attaquent la tête, les autres les entrailles, celles-ci

la masse du sang, celles-là les esprits. Il y en a qui semblent n'affecter que les personnes, ou d'un certain âge, ou d'un certain tempérament, ou de l'un ou de l'autre sexe; & d'autres qui ne font aucun choix. Quelques-unes ne regnent que pendant une certaine constitution des saisons, & passent du moment qu'elles changent. Alors pour les arrêter, il ne faut que quelques pluies, quelques vents nouveaux. Quelques autres, plus malignes, ne sont bornées, s'il faut ainsi dire, que par l'étendue des choses qu'elles trouvent à moissonner. Nos histoires sont pleines de ces funestes accidens. Cependant on peut dire que, lorsque c'est des astres qu'ils partent immédiatement, & que Dieu justement irrité semble les tirer des trésors de sa colere, ils sont beaucoup plus rares, que lorsqu'ils naissent de la combinaison des événemens naturels. Sa divine miséricorde l'emporte toujours sur la sévérité de sa justice; & le pécheur entend plus fréquemment la voix qui le rappelle, que le bruit qui le menace.

VII. D'ailleurs, c'est que pour des

événemens si nouveaux, il faut, ou suspendre pour quelques momens, ou changer entierement l'ordre des choses : ils n'arrivent que par miracles. L'homme fait, & placé, comme il est, dans l'univers, je veux dire, dans l'état de sa plus parfaite santé, est mis comme en équilibre avec le reste de la nature. Il trouve dans la force, & la solidité de sa composition, de quoi soutenir tout se qui se passe au-dehors; ou plutôt, tant de puissances qui l'environnent se trouvent à son égard si tempérées par mille & mille sortes de moyens particuliers, qu'elles ne servent qu'à son utilité. Si le soleil est chaud & brûlant, si les autres astres ont d'autres influences, il trouve dans lui de quoi en soutenir les atteintes. Il a comme son propre poids, qui les balance. Mais la vie à ses termes de durée, comme de force; &, du moment qu'elle commence à dégénérer, peu à peu cet équilibre se rompt; l'homme cede, la nature prend le dessus, parce qu'il faut qu'enfin elle brise son vaisseau.

VIII. Il n'en est pas de même de ces autres Fievres Malignes, que nous

appellons domestiques, qui naissent dans nos entrailles, & desquelles nous avons particulierement dessein de discourir; elles arrivent par des moyens si naturels qu'il est étonnant qu'elles ne se rendent pas plus fréquentes. Mais, peut-être, & je le croirois assez volontiers, que beaucoup d'autres Fievres, que nous croyons d'un caractere différent, sont de la même espece, & n'en paroissent d'abord distinguées, que parce qu'elles en sont seulement comme des essais, ou des ébauches plus ou moins travaillées. Je mettrois de ce nombre toutes les Fievres tierces & doubles-tierces qui arrivent comme elles dans l'été & dans l'autômne, ou même qui les devancent dès le printems. Elles ont tant de dispositions à dégénérer dans leur espece, qu'il n'est rien de plus ordinaire que de voir, par exemple, une Fievre qui n'étoit que tierce d'abord, devenir double-tierce continue, & prendre vers le six & le septiéme jour le caractere d'une vraie malignité. Mêmes excrémens, mêmes symptômes, mêmes moyens pour les guérir; en un mot, il n'y a de diffé-

rence que dans le détail des premiers accidens.

IX. La cause de ces Fievres Malignes s'engendre donc dans nos entrailles ; elle s'y recelle, s'y cache, jusqu'à ce qu'un moment favorable lui donne occasion de se développer. Alors, en s'épanouissant, s'il faut ainsi dire, & se répandant, elle occupe les premieres voies, pénetre dans les veines, corrompt la masse des humeurs, infecte les esprits, trouble enfin & déconcerte toute l'économie de ces diverses puissances, dont les justes rapports, & comme l'harmonie, font la force & la vigueur de la santé ; les parties soli es en souffrent même de funestes atteintes : enfin elles entament & corrompent tout ce qu'elles touchent ; ensorte que toute la machine du corps humain en est bien-tôt renversée, & la vie & la chaleur absolument éteintes.

X. On distingue ces Fievres par le nombre & par les diverses mesures de ces accidens. Les unes sont plus longues, les autres plus courtes; celles-ci sont accompagnées de plus de

ſymptômes, celles-là en ont moins ; quelques-unes affectent le cerveau, quelques autres reſtent concentrées dans les entrailles ; ſans néanmoins que ces variétés ſuppoſent de différence eſſentielle, leur cauſe agiſſant diverſement ſuivant la qualité de ſes différens véhicules, ou à proportion qu'elle eſt plus ou moins fixe ou volatile, ou plus ou moins mêlée avec les parties ſulphureuſes, qui ſont détachées de la maſſe du ſang. Car c'eſt particulierement la partie ſaline qui produit ces déſordres. Elle eſt comme la baſe qui lie & affermit le tiſſu des humeurs ; &, quoique moins abondante que la partie aqueuſe, & peut-être que l'huileuſe ou ſulphurée, elle les ſurpaſſe tellement l'une & l'autre par l'excellence de ſes qualités, qu'elle décide abſolument de leur état, & leur donne comme le ton dans cette harmonie de puiſſances, où elles doivent être pour la conſervation de la vie.

XI. C'eſt en effet toujours cette précieuſe partie qu'on accuſe, mais rarement du vice dont elle eſt coupable. Quelques Auteurs prétendent qu'-

elle péche par une acidité extraordinaire. Ils la croient trop fixe, & lui donnent pour qualité principale celle de coaguler le ſang, de le ſuſpendre, & de l'arrêter même dans le cerveau; d'où elle fait naître, diſent-ils, des douleurs de tête, & pluſieurs autres ſymptômes, qui ſe terminent enfin par des inflammation & des abſçès. Mais l'expérience s'accorde mal avec leur ſyſtême; & il eſt facile de démonrrer que, tout au contraire, ce vice dépend plutôt d'une acrimonie trop ouverte, trop poreuſe, trop alkaline, qui découpe, fond, & diſſout la maſſe des humeurs; brouille & confond ſouvent, même ſans retour, toutes leurs parties, & fait que ces Fievres dépendent plutôt d'un ſang trop diſſout, & d'une trop grande confuſion de toutes ſes parties que de leur trop forte coagulation; & que ce qui conſtitue leur plus funeſte malignité vient de l'impoſſibilité qu'il y a de détruire l'acrimonie lorſqu'elle eſt une fois répandue dans les humeurs, ou de reparer dans le cerveau les déſordres qu'elle y a produits.

XII. Ainſi c'eſt particulierement

dans l'excès de cette acrimonie que consiste l'essence des Fievres Malignes qui causent aujourd'hui de si grands ravages dans le Royaume. D'abord elles ne m'ont pas semblé fort différentes de celles qui avoient coutume d'arriver dans l'été. Elles ont produit tout de même des pourpres très-variés, & en petite quantité, dans l'Anjou particulierement, où l'on croit qu'elles ont causé moins de désordres que dans les autres Provinces ; mais par la suite leurs accidens se sont beaucoup multipliés, & elles sont devenues bien plus malignes. Aussi est-ce moins à ces marques superficielles qu'on les connoît, qu'à l'extrême foiblesse, à l'accablement général de toutes les forces, aux mauvaises qualités du pouls, enfin à la cruelle douleur de tête, qui augmente de jour en jour. Ces accidens leur donnent un nouveau caractere. Et, comme ils paroissent produits par un principe scorbutique très-malin, on les distingue par son nom ; &, à la différence des autres fiévres, on les nomme Fievres Malignes Scorbutiques.

XIII. Leurs commencens sont as-

ſez bruſques. C'eſt d'abord avec des maux de cœur, quelques vomiſſemens, ou un flux de ventre peu abondant, mais de matieres bilieuſes très-diſſoutes, fort corrompues, quelquefois accompagnées de vers. Aux premiers mouvemens de la matiere, la tête devient peſante, douloureuſe; dans quelques uns, avec une inſomnie très-laborieuſe; & dans quelques autres, avec une extrême accablement, & comme un ſommeil léthargique. Le pouls eſt petit, mou, fréquent, ſouvent inégal & intermittent; quelquefois il ſe durcit, & devient vîte & ſerré. Alors la douleur de tête eſt extrême, les forces ſont entierement épuiſées, la langue eſt noire & ſéche; vous diriez quelquefois que l'émail des dents ſeroit calciné; les yeux ſont éteints & ne ſouffrent le jour qu'avec peine; la peau ſe ternit, devient d'un jaunâtre plombé, & ſouvent marqué de taches pourprées; enfin le délire ſuccede, & ne finit que par une funeſte léthargie.

XIV. Ainſi ces Fievres ſont mortelles, & leur malignité eſt d'autant plus grande, qu'elle attaque d'abord le

principe

principe de la vie. C'eſt dans le cerveau qu'il réſide ; &, lorſqu'elle s'eſt une fois concentrée dans cette partie, il eſt quaſi impoſſible de l'en dégager.

XV. Je crois ſa matiere plus maligne, je veux dire, plus puiſſante en mauvaiſe qualité, qu'abondante. Et cependant on a remarqué, que les cordiaux & les plus excellens elixirs réuſſiſſoient moins que les émétiques & les laxatifs. Les ſaignées n'ont eu que rarement de bons effets ; encore les a-t-il fallu faire dès le commencement de la maladie, & plutôt du pied que du bras.

XVI. C'eſt dans l'eſtomac & dans les entrailles que la matiere de ces Fievres s'engendre. Tant de dégoûts, de nauſées, de vomiſſemens, & de flux de ventre, qui accompagnent leurs premiers accès, & qui ne diminuent que par l'augmentation de la Fievre & de la douleur de tête, & des autres accidens, ſont des preuves convaincantes du deſordre & de la confuſion qui regne dans les premieres voies. Outre

qu'on pourroit ajouter comme une vérité constante, qu'en général toutes les maladies nées de la dépravation des humeurs n'ont pas d'autre origine. Le vice de l'estomac fait toujours celui des humeurs ; & le meilleur moyen de conserver sa santé, est de l'entretenir net & vigoureux.

XVII. Il y a de l'apparence que cette matiere a été long-tems à s'engendrer ; car, bien qu'on se sente brusquement frappé ; que la douleur de tête, le plus cruel & le plus funeste symptôme de ces Fievres, devienne très-violente en peu d'heures ; enfin qu'il ne faille quelquefois qu'un jour pour jetter le malade dans une extrême décadence ; la qualité des humeurs qu'on accuse, & ces vers si grands, si gros, si bien nourris, prouvent que tout cela ne vient que du prompt développement d'un levain fort rempli de malignité.

XVIII. Ces vers sont des temoins qu'on ne sçauroit recuser ; ils naissent de la corruption. Elle a du être grande, & depuis long-tems amassée, pour les avoir si bien entretenus. D'ailleurs, il

faut qu'elle leur fourniſſe pour habiter un limon proportionné à leur grandeur & à leur nombre. Diroit-on, qu'ils poſoient à nud ſur les membranes de l'eſtomac & des entrailles ? elles ſont trop délicates, & trop ſenſibles, pour n'en pas reſſentir juſqu'aux moindres impreſſions, & ç'auroit été à tous les momens de la vie les mêmes douleurs qu'on reſſent lorſqu'ils ſortent de leur nid, & qu'ils agiſſent ſur elles.

## CHAPITRE II.

*De la cauſe des Fievres Malignes en général, & en particulier, de celles de cette année.*

I. CE ſeroit trop haſarder que d'aſſurer comme à l'avanture, & ſans preuves démonſtratives, que la cauſes de ces Fievres eſt, ou acide, ou alkali, puiſqu'il y a une ſi grande différence entre l'un & l'autre, & que tout le choix de leurs remedes, toute

leur cure, tout leur pronoſtic, roulent ſur cette déciſion. J'avoue qu'il n'eſt rien de ſi équivoque que ces premiers effets ſur leſquels on prétend ſe fonder, ſur tout lorſqu'ils arrivent dans une machine auſſi compoſée que le corps humain. Mais, comme la nature n'agit jamais que ſur des principes certains, il n'eſt queſtion que de l'étudier plus à fond dans toutes ſes démarches. Ce qui ſe refuſe d'abord, eſt accordé à la fin; & l'on a l'avantage d'acquérir dans cette recherche une érudition aſſez étendue pour devenir certaine. Je commence ce Chapitre par cette regle, pour faire voir combien il étoit important que nous allaſſions auſſi loin que nous ſommes allé chercher en quoi préciſement conſiſte la cauſe de ces Fievres. 1°. Nous prétendons qu'elle s'engendre dans nos entrailles par des accidens qui échapent ſi naturellement, & même d'une maniere ſi néceſſaire en quelque façon, qu'il eſt étonnant qu'elles ne ſoient pas plus fréquentes. 2°. Nous croyons que, bien loin d'être, comme on le voudroit penſer, l'ouvrage de quelques jours, elle emploie

des saisons entieres à se produire, & à se perfectionner, jusqu'à ce qu'elle soit en état d'agir, & d'exciter ses symptômes. 3°. Enfin nous jugeons qu'elle est de l'espece des âcres & des alkali, plutôt que des acides; & qu'au lieu de coaguler, d'épaissir, & de fixer, c'est en découpant, & en dissolvant, qu'elle exécute ses désordres. Tout cela engage à des examens fort étendus: mais nous les ferons le plus succintement qu'il nous sera possible, sans néanmoins rien laisser à desirer touchant des instructions si importantes; outre qu'il ne peut être que fort curieux d'examiner la nature sur des détails aussi intéressans.

II. Pour comprendre donc comment s'engendre cette cause, & quel est son véritable caractere, il faut premierement sçavoir qu'en général la dissolution des alimens, & la préparation des humeurs, qui consiste dans l'entiere décomposition de la substance des choses que nous mangeons, & le choix de leurs parties les plus conformes à notre tempérament, ne se fait qu'à mesure que des levains très-appropriés, &

une chaleur convenable, ouvrent, pénétrent, lâchent, & dissolvent les nœuds, le tissu, dont leur substance est formée. Car on doit sçavoir qu'en général toutes les choses capables de composition ou de dissolution, comme qui diroit de génération, & de corruption, passent d'une consistence plus ou moins acide, ou salée, qu'elles acquerent en naissant, & en se perfectionnant, à une autre plus ou moins alkaline ou poreuse, à mesure qu'elles s'usent, & dégénerent; comme qui diroit d'une consistence pleine, parfaite, à qui rien ne manque, à une vuide & défectueuse. Voilà le grand principe sur lequel roulent tous les événemens naturels; & qu'il est par conséquent d'une importance extrême de bien méditer. Ses variétés s'étendent jusqu'à l'infini. Les acides commencent & sont également infinis dans leurs combinaisons; &, comme ils ne sont que la premiere ébauche de la maturité des choses, dont les diverses consistences doivent égaler le nombre, c'est une suite nécessaire, qu'il y ait autant de sortes de salés, qu'il y a de sortes d'acides, & qu'ensuite il

s'en produiſe un pareil nombre d'âcres, ou d'akalis différens, à meſure que les choſes dégénerent, & ſe corrompent.

III. Le ſel acide eſt celui qui contient une plus grande quantité de ce ſel principe, qui fait la force, la ſolidité, & la principale conſiſtence des choſes. C'eſt par ſon moyen, composé qu'il eſt de pointes ſolides, fines, & déliées, que les atômes, où les autres principes des corps, ſont liés & affermis dans leur tiſſu. En s'y engageant il les aſſujettit comme feroient mille & mille petits clouds. Sa baſe ordinaire, ou plutôt la matiere dans laquelle il s'engage plus volontiers, eſt aqueuſe ; il l'épaiſſit en s'alliant avec elle, la coagule, la glace, s'il faut ainſi dire, & la durcit dans cette conſiſtence, que nous connoiſſons, par exemple, à ces ſubſtances vitrioliques, marines, & nitreuſes, qui ſont comme les trois genres de ce qu'il y a de compoſitions dans l'univers.

IV. La chaleur du ſoleil, qui agit extérieurement, & celle qui eſt propre aux individus de chaque eſpece, j'en-

tens leur chaleur naturelle, & comme leur ame, où leur principe seminal, travaillent de concert à cet assortiment de principes; & leur donnent la consistence & la forme que chaque chose doit avoir. Mais parce que l'une & l'autre n'agissent qu'à la maniere des automates, & d'une maniere générale, il leur arrive qu'après avoir ainsi disposé le tissu de ces choses en les chargeant de ces sels acides, autant qu'elles en peuvent contenir jusqu'à leur entiere maturité, peu à peu elles les en retranchent par la continuation de leurs mouvemens. Vous diriez de ces torrens, qui, après avoir formé dans leurs lits de grosses masses des cailloux & du limon qu'ils dérobent aux campagnes, les dissolvent, & les entraînent à la fin, lorsqu'ils n'ont plus rien à y ajouter.

V. Alors les pointes les plus volatiles, & les plus superficielles, se dissipent les premieres, les autres sont ébranlées, & se dégagent à la fin. Ce qu'elles composoient de plein, d'uni, de salé, s'ouvre, devient poreux, inégal, âcre, amer, urineux. La chaîne du

du tissu se brise. Ces sels vicieux dominent à leur tour ; &, comme au lieu d'épaissir & d'affermir les choses, ils les rarefient, les dissolvent, les découpent, plus ils se développent & se multiplient, plus tout le composé devient ruineux, & se détruit. Ainsi les choses passent du regne des acides à celui des alkalis, ou de la génération à la corruption ; & après avoir reçu dans ce passage, également absolu pour toutes, ces divers dégrés de consistence, qui les rendent ou plus compactes, ou plus rarefiées, ou plus fixes, ou plus volatiles, ou plus douces & balsamiques, ou plus corrosives, ou urineuses, & qui donnent lieu à toutes leurs différentes propriétés ; peu à peu elles les perdent par un détail à peu près égal de dépravations insensibles.

VI. Ce n'est pas seulement dans les matieres que la nature travaille à découvert qu'on observe ces procédés généraux; ils arrivent à toutes celles que les arts manient & mettent en œuvre ; ensorte que, soit que nous décomposions les choses dans nos laboratoires par les voies lentes, ou promptes de

la fermentation, ou de la calcination; elles passent également de l'acide à l'alkali, mais en des tems fort inégaux, & avec des dégrés de fixité ou de volatilité fort différens. Ce changement leur arrive même par des loix si absolues, que, suivant que dans une même masse il se trouve des parties les unes plus & les autres moins pénétrées par l'activité de la chaleur, celles-là deviennent plus alkalines, pendant que les autres demeurent plus entieres & plus salées.

VII. Ainsi dans nos entrailles, la dissolution des alimens n'est pas exécutée d'une autre maniere. Même matiere, mêmes agens, mêmes desseins de la nature, qui a besoin de ce qui reste de plus entier pour la réparation des humeurs, & des parties solides, & de ce qui l'est moins, pour en composer ses levains ou dissolvans.

VIII. Nous mangeons nos alimens dans leur maturité, c'est-à-dire, pleins, & remplis de ce sel salé & parfait qui lie & affermit dans leur tissu tout ce qui contribue à la perfection de leur espece. Nous les découpons & broyons

dans la bouche. Nous les digérons dans l'estomac, & dans les entrailles. Par conséquent c'est-là qu'ils dégénerent; que leur substance se décompose; que leurs sels s'alkalisent & deviennent poreux; mais non pas tous jusqu'aux mêmes dégrés; parce que les dissolvans, & la chaleur naturelle n'agissent pas sur tous avec une pareille activité.

IX. Mais quoi! diront aujourd'hui, sans doute, ces réformateurs de l'Etiologie moderne; quoi des fermens, des levains, des dissolvans dans le corps humain! S'ils avoient autant étudié la Chimie que les Méchaniques, & que, d'un génie assez étendu pour ne rien diminuer d'une science en faveur d'une autre, ils eussent consideré comment le corps humain est une machine composée, & établie également sur l'un & l'autre systême; bien loin d'attribuer aux solides ce qui ne convient qu'aux liqueurs, ils en auroient fait entr'elles un juste partage; convenant que tout ce qui appartient aux liquides est pleinement du ressort de la Chimie; comme ce qui est des solides, convient uniquement aux Méchaniques.

X. Cependant il faut avouer que les fausses idées idées que l'on a données jusqu'ici de la nature des levains, & de leur maniere d'agir, ont beaucoup contribué à leur erreur. Ils ont cru, sur la foi d'autrui, qu'ils devoient être d'un caractere absolument contraire aux corps qu'ils dissolvent; que ce n'est que par les voies ou de la fermentation, ou tout au moins de l'effervescence, qu'ils agissent; enfin, que ce ne sont de leur part, qu'atteintes & combats violens. En effet, d'où auroient pu venir dans le corps humain, & comment se seroient pu multiplier en autant d'especes, & se partager dans autant de réduits différens, ces levains, s'ils avoient existé, tels qu'on les propose? Rien ne s'y trouve que ce qui s'y est glissé par les premieres entrées. Ce n'est qu'après les premiers examens de la digestion de l'estomac & des entrailles que les liqueurs penetrent dans les veines, & ces digestions leur impriment un caractere conforme au tempérament général. Ensorte que l'on pourroit considérer ces liqueurs, renfermées dans les vaisseaux, comme les di-

vers rameaux d'un même tronc qui a ſes racines dans l'eſtomac, & comme ſes feuilles & ſes fruits dans les chairs, ou le tiſſu des parties ſolides. Ainſi point de parties ſi étranges, & par conſéquent nuls levains d'une qualité ſi oppoſée, & tels qu'on les a juſqu'ici prétendu établir.

XI. Lorſqu'on examine de plus près la nature, on découvre que ce n'eſt qu'à l'occaſion de ces matieres dégénérées, dont l'acrimonie eſt extrême, que les diſſolvans ſont produits, & que toute leur action ne ſe fait qu'à meſure que, peu à peu gliſſées dans le ſein des matieres plus entieres, elles découpent & diſſolvent leurs principes, abſorbent & détachent les acides qui en affermiſſoient le tiſſu. C'eſt comme ſi, pour renverſer un bâtiment, on arrachoit toutes les chevilles qui lient & affermiſſent la charpente dans les mortoiſes; toute la chaux qui unit les pierres; enfin tout ce qui aſſujettit & fait la liaiſon des autres parties. Car je parle ici d'une diſſolution parfaite, qui décompoſe les choſes; qui déſunit & ſépare leurs principes, après en avoir

premierement relâché & dénoué les nœuds ; & non pas de cette autre sorte de dissolution, qui brise seulement le volume, & le réduit en parcelles insensibles, sans aucunement changer le caractere de sa substance.

XII. Ainsi pour dissoudre, nulle violence, nulle fermentation de la part de ces levains que nous supposons à de si justes titres dans le corps humain; ils s'unissent & se mêlent sans effort avec les liqueurs, pénétrent dans leur substances, se lient à ce qu'elles ont de plus fixe & de plus solide, le découpent, le fondent, le résolvent; &, bien loin d'être d'une espece étrangere, ils ne sont que la même chose déja dissoute & dégénérée. C'est ainsi que les Boulangers ne réservent pour levain qu'une partie de leur pâte, qu'ils laissent fermenter de plus en plus, afin d'en accelerer la dissolution. Les Brasseurs de bierre font tout de même avec leur levure ; & les Distillateurs d'eau-de-vie, avec la lie & les repasses de leur vin. Car les arts n'agissent qu'à l'imitation de la nature, ou plutôt ne sont que la nature même conduite &

dirigée par le moyen des hommes, ſans toutefois rien altérer de ſon ſyſtême général.

XIII. Il nous étoit important d'entamer cette grande queſtion, puiſque nous verrons bien-tôt que c'eſt particulierement de l'abondance de ces matieres âcres & dégénérées, qui ſe développent dans le fond de l'eſtomac, & des entrailles, que nos Fievres Malignes ſont produites. Mais, pour en avoir encore une idée plus parfaite, & trouver lieu de propoſer dans un plus beau jour notre ſyſtême de la cauſe & de la cure de ces Fievres, examinons les raiſons de ce beſoin ſi fréquent, & ſi abſolu, que nous avons des alimens.

XIV. On croit qu'il ſe fait dans notre corps une ſi grande diſſipation de ſa ſubſtance, qu'à moins d'une réparation auſſi fréquente qu'eſt le beſoin que nous avons de la nourriture, il ne pourroit être conſervé : mais il ne faut qu'un peu d'attention pour connoître qu'un corps vivant ne fait pas les mêmes pertes qu'un corps qui ne l'eſt point. L'ame eſt le plus ſolide des liens.

D'où vient que s'il n'étoit question de tant d'alimens, dont nous avons effectivement besoin, que pour la réparation de nos parties, elles se feroit à bien moins de frais. Mais il s'agit de la masse du sang. C'est un amas de liqueurs toujours en mouvement, ou en fermentation, & qu'une chaleur naturelle altere & dissout, dont par conséquent elle ouvre, dissout, & alkalise les sels.

XV. Les rendre tels, c'est leur dérober ce qu'ils ont de plus doux, & de plus balsamique: c'est les rendre corrosifs, & en faire de puissans dissolvans. Les autres parties de ces liqueurs se dissolvent à leurs manieres, prenant de leur côté des consistences qui ne sont pas moins dégénérées, & contraires à l'état qu'elles doivent naturellement conserver. Ainsi elles deviendroient trop volatiles, trop spiritueuses; car elles ont pour le devenir toutes les qualités nécessaires. Ce ne sont que sels, que souffres, & que sérosités: mais elles doivent rester aux termes d'une qualité huileuse, & balsamique. Il faut au sang certains dégrés de consistence, & d'épaisseur, comme

de poids & de quantité; au-dessus, ou au dessous desquels il est toujours défectueux. Il l'a donc fallu fréquemment rafraîchir par le mélange d'une continuelle nourriture, dont les parties grossieres, crues, & pesantes, à l'égard des siennes, les épaississent en s'unissant avec elles, & les *réincrudent* même, s'il faut ainsi dire. C'est comme le balancier dans une pendule, qui par son poids tempére, & prolonge en durée, la trop impétueuse violence d'un mouvement qui ne dureroit que très-peu.

XVI. Ainsi se produisent les âcres dans la masse du sang, & tout concourt à leur production. D'où vient qu'un des plus grands soins de la nature est d'en prévenir les qualités excessives, & la trop grande abondance. Cependant, comme un politique habile fait souvent servir à l'utilité de de l'Etat les génies les plus mal intentionnés en les y ramenant par mille moyens détournés, elle profite des qualités de ces sels dégénérés avant que de s'en défaire absolument; elle s'en sert à dissoudre les alimens, & ils deviennent, à proportion de leurs

différens dégrés d'acrimonie, les divers diſſolvans qu'elle emploie dans toutes les digeſtions.

XVII. C'eſt pour cela qu'à meſure qu'ils ſe développent dans les veines, ils rencontrent ſur leur route mille ſortes de glandes préparées à les recevoir, & appropriées à leurs différentes conſiſtences. Ils s'y épanchent, s'y cantonnent, & deviennent ainſi tous les divers fermens que quelques Auteurs ont nommés avec ſi peu de fondement les *Follets* de la Médecine.

XVIII. Il n'y a donc plus de raiſon pour douter de l'exiſtence de ces fermens, & de leur véritable qualité. Les regles inconteſtables de l'analyſe des choſes démontrent également l'un & l'autre; car de même que dans nos fourneaux, qui ſont les plus fideles interpretes des myſteres de la nature, nous voyons qu'il n'eſt point de ſel ſi fixe, ſi acide, & ſi ſalé, qui ne dégénere par le feu dans un âcre plus ou moins poreux & corroſif, nos humeurs n'ont rien de ſi entier, & de ſi balſamique, qui ne contracte tout de même une ſorte acrimonie: enſorte, par

exemple, que, de même que le ſel marin, qui garantiſſoit de la corruption toutes ſortes de chairs, devient leur plus puiſſant corrupteur, du moment que de ſalé qu'il étoit, il eſt devenu âcre par la calcination, le ſang, qui d'abord étoit propre à nourrir les parties, tant qu'il étoit doux, onctueux, balſamique, c'eſt-à-dire, que ſa ſalure pleine & parfaite étoit ſuffiſamment enveloppée par les parties liantes & rameuſes des ſouffres, devient leur diſſolvant, ſi-tôt qu'il a contracté une vicieuſe acrimonie.

*Ce ſang chaud & bouillant, cette flamme liquide,*
*Cette ſource de vie, à ce coup homicide,*
*Dans ſon lit agité ne ſe peut repoſer,*
*Et conſume le champ qu'elle doit arroſer.*

XIX. Ainſi il n'eſt pas étonnant qu'une production qui ſe fait par des voies ſi faciles, ſi naturelle, & que la nature prend elle-même tant de ſoin

à conduire, élude néanmoins ſouvent ſa vigilance. Nous en diſcourons à préſent d'une maniere figurée, pour nous épargner le détail des diverſes méchaniques par leſquelles ces choſes s'exécutent, puiſque l'idée qu'elle nous inſpire ſuffit à notre deſſein. Car il conſiſte à faire voir dans la ſuite que la matiere de nos Fievres n'eſt pas compoſée d'une autre maniere. Cependant ajoutons encore à ce récit l'examen du tems qu'il a fallu employer pendant cette compoſition; il ne ſera ni moins curieux, ni moins important que le premier.

## CHAPITRE III.

*Que les cauſes des Fievres Malignes ſont long-tems à s'engendrer, & à ſe préparer, avant que d'être en état d'agir.*

I. LE fréquent uſage que nous faiſons des alimens engage en quelque façon à croire qu'il ne faut pour

les préparer, que très-peu de tems ; & comme l'intervalle d'un repas à un autre, ou tout au plus d'un jour ou d'une nuit. On voit même les saisons se succeder les unes aux autres, & produire une étonnante diversité de fruits, sans que l'on s'imagine pour cela qu'elles apportent quelque changement à une opération si prompte ; comme si elles ne convenoient qu'à la végétation des arbres, & des plantes, & que notre espece fût concertée sur un systême tout différent.

II. Cependant il est à croire que de si grands événemens ne sont pas bornés à une si petite partie de l'univers ; mais qu'ils regardent généralement les individus de toutes les especes. On sçait en effet que c'est pour tous qu'au printems les sucs & les humeurs se rafraîchissent, se renouvellent ; qu'elles se façonnent, & se cuisent dans l'été pour être mises en œuvre dans l'autômne, & rester l'hiver dans un état de consistence.

III. On voit diverses machines générales très-ingéniensement préparées pour la conduite de ces opérations,

Les années sont composées de quatre saisons; les mois sont concertés sur le plan des années; les jours sont faits sur le modele des mois, c'est-à-dire, que chacun d'eux est composé d'un commencement frais & humide, d'un progrès humide & chaud, d'un chaud qui desséche, & d'un sec qui s'humecte, & se réfroidit. Révolutions conduites en grand par le soleil pendant le cours de l'année; par la lune pendant l'espace d'un mois; & les vingt-quatre heures qui composent le jour naturel, par les alternatives du jour & de la nuit, auxquelles président successivement le soleil & la lune; ensorte que ces révolutions ainsi liées les unes aux autres forment, comme par autant d'anneaux, une chaîne générale, qui lie & assujettit à de communes loix tous les êtres, & fait que chacun d'eux en son particulier trouve à peu près les mêmes événemens dans l'espace qui lui est limité.

IV. Les animaux qu'on dit éphememeres, ont dans leur durée d'un jour comme leurs quatre saisons. Ceux qui vivent davantage, jouissent des mê-

mes saisons dans leur mois. De façon que quelqu'âge qu'on vive, c'est toujours par les mêmes moyens. La longueur du tems ne fait que les répéter un plus grand nombre de fois. Tant il est vrai, que ces moyens sont absolument nécessaires à l'entretien de la vie, & que c'est ne connoître qu'à demi l'histoire du corps humain, que d'ignorer les besoins qu'il en a !

V. Mais à mesure que les humeurs reçoivent ainsi par le ministere des saisons divers dégrés de consistence, elles éxigent que la nourriture dont elles sont réparées, change aussi de caractere, pour être appropriée à leurs changemens. Leur trop constante uniformité y deviendroit un obstacle. Ainsi nos alimens du printems sont différens de ceux de l'été ; & ceux de l'automne, aussi bien que ceux de l'hiver, ont leurs qualités particulieres, mais distribuées avec tant d'économie & d'intelligence, que, quelques grandes que soient leurs variétés comparées entr'elles, nous n'y sommes que très-peu sensibles. Les teintes du clair obscur, où les nuances des couleurs ne sont

ni mieux liées, ni mieux entendues. Il faut que la perte de certains fruits, & la nouveauté des autres, réveille notre goût & notre attention.

V I. Quoique ce soit ici entamer une matiere hors d'œuvre en quelque maniere, & que d'ailleurs je dois bientôt traiter à fond dans un essai d'anatomie, qui sera publié sous le titre de *l'Homme de Monsieur Hunauld*, que d'expliquer par quelle méchanique les saisons reglent ainsi, & déterminent ce qui se passe dans l'intérieur de notre machine; je le ferai en peu de mots, puisque ce détail peut contribuer beaucoup à l'éclaircissement de notre sujet. Pensez donc premierement que tout ce qu'il y a dans l'univers d'hommes, & d'autres animaux, errent sur la surface de la terre, comme autant de machines différentes, qui ont toutes pour agir, chacune dans leur particulier, leurs ressorts propres & individuels; & qui cependant sont toutes attachées comme autant de fruits aux branches d'un même tronc : elles en tirent la chaleur & la vie. Ce tronc est l'air que nous respirons. Il passe, &

repasse

repasse sans cesse par nos poulmons dans toute l'étendue de nos corps; d'où il sort par les issues de l'insensible transpiration; formant ainsi du dedans au-dehors, & du dehors au-dedans, une circulation qui dure autant que la vie, & qui nous attache à l'univers comme les parties integrantes de sa vaste machine.

VII. Il se fait d'autres circulations dans notre intérieur; telle est celle du sang, qui du cœur va dans toutes les parties par les canaux des arteres; d'où il revient au cœur par les veines. Telle est cette autre circulation de quelques humeurs, qui du centre du corps se portent à sa circonférence, & de sa circonférence au centre, par une sorte de continuelle oscillation qui répond aux alternatives du jour & de la nuit. Ces circulations, comme autant de roues engrainées les unes dans les autres, reçoivent leur premier mouvement de la premiere; ensorte que c'est immédiatement de l'air que nous respirons que nous empruntons le principal aliment de notre vie. Tout simple qu'il paroît, il est fort composé; & s'il nous étoit

permis de nous écarter plus long-tems de notre principal objet, pour en faire une exacte analyse, nous verrions comment il est capable de dominer assez puissamment sur toutes nos humeurs, non-seulement pour leur donner, comme je viens de le dire, ce premier branle, qui meut, & agite leurs masses ; mais encore pour leur procurer en détail de quoi entreprendre, & poursuivre leurs plus secrettes fermentations.

VIII. Ainsi les saisons deviennent, par le ministere de l'air qu'elles reglent, & temperent, ou plutôt les divers tempéramens de l'air réglés, & déterminés par le gouvernement des astres qui président aux saisons, deviennent, dis-je, le premier mobile de notre machine: & ce n'est que par cette longue suite d'opérations que nos humeurs acquierent leurs différens dégrés de perfection. Cependant il se fait tous les jours quelque emploi des sucs nourriciers ; mais c'est de ceux qui ont été si longtems à se préparer ; pendant que peu à peu les autres se cuisent, s'exaltent, & se digerent. L'excessive acrimo-

nie des sucs fermentés est plus promptement émoussée par l'emploi de la nouvelle nourriture; parce que cette opération n'éxige que très-peu de préparations. Enfin, la sérosité, comme l'humeur la plus dissipable, est tous les jours réparée, & à très-peu de frais; susceptible qu'elle est de si peu d'altérations avant que d'être mise en œuvre.

IX. On convient donc que si ces événemens qu'on peut dire extérieurs, étoient les seuls que la nature exécute, ils n'exgiroient pas de si longs délais. Mais il s'agit encore de travailler à la réparation de cette prétieuse liqueur, de ce baume, ou de ce principal aliment de la chaleur naturelle, qu'on appelle humide radical, & qui fait comme la base des humeurs. Il en faut tirer la matiere de ce qu'il y a de plus intérieur dans les alimens; il la faut épurer, cuire, digérer, perfectionner; en un mot lui donner cette consistence qui approche le plus près de la perfection de celui que la nature nous a d'abord fourni. C'est pourquoi il convient d'établir comme un princi-

pe certain, que, pour l'entretien de notre vie, il se fait dans notre corps deux opérations très-différentes, l'une fort prompte, l'autre très-lente. Et pour ce sujet, nos alimens sont d'abord partagés en deux parties, dont l'une est employée sur le champ, pendant que l'autre reçoit de longues préparations avant que d'être mise en œuvre.

X. Je ne dois à présent approfondir ni l'une ni l'autre. Cette nouvelle découverte nous engageroit dans de trop longues discussions, qui trouveront leur place dans le traité d'Anatomie que je pourrai bien-tôt publier. Mais ce que nous devons conclure en général, qui importe à notre dessein, est qu'il se prépare dans nos entrailles différentes humeurs, qui exigent pour leur perfection un détail de parties fort différent de celui que nous proposent nos Anatomistes anciens & modernes. Il leur faut à chacune des laboratoires particuliers; elles y sont préparées dans des tems fort inégaux, & par des moyens fort différens; &, soit qu'elles en sortent, où qu'elles s'y distribuent, c'est

par autant de méchaniques diſtinguées ; d'où elles pénétrent en de communs réſervoirs, où elles reçoivent enfin les impulſions, & les déterminations générales, qui entretiennent leur circulation.

XI. Comme il y a toujours dans cette admirable machine des humeurs actuellement préparées, & d'autres qui ſont prêtes à l'être, je veux dire auxquelles il ne manque que très-peu de façon, & d'autres enfin qui ne ſont qu'ébauchées, & d'autres toutes récentes, l'ouvrage ſubſiſte, comme s'il étoit complet. On ne s'apperçoit ni de ſon commencement, ni de ſa fin. Ce cours ſi égal de préparations uniformes fournit pour la vie comme un tiſſu très-uni ; & il eſt de cette méchanique à peu près comme de celle d'une Pendule, où le perpétuel circuit des roues, & le recommencement aſſidu des mêmes mouvemens, forme une longue ſucceſſion de forces & de puiſſances, qui ſemblent n'être que d'une ſeule piéce.

XII. Concluons déſormais de tout cela que, comme à chaque préparation

que reçoivent ainſi en détail les humeurs, il s'en dégage un récrément, parce que ce n'eſt qu'en diſſolvant, & en purifiant, que ces préparations s'exécutent ; il y a de ces récrémens qui ſe ſéparent tous les jours, & d'autres, qui exigent des intervalles plus étendus. Les uns ſont plus abondans & plus groſſiers ; les autres plus délicats & plus ſubtils. Ceux des premieres digeſtions ſont plus terreſtres. Ceux des ſecondes, ou des troiſiémes, le ſont moins à proportion. Enfin, à meſure qu'ils deviennent plus volatils, leurs vertus augmentent & ſe multiplient ; mais par une méchanique très-ingénieuſe, il ſe fait de tels retours des uns ſur les autres, qu'ils temperent en ſe mêlant ce qu'ils ont, ou de trop groſſier, ou de trop volatil, ou de trop âcre, ou de trop ſulphureux, ou de trop aqueux ; & ainſi de leurs autres qualités. Les ſels trop exaltés ſont adoucis par les envelopes des ſouffres ; & les ſouffres d'une conſiſtence, ou trop huileuſe, ou trop étherée, ſont réduits à de juſtes qualités par le mélange des ſels.

XIII. Ainſi ſont engendrées tant

de ſortes de conſiſtences, bilieuſes, ou ſanguines, ou pituiteuſes; ces efflorescences ſi variées de la maſſe des humeurs, qui tranſpirent continellement par les iſſues toujours ouvertes des ſueurs, ou de l'inſenſible tranſpiration; ces urines chargées d'un ſel lixivieux; enfin tant d'autres excrémens où domine toujours la ſalure âcre, corroſive, urineuſe, enfin plus ou moins approchante des ſels ammoniacs.

XIV. La plûpart de ces récrémens ont leurs réſervoirs diſtingués, où ils ſe cantonnent, pour s'y cuire & s'y digérer, ou pour y recevoir les mélanges, avec leſquels ils doivent ſe façonner en de nouvelles conſiſtences. Mais plus un ordre ſi régulier eſt composé, plus il ſe déconcerte aiſément; & la plus grande partie de nos maux n'a pour cauſe que ſes dérangemens. Peu à peu il ſe fait certains amas contre nature. Les parties les contiennent faute de les pouvoir écarter; & ces matieres, d'abord crues, indigeſtes, n'y font ancunes impreſſions ſenſibles, juſques à ce qu'ayant acquis par leur ſéjour des qualités nouvelles, comme d'être devenues

âcres, corrosives, elles irritent les lieux de leurs domiciles. Ce sont des ennemis domestiques qui se déclarent enfin; & les maladies, qu'ils produisent, & qu'on croiroit volontiers si soudaines, & si promptes, ont néanmoins des commencemens très-éloignés. Ainsi le Proverbe, *que les maladies viennent à cheval & s'en retournent à pied*, est fort souvent très-opposé à l'expérience. Leur cause est plus promptement emportée par les remedes, qu'elle n'a été à se produire. Mais renfermons-nous désormais dans l'examen de la cause de nos Fievres en particulier.

---

## CHAPITRE IV.

*Que c'est dans l'estomac, & dans les entrailles, que s'engendre la matiere des Fievres Malignes, & spécialement de celles d'aujourd'hui.*

I. LE corps humain est construit de maniere, qu'outre une infinité de petites glandes, & de vaisseaux excretoires;

crétoires ; pour ſequeſtrer les récrémens des humeurs, à meſure qu'elles s'affinent, & ſe purifient, il y a différens reſervoirs communs, qui ſe communiqnent & aboutiſſent enfin dans les entrailles, qui ſont tout à la fois, & les receptacles généraux de tant de récrémens, & les premiers laboratoires de la digeſtion. Je ne ferai ici remarquer qu'en paſſant les avantages d'un ménagement ſi ingénieux. Ces récrémens, remplis qu'ils ſont d'une acrimonie très-diſſolvante, deviennent les premiers diſſolvants que la nature emploie à la diſſolution des alimens ; d'ailleurs, comme ils ſont caractériſés ſuivant les différentes qualités de chaque tempéramens, par divers mélanges plus ou moins ſubtils, aqueux, ſulphurés ; ils les impriment tellement dans les corps, qu'ils ſervent tout à la fois, & à les diſſoudre, & à déterminer le choix des principes qui en doivent être dégagés. Car du même morceau de pain dont le bilieux alimente ſa bile, le pituiteux nourrit ſa pituite, le ſanguin en répare ſon ſang, & le

mélancholique sa mélancholie. Ce morceau, indifférent à chaque espece, contient en soi mille & mille parties, qu'elles ne font que choisir & arranger suivant des combinaisons qui s'étendent jusqu'à l'infini. Car si les hommes, dont la variété est incomprehensible, en sont par cette raison si avantageusement réparés; il n'est point d'animaux sur la terre qui n'en tirent les mêmes avantages, sans qu'il en coûte le moindre changement, ou à leurs tempéramens, ou à leur inclinations. L'ours, le lion, le tigre, en repaissent leur férocité, comme le lapin, & le liévre font leurs craintes, & leurs mélancholies.

II. Comme il n'arrive aucune maladie d'une maniere nécessaire, mais qu'elles sont toutes au contraire autant d'événemens hors d'œuvre échapés à la trop vaste combinaison des mouvemens naturels, ce ne peut être que par une exacte observation de ces mouvemens qu'on peut découvrir ce qu'elles ont de plus intérieur & de plus caché. Jamais la nature ne se dément; & elle fait toujours regner dans les maladies, même les plus irrégulieres, un

ordre constant & absolu. Ainsi c'est parce que la plus grande partie des récrémens de la masse des humeurs distille dans les entrailles, où d'ailleurs il se trouve une sorte de limon, que ces entrailles produisent d'un récrément qui leur est naturel, & d'un reste plus ou moins considérable de la masse de nos alimens après leur dissolution, qu'il s'en produit un mélange d'un caractere tout nouveau, lorsqu'à l'occasion de quelques causes supérieures, ces distillations récrémenticieuses ont contracté dans les veines une trop violente acrimonie, & qu'elles trouvent dans les entrailles des matieres également dégénérées. Ce qu'il y a de plus épais, & de plus grossier, absorbe, lie, empâte, ce qu'il y a de plus liquide, & de plus délicat; il s'en forme une masse, qui, suivant le tems & les dispositions naturelles, s'affaisse, & se colle comme un enduit dans le fond de l'estomac, & des entrailles, ou s'extravase en se mêlant avec les matieres qui se digerent, & produit ainsi ces flux de ventre critiques, que l'on doit plutôt regarder comme d'heu-

reuſes décharges que fait la nature de ce qui l'embarraſſe, que comme de véritables maladies.

III. L'événement des ſaiſons ne contribue pas médiocrement à ces productions. Souvenons-nous donc de ce que nous diſions tantôt de leur empire, & des moyens par leſquels elles l'exercent. Elles font par leurs changement que ces diſtillations naturelles des humeurs dans l'eſtomac, & que ces autres matieres contre nature qui s'y trouvent, prennent le long de l'année des caracteres différens. Au printems, elles ſont plus aqueuſes & plus abondantes; elles ont dans l'été une conſiſtence plus liée, plus ſulphureuſe, plus épaiſſe; leurs ſels s'ouvrent & deviennent plus âcres, plus urineux; la continuation des chaleurs acheve de les développer dans l'automne, & rend leur limon moins fluide; enfin, aux approches de l'hiver, ce limon commence à ſe diſſoudre, & à devenir, par le mélange des matieres nouvelles, moins ardent, & moins corroſif. Nos goûts, & nos alimens changent tout de même. Au printems, nous les aimons plus

solides, & plus chauds, que dans l'été ; où les petits fruits, les légumes naissans, les plantes tendres, & délicates, les chairs toutes nouvelles, & pleines de sucs rafraîchissans, temperent l'acrimonie des dissolvans trop exaltés. Tout cela continue, & se mesure avec les qualités de l'automne. Ses fruits plus solides, & moins succulens, répondent à sa chaleur & à sa sécheresse. Ils sont plus solides encore pour l'hiver, qui, en s'humectant peu à peu, vient tout fondre & réfroidir. Alors nous rebuterions les fruits de l'été ; comme dans l'été nous trouverions insipides & peu délicats, ceux qui nous ragoutent durant l'hiver.

IV. Heureux les hommes qui, toujours insensibles à de si grands changemens, ne se trouvent jamais que comme d'une seule piéce ! Au contraire, quelles disgraces dans la vie lorsqu'avec des humeurs, s'il faut ainsi dire, moins ductiles, & qui ne se peuvent assujettir à l'empire des saisons, on en ressent toutes les atteintes par mille sortes de combats intérieurs ! Conserver dans l'été, ou dans l'automne, les

crudités du printems, ou se trouver dans l'hiver avec la même chaleur que dans l'été, c'est être véritablement malade. Il est des hommes à l'égard des saisons, comme des peuples de divers climats : c'est pour cela qu'il n'est point de si dangereux voyages que ceux qui se font par des transports rapides en des pays fort opposés.

V. C'est un grand malheur dans la pratique de la Médecine, que nous ne puissions avoir des ephemerides assez précises de ce qui se passe en nous de la part des saisons, & de nos tempéramens, pour en établir des regles sûres. Nous ne sommes tout au plus susceptibles que des grands événemens. Les autres échapent à notre attention. Ainsi, sans prétendre beaucoup particulariser les choses, nous pouvons conclure en général que c'est par les erreurs du printems qu'on devient ordinairement malade dans l'été, comme dans l'automne, ou dans l'hiver, on souffre à cause des saisons qui ont précédé; j'entens de ces maladies spontanées qui se contractent peu à peu, & nullement de ces autres qui naissent sur

le champ, comme à l'occasion d'un exercice trop violent, d'une trop forte, & trop assidue contention d'esprit, d'une débauche, & de quelques autres événemens de cette espece. Encore peut-on dire qu'ils auroient souvent moins d'effet s'ils ne trouvoient pas de favorables dispositions dans la dépravation du sujet. Il ne faut qu'un peu de vent pour abattre un fruit quand il est mur, quoiqu'il eût auparavant résisté à de violens orages.

VI. Ainsi se font, & se concentrent, dans nos entrailles les amas de ce qu'il y a dans le sang de trop âcre, & de trop corrosif, amas qui s'incorporent & se lient avec le limon qu'ils y trouvent affaissé, & collé comme un enduit dans le fond de leurs membranes. Il en est à peu près de ce limon, comme de cette crasse tartareuse, qui, se détachant peu à peu des meilleurs vins, se précipite au fond des bouteilles, & s'y colle couche sur couche. Pour l'en détacher, il faut du sable, ou de la chaux vive avec de l'eau. Des déterfifs moins âcres seroient inutiles, & ne feroient que glisser des-

ſus. Mais ſi-tôt que la ſaiſon de l'effervescence des ſeves de la vigne commence à agir, vous voyez qu'inſenſiblement ces croutes vineuſes s'humectent, ſe rarefient, ſe diſſolvent & ſe réuniſſent enfin au vin, dont elles étoient ſorties.

VII. On ne ſçauroit déterminer au juſte le tems où ces matieres âcres commencent à ſe dégager de la maſſe des humeurs; mais il y a de l'apparence que c'eſt peu à peu, particulierement dans ces perſonnes, dont nous avons vu cette année un ſi grand nombre d'attaquées dans le ſein même de la plus parfaite ſanté. D'où il faut conclurre qu'on porte ſouvent ſans les connoître comme les ſemences des plus grandes maladies, & qu'elles ſont long-tems inconnues avant que de ſe manifeſter.

VIII. Au reſte, on peut dire que de tels amas ſe font par des moyens ſi naturels, qu'on les prendroit volontiers plutôt pour des ſuites néceſſaires de la conformation des entrailles, & de leurs opérations, que comme des événemens extraordinaires. De-

là néanmoins je ne voudrois pas conclure que leurs effets se doivent toujours ressembler. Ils produisent dans certains malades ces cours de ventre périodiques ; dans quelqu'autres ces nausées, ces vomissemens, qui les fatiguent quelquefois à jeun ; ceux-ci ont des coliques avec des salivations importunes ; ceux là des flux d'urine abondans, ou des sueurs nocturnes ; quelquefois la Fievre précede ces crises, & en devient comme la *promotrice*, & doit passer plutôt pour un effort que fait la nature en se délivrant de ce qui l'incommode, que pour une véritable maladie.

IX. C'est particulierement dans les saisons de l'été & de l'automne que ces sortes de mouvemens critiques deviennent plus fréquens. Alors les matieres sont plus abondantes, & dans les paroxysmes ou mouvemens de leur exaltation. D'ailleurs, la nature est plus vigoureuse, & plus puissamment secondée par l'activité des saisons. A quoi l'on pourroit encore ajouter que les hommes s'occupent à de plus violens exercices ; & qu'enfin la terre, qui

ſe découvre par la récolte des moiſſons, remplit l'air d'un atmoſphere plus groſſier.

X. En effet, c'eſt alors que les Fievres éphémeres, continues, tierces, & doubles tierces, les Fievres inflammatoires, & les putrides, enfin les Fievres pourprées & malignes de toutes les eſpeces, ſe rendent plus commnnes, & ſouvent plus dangereuſes. Pour peu qu'on les examine toutes en détail, & qu'on en faſſe de juſtes comparaiſons, on découvrira tant de rapport entre leurs cauſes, qu'elles ne ſembleront diſtinguées que par les divers dégrés de l'acrimonie qui conſtitue leur eſſence. Je ne prétens rien dire de cent incidens ſuperficiels que tout le monde connoît, & dont il ſeroit ici inutile de faire un triſte détail; mais quelle preuve plus convainquante pourrois-je donner de cette vérité que la révolution qui ſe fait ſi régulierement de toutes ces fievres, dans les ſaiſons de l'été & de l'automne? En a-t-on vu quelques années exemptes; &, ſi elles ne ſe manifeſtent pas toutes d'une même façon, ne le font-elles pas d'une

autre ? Les cruelles dyſenteries des années précédentes, peuvent paſſer pour des productions de la même nature. Dans un Traité particulier des dyſenteries, j'ai démontré comment elles naiſſent d'un âcre corroſif volatil ſulphuré, qui cauſe dans les membranes des inteſtins des fluxions éryſipelateuſes (*a*). Ainſi, ſuivant que cet âcre s'allie ou avec les parties huileuſes du ſang, ou avec ſa ſéroſité, ou ſuivant qu'il eſt, comme je l'ai dit, plus fixe ou plus volatil, enfin plus ou moins enveloppé, il ſuſcite mille différens ſymptômes. Prothée prenoit moins de formes, & ſes métamorphoſes étoient moins étonnantes.

XI. Mais quoi ? dira-t on ſans doute, ſeroit-il poſſible qu'un limon, d'abord ſuppoſé ſi doux, ſi indolent, pût inſenſiblement contracter par le ſeul ſéjour qu'il fait dans les entrailles, de ſi funeſtes qualités ; ou que ces qualités puſſent être tellement cachées, qu'à ſe ſe développer dans peu d'heures, elles devinſſent capables de produire de ſi

(*a*) Ce Traité ſera rendu inceſſament public chez le même Libraire.

grands effets ? Car, je le dois répéter ici, ce sont les hommes les plus forts, les plus vigoureux, qui ont péri plus promptement ; sur-tout dans ces premiers tems du regne de ces Fievres, où leur caractere n'étoit pas encore suffisamment connu. Vous auriez dit que la mort en faisoit un choix tout particulier, pendant qu'elle négligeoit mille personnes délicates & mal habituées. Cette observation est importante. Car ce qu'elle m'a semblé avoir de plus étonnant est précisément ce qui a davantage contribué à m'en faire découvrir la cause. En effet plus les hommes sont d'un âge parfait, & d'un tempérament robuste & vigoureux, plus la chaleur dont il sont animés est active & puissante. De-là leurs humeurs contractent une salure plus dominante, plus âcre, plus corrosive ; & le limon de leurs entrailles devient plus épais & plus gluant. Par conséquent l'un & l'autre doivent agir avec plus de force, c'est-à-dire, d'une maniere plus dissolvante, & plus maligne dans le moment de leur dissolution.

XII. Il en est de ces amas ainsi recelés dans les réduits les plus secrets

de de nos entrailles à peu près comme des fruits. D'abord terreſtres & ſans ſuc, peu à peu ils s'abreuvent d'une ſeve abondante, s'étendent, ſe rarefient, & acquierent avec une ſubſtance légere & délicate un ſuc délicieux à meſure que la chaleur les meurit, & les perfectionne. Car ſoit qu'il s'agiſſe de notre ſanté ou de nos maladies, la nature agit toujours d'une maniere égale. La différence du ſuccès ne vient que de ce que nos intérêts particuliers ne s'accordent pas toujours avec ſes loix générales. Sans ceſſe elle paſſe de la crudité des matieres à leur maturité, & de-là à leur corruption. Elle fermente indifféremment les humeurs loüables, & les vicieuſes. D'où il réſulte qu'avec un bon tempérament on ſe porte bien, & qu'avec un mauvais on eſt malade, ou valétudinaire.

XIII. De même donc que chaque ſaiſons de l'année a, comme par privilege, le pouvoir de remuer ſes ſujets particuliers; & que, par exemple, dans le tems que la vigne entre en fleur les vins s'agittent dans les caves les plus

profondes, & s'y fermentent, ſans que les matieres d'une autre eſpece ſoient le moins agitées; il arrive dans nos entrailles que, ſuivant les rapports que les matieres vicieuſes qu'elles contiennent ont avec les ſaiſons, elles ſe rarefient, s'exaltent, bouillonnent, & que par l'irrégularité ou de leurs agitations, ou de celles qu'elles produiſent dans nos humeurs, elles ſuſcitent différentes maladies. S'enflent-t-elles en ſe rarefiant outre meſure dans le fond de l'eſtomac; & leurs ſels exaltés qui s'échapent, & ſe diſſipent, en piquottent-ils les membranes; elles produiſent des nauſées importunes, des vomiſſemens, & des flux de ventre. Ou bien ces matieres ſe précipitent-elles dans les entrailles, ou entrent-elles en partie dans les veines; ce ſont des Fievres avec des cours de ventre; dont le ſort répond toujours aux qualités des forces avec leſquelles la nature en ſoutient, ou les mélanges, ou les évacuations.

XIV. Nos Fievres Malignes n'arrivent ainſi qu'à la maniere des fauſſes criſes: car lorſque la nature man-

que de forces pour en ſoutenir les mouvemens, elle cede à la mauvaiſe qualité des matieres. Mais examinons déſormais plus en détail le caractere de ces matieres ; &, après avoir diſcouru en général de celles qui conviennent à toutes les Fievres pourprées, obſervons celles des Fievres Malignes de cette année.

---

## CHAPITRE V.

*De la cauſe des* Fievres *Malignes de cette année* 1710, *& de l'eſpece de ſcorbut qui en a augmenté la malignité.*

I. LA cauſe des Fievres Malignes de cette année n'eſt différente de celle des autres Fievres, que parce qu'elle s'eſt trouvée plus âcre, plus urineuſe, plus corroſive ; qu'elle a davantage diſſout les humeurs ; enfin, qu'à l'occaſion de cette diſſolution extraordinaire, elle les a miſes dans une plus grande confuſion, & même trop

souvent porté ses atteintes jusques dans la substance du cerveau ; d'où nous avons jugé qu'elles avoient un caractere scorbutique. Disons donc en passant quelque chose du scorbut.

II. Nous n'en avons point encore de juste définition. Les Auteurs qui en ont traité l'ont plutôt décrit que défini. Etonnés de la diversité de ses symptômes, autant que de leur grandeur, ils se sont imaginés qu'il y avoit dans sa cause quelque chose d'aussi varié & d'aussi mystérieux. C'est pourquoi, après lui avoir donné les noms d'hydre à sept têtes, de Prothée, & l'avoir fait tantôt acide, tantôt alkali, & quelquefois l'un & l'autre tout à la fois ; ils ont laissé le Lecteur dans l'étonnement, & le malade sans secours.

III. Je n'en dois ici parler qu'en passant, & d'une maniere générale, parce que jai dessein d'en discourir à fond, lorsque je ferai l'histoire des humeurs. Car le scorbut est un de ces vices généraux, où elles tombent le plus facilement. Il consiste précisément dans cette dépravation de la salure du sang,

qui,

qui, de salée volatile qu'elle étoit naturellement, dégénere peu à peu dans un âcre fixe corrosif, & quasi de la nature de l'huile de tartre *par défaillance.* Alors, comme je l'ai d'abord expliqué, elle dissout, découpe, brise, & déchire les nœuds qu'elle avoit formés. C'est dans les veines comme un cautere fondu, qui corrompt toutes les humeurs.

IV. Voulez-vous avoir une idée juste d'un effet si funeste? Versez sur du sang à l'instant répandu dans un vaisseau tenu chaud comme les chairs, de l'huile de tartre faite par défaillance; vous verrez comment il s'y fait premierement un départ d'une grande partie de sa sérosité; secondement un épaississement de ses parties sulphureuses, & salines, qui, en se dissolvant, prennent une consistence de limon d'une couleur aussi plombée & livide qu'elle étoit rouge auparavant. Mais il faut observer que, si vous ne versez que peu de cette huile, le sang restera seulement dissout; & que ce n'est que son abondance qui le sophistique ainsi; surtout quand le tartre est devenu plus fixe

par la violence, & la longueur de la calcination. Les âcres volatils n'y causent pas de si grands changemens. Aussi observe-t-on que le scorbut est d'autant plus funeste que sa cause en dégénérant est devenue plus fixe : & on a observé dans le cours de nos Fievres Malignes, que celles qui en participoient davantage affectoient le cerveau avec plus de violence, & résistoient plus puissamment à toutes sortes de remedes.

V. Il ne faut qu'une once de sel de tartre bien calciné pour corrompre une barrique du plus excellent vin. Et ce qu'est au vin, cette corruption qui le rend poussé par la trop grande exaltation de sa salure devenue trop âcre & trop dissolvante, est scorbut dans le sang.

VI. On n'a pas observé dans le commencement du regne de nos Fievres des caracteres aussi évidens de leur mélange scorbutique, qu'elles en ont fait voir dans la suite. Ils se manifestent tous les jours de plus en plus ; & à mesure que nous avançons dans l'automne, ils deviennent encore plus évidens par l'ex-

cès de leur acrimonie. C'eſt que dans l'été les matieres étoient plus diſſoutes, plus enveloppées par ces ſouffres délicats, qui en émouſſoient l'acrimonie, & qui ſe ſont peu à peu diſſipés.

VII. On a même obſervé, que dans les lieux où les Fievres ont moins régné, les fluxions ſcorbutiques ſont devenues plus fréquentes. Elles occupoient les gencives, le fond de la gorge, tout le pharynx, & quelquefois avec tant de malignité qu'après y avoir produit dans peu d'heures des ulceres ſans nombre, le malade, qui ne pouvoit avaler, tomboit dans une extrême défaillance, & mouroit quaſi ſans aucune apparence de Fievre. On peut croire que par une ſorte de mouvement critique la nature ayant fait ſur ces parties le dépôt des matieres qui auroient cauſé dans les veines une Fievre violente, & de grandes douleurs dans la tête, ſubſtituoit un plus grand mal à un autre. Quelquefois auſſi ce mal eſt devenu moins fâcheux, lorſque l'on a trouvé des ſujets aſſez robuſtes pour ſoutenir les ſaignées aux veines jugulaires, & les fortes purga-

tions qu'il falloit faire pour évacuer ces dépôts.

VIII. Je crois que l'analogie de la salure salivaire avec celle qui étoit alors dégénérée donnoit occasion à ces fluxions. Quelles autres raisons auroient pu les déterminer à choisir ainsi les glandes salivaires, & toute l'étendue des chairs, & des membranes, où elles sont dispersées ? Diroit-on qu'étant les émonctoires naturels du cerveau il s'en déchargeoit sur elles ? Non, car il n'a paru dans aucune de ces Fievres que le cerveau, une fois abreuvé, ait eu assez de force pour s'en dégager, & en décharger le dépôt dans quelques autres parties. Jamais les crises n'ont été si rares.

IX. Pour en comprendre la raison, il faut sçavoir que le propre des âcres, tels que nous les supposons dissouts dans les humeurs, est de se fondre dans la moindre humidité, & que, lorsqu'ils sont dissouts, il est quasi impossible de les en séparer. Il est plus aisé de les détruire. Le linge ou le papier, une fois abreuvés d'huile de tartre, ne sechent jamais, ou, s'ils le font dans les

grandes chaleurs ; à la moindre humidité de l'air, ils se r'humectent. Ainsi du moment que le cerveau, de toutes nos parties la plus humide, & du tissu le plus délicat, est une fois pénétré par ces sortes de sels, ils se lient, & s'unissent si fort dans sa substance, que c'est sans retour. Cet événement est la cause des plus funestes accidens de nos Fievres. Lui seul a produit ces léthargies, ces délires, ces douleurs de tête cruelles, enfin les transports au cerveau, que l'on n'a jamais pu surmonter.

X. Ainsi il y a bien de la différence entre ces sortes de transports, & ceux qui arrivent dans les Fievres ordinaires. Il ne faut pour causer ces derniers, qu'une trop grande quantité de sang qui s'éleve plus rapidement à la tête qu'il n'en revient ; les veines en sont excessivement remplies ; toutes les membranes en sont chargées, les sinus que forme la dure mere ont peine à le contenir ; tout le cerveau est enflamé, ou bien il est rempli par les vapeurs qui s'élevent quelquefois des entrailles. Toutes ces choses s'unissent à

ſa ſubſtance, ſans s'allier avec elle, & la corrompre ; d'où vient qu'elles cedent aux premiers efforts que fait la nature, & s'évacuent en cent différentes manieres. Souvent même il ne faut qu'une ſaignée à la veine jugulaire, ou des ventouſes appliquées ſur les épaules, ou enfin des lotions aux jambes avec la ſaignée du pied, pour tenir lieu de ces criſes. Mais ces ſecours ont rarement réuſſi dans nos Fievres Malignes. Quelquefois à l'occaſion d'un ſaignement de nez, qui ſembloit devoir ſoulager le malade, on à eſſaié d'en ſuivre l'indication par l'ouverture de la veine jugulaire; le malade n'en recevoit aucun ſoulagement. Il s'en trouvoit même quelquefois plus affoibli. C'eſt que le ſaignement, comme on l'obſervera dans la ſuite, dépendoit plutôt de l'extrême diſſolution du ſang que de ſon abondance. En effet, on a vû très-rarement guérir ceux qui avoient ſouffert de pareilles hémorrhagies; & l'expérience que j'en ai me fait conclure comme un aphoriſme certain que dans toutes les Fievres pourprées, & de cette ſorte de malignité

qui naît d'un âcre trop dissolvant, les hémorrhagies, de quelque nature qu'elles soient, sont toujours, ou funestes, ou d'un très-dangereux pronostic. Par la même raison, les saignées réussissent mal. Aussi n'en trouve-t-on quasi jamais de justes indications dans le pouls du malade. Il est mou, petit, profond; vous le trouvez sous une peau dure & seche, enveloppé de chairs molasses & sans ressort. Mauvais signes, ils annoncent la décadence du malade.

XI. On a observé dans plusieurs maladies que, plus les hemorrhagies étoient considérables, plus ils étoient couverts de pourpre, & que ce pourpre étoit plus livide. Il doit passer pour une marque convainquante de l'extrême dissolution du sang. Car le pourpre n'est pas autre chose qu'une infinité de petites équimoses produites par des gouteletes de sang extravasé dans le tissu de la peau. Naturellement il n'y pénetre point; ses canaux aboutissent à d'autres plus petits, où il n'y a que le suc nourricier, & la sérosité qui lui sert de véhicule, qui puissent

pénétrer ; si ce n'est dans ces endroits coloriés de couleurs vermeilles, où quelques petits vaisseaux sanguins sont répandus, à peu-prés comme des laines de diverses couleurs sur un canevas. Mais quand il arrive que le sang est trop dissout, & par conséquent trop chargé de l'âcre urineux qui l'a dissout, ce n'est que difficilement qu'il se sépare de la sérosité ; & ce qui y reste, passant au-delà des vaisseaux, va jusques dans ceux de la peau ; où trouvant enfin des routes trop étroites, il s'arrête, & en brise la plûpart, ou pour les trop étendre, ou parce qu'il les ronge, & les déchire, par l'acrimonie de ses sels. Alors il s'extravase aux environs, & produit la petite équimose, ou le pourpre.

XII. C'est par cette raison que l'on voit souvent un malade couvert de pourpre après une saignée. La liberté qu'elle procure au sang ; le plus grand mêlange qu'elle occasionne des matieres âcres & bilieuses qui séjournent dans les entrailles, dans la masse des humeurs ; enfin la confusion qu'elle augmente entre les diverses parties de ces humeurs,

humeurs, sont autant de raisons de l'abondance, & souvent de la malignité de ce pourpre. Au reste il en est, comme tout le monde sçait, de différentes especes. Il y en a de vermeil, de rouge, de violet, de livide, & de noir. Ces taches se font par les mêmes raisons méchaniques ; mais elles expriment diversement par la variété de leurs teintes les différentes consistences des dissolvans qui les ont produites. Plus ces sels sont âcres & fixes, plus leur couleur est noire, ou livide. Leur malignité est aussi plus grande, par les raisons que j'ai déja expliquées; ou plutôt ce pourpre dénote une plus grande malignité. Car il n'est rien par lui-même. C'est l'effet d'une cause secrete, dont il ne fait qu'annoncer le mauvais caractere. D'où vient que c'est une erreur populaire, qu'il est bon de détruire en passant, de dire que le pourpre est sorti des veines lorsqu'il paroît sur la peau, & qu'il y rentre lorsqu'il disparoît

XIII. De cette premiere erreur il en naît une autre. On prétend qu'il le faut faire sortir avec les cordiaux,

& les élixirs; mais il est évident par ce que j'ai ci-devant expliqué, qu'on ne fait alors qu'en augmenter la malignité. On aiguise l'acrimonie des sels. Car plus ces remedes précipitent la fermentation des humeurs, & plus il en développent la salure, & la font dégénérer. Cette précaution ne pourroit tout au plus avoir lieu que dans ces cas où la malignité peu abondante, feroit penser que la salure légere, qui dissout une petite partie du sang, n'étant répandue que dans quelques portions de sa sérosité, s'écarteroit dans le tissu de la peau; & que par le dépôt qu'elle y feroit, au moyen de toutes ces petites extravasations, ou équimoses purpurines, de tout ce qu'elle auroit de plus malin, elle éloigneroit de la masse sang tout ce qui pourroit être contraire à sa pureté. Mais alors le mal seroit peu considérable par lui-même; & la vigueur du tempérament auroit assez de force pour n'avoir besoin d'aucun secours: tout est favorable aux petits maux pendant que les grands triomphent de tout.

XIV. J'approfondirois davantage

l'hiſtoire du Pourpre, ſi je n'étois pas obligé d'en faire un long détail dans le Traité du Scorbut. Il en eſt comme une légere ébauche; & je puis dire, à ce ſujet, que ſi dans le cours de nos Fievres il n'a pas été auſſi abondamment répandu ſur la peau, qu'on l'a vu quelquefois dans des Fievres moins malignes; c'eſt parce que le cerveau retenoit concentré dans dans ſa ſubſtance la meilleure partie de la ſalure qui l'auroit produit. Auſſi a-t-on obſervé que les malades qui ont péri le plus promptement, ont été tout d'un coup frappés d'une exceſſive douleur de tête; qu'ils ſont tombés dans le délire dès le ſecond, ou le troiſiéme jour, & le lendemain en léthargie, ſans quaſi laiſſer voir de marques pourprées dans toute l'étendue de leur peau. C'eſt pour cela que je me ſuis rarement amuſé à conſulter ces taches. Au premier aſpect du malade, à ſon air accablé, à ſon pouls molaſſe, petit, languiſſant, à ſes chairs comme de laine, à ſa peau ſeche & aride, & à pluſieurs autres ſignes de cette eſpece, j'en découvrois à l'inſtant & la cauſe & l'effet.

XV. La Fievre ne m'a jamais paru le plus violent ſymptôme. Quelquefois elle a commencé par des accès très-réglés en tierce, & en double-tierce ; mais vers le troiſiéme ou le quatriéme jour, ſa malignité s'eſt déclarée, & du moment qu'elle l'a été il n'y a plus eu d'intermiſſion. La tête ſe rempliſſoit de plus en plus ; les douleurs devenoient plus violentes ; l'inſomnie plus laborieuſe ; ou bien c'étoit une douleur *orbe*, & comme d'ivreſſe, avec un ſommeil léthargique, que le malade ne pouvoit ſurmonter, & qui ne devenoit pas moins funeſte que l'inſomnie. Il y a de l'apparence qu'alors les humeurs étoient plus aqueuſes que ſalées ; & qu'avec une ſorte de conſiſtence glaireuſe, & comme d'une gomme adragant fondue, elle noyoit en quelque façon les eſprits, ou les aſſujettiſſoit à la maniere des narcotiques, à meſure qu'elle inondoit le cerveau.

XVI. Au reſte, on peut dire que jamais Fievres Malignes, n'ont plus régulierement conſervé l'ordre & la qualité de leurs ſymptômes. C'eſt une obſervation qui ne m'a pas médiocre-

ment ſurpris. Elle eſt auſſi de l'illuſtre Monſieur Rabut, dont je ne dois jamais parler ſans éloge, & qui mérite par de ſi juſtes titres qu'on diſe de lui, comme d'Hippocrate, (*a*) *Homme pour ſon pays, d'un don très-précieux*. Néanmoins à l'occaſion de quelques tems froids & pluvieux, qui ſuccéderent aux chaleurs de l'été dans le commencement de l'autômne, on vit ſe joindre à ces Fiévres certaines eſpeces de fauſſes pleuréſies catarrheuſes : mais du moment que ces froids ont ceſſé, elles ont repris leur premiere conſtitution.

XVII. On a obſervé que les cours de ventre ont plus rarement accompagné ces Fievres à meſure qu'on s'eſt avancé dans l'été, & que les malades ont auſſi rendu moins de vers; mais que les douleurs de tête ſont devenues bien plus violentes, & que les forces ſe ſont plus promptement diſſipées. Les taches pourprées ont auſſi moins paru. Il s'eſt trouvé beaucoup de malades avec un ventre très-pareſſeux. Leurs urines, peu abondantes, avoient rarement quelques ſignes de co-

(a) *Pretioſſimi doni vir.*

ction. Elles étoient *verjutées*, & sans sédiment. Mais à mesure que les accidens diminuoient, elles se coloroient d'un jaune lixivieux, & déposoient un peu de limon *bricqueté*.

XVIII. Les sueurs n'ont point paru dans les commencemens du regne de ces Fievres; le cours de ventre crud & de très-mauvaise odeur les empêchoit. Vers la fin de l'été, lorsque ces évacuations sont devenues moins considérables, on a vu suer quelques malades; mais très-peu avec succès. Au bout d'une couple de jours, les sueurs cédoient à un nouveau cours de ventre, ou à quelque dépôt, qui sembloit rassembler dans un seul lieu tout ce qu'il y avoit de malin répandu dans les veines.

XIX. Ces dépôts deviennent très-communs, depuis que nous sommes dans l'autômne. Ils occupent la base de la langue, les glandes sublinguales, les amygdales, tout le pharynx, & laissant la respiration libre, empêchent quelquefois absolument d'avaler. Souvent l'humeur est d'une telle acrimonie, qu'elle y produit cent petits ulceres;

ſouvent auſſi elle ne fait que gonfler beaucoup les parties, & les attendrir.

XX. Plus ces dépôts ſe ſont faits promptement, & moins le cerveau a été attaqué, & la maladie a été longue & dangereuſe. On a encore obſervé depuis la diminution des chaleurs qu'il ſe faiſoit à la décharge du cerveau certaines diſtillations catarrheuſes, qui tomboient tantôt dans la poitrine, & cauſoient avec une toux fréquente, & douloureuſe, quelque difficulté de reſpirer; & qui tantôt s'imphiltrant dans divers muſcles du thorax, produiſoient de fauſſes pleuréſies très-douloureuſes. C'étoit quelquefois par des douleurs errantes fort aiguës, & quelquefois par des points fixes, dont le malade ne pouvoit ſouffrir les élancemens qu'avec de grands cris. Cependant ſon pouls étoit toujours mou, foible, petit; ce qui faiſoit penſer que ces douleurs venoient plutôt par des humeurs flatueuſes, violemment rarefiées, que par quelques dépôts éryſipelateux ou inflammatoires, comme dans les pleuréſies ordinaires. On a auſſi obſervé,

mais beaucoup plus rarement, quelques péripneumonies du caractere de celles qu'on appelle péripneumonies d'hiver. Elles sont toujours très-dangereuses; mais avec les principes scorbutiques que nous avons accusés, elles deviennent quasi toujours mortelles.

XXI. Dans le commencement du regne de ces Fievres, la plus grande partie de ceux qui mouroient devenoient après leur mort flagellés de couleurs livides, outre une infinité de taches pourprées répandues par tout leur corps. Ces couleurs occupoient particulierement les épaules, le dos, & les fesses; quelque fois leur visage en étoit également marqué. Il leur sortoit par le nez une abondante mucosité verdâtre, & quelquefois puriforme. L'intérêt de connoître la cause & les principaux effets d'une si grande maladie, a fait entreprendre l'ouverture de ces effroyables cadavres; &, à dire vrai, on avoit besoin pour le faire, d'une violente passion de servir le Public. La mort, toujours terrible, & menaçante, devient dans ces sujets mille fois plus à craindre. C'est

en braver toute la malignité; & porter intrépidement ses mains dans son sein, lorsqu'il est le plus empoisonné.

XXII. Les découvertes qu'on y a faites n'ont pas été grandes; mais elles ont confirmé le sentiment où l'on étoit d'abord que la malignité la plus terrible laisse moins voir ses traces, que les autres maladies. Elle ne va quasi pas au-delà du sang, & des esprits; & les parties solides n'en souffrent que rarement les atteintes. Ce qu'il y avoit dans celles-ci de plus oxtraordinaire, étoit que la substance du cerveau paroissoit beaucoup ramollie, que ses ventricules étoient remplis d'une abondante mucosité glaireuse, & quelquefois puriforme; enfin, que les sinus formés par la duremere étoient prodigieusement tendus, & gonflés par l'abondance d'un sang noir & grossier, mais coulant comme celui des poissons. Au reste, je n'ai vu aucuns abcès couler par le nez, aucun pus véritable. Mais le Public étonné par la mauvaise qualité des matieres, prend souvent pour pus ce qui n'en a qu'une très-légere apparence.

## CHAPITRE VI.

*De la Méthode & des Remedes nécessaires à la guérison des Fievres Malignes.*

I. JAmais je n'ai vérifié tant de fois la vérité de ce fameux Aphorisme d'Hippocrate, qui nous apprend que, *Le succès est toujours heureux de l'évacuation des choses qui pechent, & qui doivent être évacuées* (a). Il m'a servi comme de flambeau au milieu des ténébres de mille doutes, trop souvent d'une si difficile discussion, & j'avois besoin pour me déterminer de toute ma confiance dans ce fameux Auteur, & des regles de ce bon sens, sur lequel il a fondé toutes ses maximes; enfin de la nécessité du tems qui me pressoit. Il n'y en avoit point à perdre; & j'ai cent fois expérimenté que la promptitude du remede en augmentoit très-

(a) *Evacuatio, si qualis debet, fiat, conducit, & facile tolerant; sin minus, contra fit.* Aph. 2. lib. 1.

considérablement le succès.

II. C'étoit pour évacuer du fond de l'estomac l'amas des humeurs, d'abord qu'il commençoit à se rarefier, & à se dissoudre. Les âcres lixivieux, dont il étoit chargé, le rendoient si coulant, si fluide, qu'il se répandoit quasi à l'instant dans les veines. Hors de là, toute sa malignité demeuroit sans effet; mais, en se développant dans leur sein, ils causoient la Fievre & le transport au cerveau.

III. Quelquefois la Fievre sembloit prévenir cet épanchement, & ce n'étoit qu'à la suite de son premier accès que le vomissement, ou le cours de ventre, ou enfin, la douleur de tête, se manifestoient. Mais y il a bien de l'apparence qu'il falloit que déja quelque petite partie de ce funeste levain fût développée du fond de l'estomac, & mêlée dans le sang, pour en causer le désordre. Rien ne se dérange sans cause dans une machine si bien concertée. Peut-être aussi qu'à l'occasion de quelques travaux extraordinaires, ou de quelques irrégularités dans le régime de vivre, la Fievre occasionnée suscitoit

l'effervefcence des matieres contenues dans les entrailles. C'eft ainfi qu'il ne faut qu'une fecouffe legere pour abbatre un fruit quand il eft mur. En effet nous avons vu des malades qui n'accufoient qu'un exercice un peu violent, une fatigue de quelques jours, des chaleurs incommodes, une légere débauche, enfin diverfes chofes qu'une difpofition favorable furmonteroit fans effort; mais quit mettent en défordre tout ce qui fe trouve mal difpofé.

IV. Les malades qui d'abord ont beaucoup vomi, & dont le cours de ventre a été très-abondant, ont eu quelquefois moins de Fievre, & des douleurs de tête moins cruelles. Ainfi cette crife devenoit favorable, lorfqu'elle naiffoit plutôt d'un effort de la nature que de l'irritation d'une matiere exceffivement corrofive. Cette matiere l'a été en effet quelquefois fi fort, que l'on pouvoit croire que la fortie des vers, & même leur mort, n'avoit pas d'autre caufe; auffi a-t-on pris pour de mauvais fignes l'évacuation de cette forte de pourriture.

V. Les vers, nés de la corruption,

& qu'à ce ſujet un fameux Arabe appelle pourriture animée, exigent cependant des ſucs ſi doux, ſi balſamiques, qu'ils periſſent, ou qu'ils ſont chaſſés, dès qu'ils leur manquent. C'eſt pour cela que les meilleurs tempérammens en nourriſſent plus que les autres; & qu'ils ſont ſi fort ſucceptibles de la mauvaiſe qualité des humeurs, qu'ils n'en peuvent long-tems ſoutenir les atteintes. D'où vient qu'il eſt peu de ces grandes maladies produites par une entiere dépravation du tempérament, où l'on n'en voie ſortir. Ils meurent ſouvent dans les entrailles, & c'eſt toujours un mauvais ſigne par ces raiſons-là.

VI. Il n'étoit pas difficile de connoître quand les évacuations naiſſoient des efforts de la nature, ou de la mauvaiſe qualité des humeurs. Les Malades étoient promptement ſoulagés ou dans la derniere décadence. Car la matiere morbifique, devenant d'autant plus fluide, & coulante, qu'elle étoit plus conſidérablement chargée de ſels âcres & corroſifs, ſe gliſſoit dans les

veines alors encore plus abondamment, qu'elle ne sortoit par les vomissements & les selles.

V I I. Pour en comprendre facilement la raison, il faudroit premierement avoir vu comment, pour rendre certaines couleurs plus fluides & plus penétrantes, on ajoûte à leur dissolution quelque partie de fiel de bœuf ; & sçavoir en second lieu qu'un des principaux usages de la bile qui s'épanche dans nos entrailles, est de produire le même effet dans le chyle. Elle lui donne une sorte de liaison ; elle rend ses parties plus coulantes, & plus fléxibles. L'amas morbifique a toujours paru tenir beaucoup du caractere d'une bile corrompue. Les Malades n'ont pas vomi autre chose. C'étoit comme une huile très-dissoute, & qui, par le moyen des âcres, se dissolvoit très-aisément dans l'eau ou la serosité.

VIII. En effet on a observé qu'à mesure que le malade s'agitoit par les violentes secousses du vomissement, il augmentoit & sa fievre & sa douleur de tête. C'est qu'alors il exprimoit plus

abondamment par les compreſſions des muſcles de l'abdomen, & par l'activité du mouvement periſtaltique des entrailles irritées, l'humeur vicieuſe, & corrompue dans les veines. Comme les entrailles n'en étoient pas moins enduites, que l'eſtomac, les ſelles & le vomiſſement alloient à leur commune décharge.

I X. Auſſi pour imiter ce procédé de la nature, on ſe hâtoit de procurer par un prompt vomiſſement une criſe ſalutaire. Et quand même on n'auroit pas eu pour garant de cette bonne conduite, la raiſon qui fait clairement connoître qu'aux maux de plenitude, il faut une évacuation; & que cette évacuation doit être précisément de la matiere qui péche, & par les voies les plus courtes & les moyens les plus prompts; l'expérience des bons ſuccés l'auroit pleinement juſtifié.

X. Mais au contraire, lorſque, confondant l'eſpece des tranſports au cerveau de nos Fievres avec les tranſports ordinaires, on a cru qu'il falloit tirer du ſang du pied, on cauſoit du même coup deux grands

maux. En vuidant les veines, on pompoit plus abondamment des entrailles; & l'on affoibliſſoit conſiderablement le malade. Auſſi n'a-t-on quaſi point vu d'heureux ſuccés de ces ſaignées, & le malade qui les a pu ſoutenir a-t-il eu beſoin de toute ſa force; la douleur de tête n'a point diminué; la Fievre ne s'eſt point calmée, & ce n'a été qu'après l'évacuation de l'eſtomac, & des ſelles, qu'il s'eſt ſenti ſoulagé.

XI. Les ſaignées du bras ont encore été moins favorables; parce qu'elles cauſoient moins de diverſion. Et même on a vu rarement guérir ceux qui ont ſouffert dans les commencemens des hémorrhagies, ou par la bouche, ou par le nez, ou par les hémorrhoïdes. Elles ont été moins funeſtes après les évacuations du ventre; & l'on a ſaigné avec ſuccès quelques malades que l'émétique & les laxatifs avoient déſemplis.

XII. Souvent on a trouvé le malade ſi affoibli dès le premier jour, qu'au lieu de l'évacuer, on a cru qu'il ſeroit plus utile de le fortifier par

de

de bons cordiaux. Les confections d'hyacinthe & alkermes, l'élixir de de propriété, l'eau de canelle, celle de mélisse ; enfin plusieurs autres remedes à peu prés de cette espece, ont été employés ; mais sans beaucoup de succès. L'extrême décadence, en si peu de tems, marquoit un épanchement bien prompt, & fort abondant, d'une humeur très-maligne. Cette malignité même occasionnoit, par les raisons que j'ai expliquées tant de fois, & la promptitude, & l'abondance de cet épanchement. C'est pourquoi les cordiaux, qui ne servent qu'à l'aiguiser, s'il faut ainsi dire, davantage, confirmoient le mal, au lieu de le guérir, augmentant par leur chaleur l'acrimonie, & la disposition de la matiere.

XIII. Il s'en faisoit tout à la fois deux effets bien différens. Car ces humeurs corrompues augmentoient la décadence du malade par leurs plus grande dissolution ; pendant que ses esprits en étoient récréés & fortifiés ; mais pour peu de tems. Le cerveau, qui de moment en moment s'abreuvoit de plus en plus, les enveloppoit comme dans un nuage épais.

XIV. Figurez-vous une grosse éponge, dans laquelle il se filtre continuellement une liqueur limonneuse, sans qu'il se dégage rien du limon qu'elle y laisse, vous aurez une image du cerveau, & de ce qui s'y passoit. Car à mesure que par le cours de la circulation du sang, celui qui dans les entrailles s'étoit chargé des humeurs corrompues, pénétroit dans la substance du cerveau, il les y déposoit; la disposition naturelle de cette partie la rendant propre à la retenir concentrée dans ses glandes. Et à mesure que le sang s'en déchargeoit ainsi, & continuoit ensuite son cours, d'autre également corrompu en venoit augmenter le dépôt.

XV. Diroit-on pour cela, que le sang péchoit ou en quantité, ou en qualité? Non sans doute; & par lui-même, il n'avoit jamais été plus sain. Pourquoi donc l'évacuer? il étoit bien plus naturel d'en retrancher l'humeur qui le corrompoit, & d'en intercepter promptement le commerce.

XVI. Quoique les douleurs qui accompagnent les maladies doivent passer

pour leur plus cruel symptôme ; il est d'un Médecin habile de n'en pas toujours considérer avec chagrin les les divers caracteres. Sans elles il seroit quelquefois fort embarassé. Jamais il ne devineroit le lieu de l'ennemi qu'il doit combattre. Elle sont comme le cri de la nature, qui s'en plaint, & qui l'indique : souvent même elle le désigne, & le décrit. En effet, la cruelle douleur de tête de nos malades, & son augmentation continuelle, apprenoient, & le dépôt des mauvaises humeurs dans le cerveau, & sa continuelle augmentation. Ensorte que l'on jugeoit que sans cesse, les entrailles se vuidoient, & que le cerveau se remplissoit.

XVII. Rarement on a vu ceder ces douleurs aux saignées. Au contraire, le saignement de nez les a souvent suivies. Les mal-habiles gens crioient, courage ; l'abondance y est encore, une seconde saignée fera mieux. Alors le pourpre livide & noir paroissoit ; le délire commençoit, la léthargie succédoit enfin. Toujours des selles crues & très-puantes : & des urines *verjutées* , &

ſans odeur, comme celles des mourans.

XVIII. Le ſuccès de l'émétique étoit bien plus heureux. Combien de fois, pouſſé quaſi par le déſeſpoir, l'ai je donné à des malades qui ſe plaignoient d'une douleur de tête ſi grande, que je craignois qu'aux moindres ſecouſſes du vomiſſement, ils n'en puſſent ſupporter la force! L'évacuation les guériſſoit. La douleur ceſſoit par la décharge de leur cerveau. Mais c'étoit dans les commencemens, & lorſque la ſubſtance du cerveau n'étoit encore que mouillée, s'il faut ainſi dire, & non pas intérieurement abreuvée par la malignité.

XIX. Je n'ai point obſervé de tems précis pour ce funeſte abreuvement. Il dépendoit particulierement de l'acrimonie, plus ou moins corroſive, de l'humeur, & de la qualité plus ou moins humide du cerveau.

XX. A ce ſujet, je dois faire obſerſerver, qu'il en eſt à peu prés des fibres de cette partie comme de ces plantes aquatiques, qui, bien que toutes d'eau en apparence, ont néanmoins une ſorte d'enduit très-leger, & im-

perceptible qui les rend impénétrables à l'eau, au milieu de laquelle on les trouve. Elle glisse dessus. Cette fine fleur de vernis prévient toutes les erosions que la salure qui les environne pourroit leur faire; & cette défense leur est d'autant plus abondamment donnée, qu'elles ont plus de force & plus de vigueur. Vous observerez à peu près la même chose, mais moins manifeste, dans les autres plantes des campagnes. Dans quelques-unes c'est comme une poussiere très-légere; dans quelques autres, ce sont de petits poils, qui forment un velouté d'un pareil effet. Les plumes des oiseaux, les écailles des poissons, en un mot, toutes les choses exposées aux atteintes de l'air & de l'eau sont également munies contre l'acrimonie de leur salure. Le cerveau ne se défend donc de l'humilité qui l'abreuve, que par une méchanique à peu près égale; ensorte que plus il est fortifié, moins ces sortes d'inondations l'entament, & le corrompent.

XXI. C'est pour cela qu'il y a eu des malades, qui au bout de huit &

dix jours, recevoient de l'émétique le même bien que d'autres dès le premier début de leur maladie; pendant qu'on en voyoit qui dans le commencement même n'en étoient pas guéris. Il leur restoit toujours une douleur aggravante, avec une sorte de délire, qui les fatiguoit, dès qu'on cessoit, ou de les soutenir par quelques interrogations, ou qu'on les laissoit s'efforcer à prendre quelque sommeil.

XXII. Souvent aussi l'émétique trouvoit, ou des matieres si abondantes, ou si fortement attachées dans le fond de l'estomac & des entrailles, qu'il n'emportoit que ce qui s'en dissolvoit peu à peu; en sorte que de ce développement insensible, & du passage qui s'en faisoit dans la masse du sang, la maladie étoit à chaque moment renouvellée. C'est pour cela, qu'après les premiers efforts de l'émétique, on joignoit l'usage des laxatifs propres à fondre, & à découper ce qui restoit d'humeurs; à prévenir leur fermentation par leurs parties embarrassantes, & tempérantes; enfin, à les en-

traîner doucement par les selles.

XXIII. Ainsi on faisoit à la fois deux choses très-importantes. On prévenoit en *reincrudant*, s'il faut ainsi dire, les matieres, leur trop prompte exaltation; ce qui, à l'égard de ces Fievres, s'appelloit rafraichir : & à mesure qu'on assujettissoit ainsi ces matieres, on les entraînoit par les selles. Il y avoit toujours dans ces laxatifs des parties déterſives, qui, en ratissant legerement les entrailles, en détachoient, comme l'émétique avoit fait du fond de l'estomac, ce qu'il y avoit d'adherant. Et l'on s'en trouvoit si bien, que l'on en continuoit l'usage pendant plusieurs jours.

XXIV. Quelques-uns ont prétendu faire une chose approchante par de grands breuvages de jus d'herbes & de ptisanes, dans lesquelles ils dissolvoient quelques grains de tartre émétique. Mais, outre que ces grands breuvages affoiblissent trop les levains de l'estomac, ils en relâchent les fibres, & en éteignent la chaleur. C'est là ce que les malades appellent leur affadir le cœur, & leur ôter tout le goût, & l'appetit. D'ailleurs on tient les entrail-

les dans une telle agitation, que les matieres n'y sont que remuées, sans aucune évacuation suffisante. Aussi a-t-on observé que les malades ne laissoient pas pour cela de tomber dans les plus fâcheux accidens ; ce qui n'est jamais arrivé, lorsque les matieres ont été abondamment, & promptement évacuées. Car enfin, elles seules sont le mal ; elles corrompent le sang, infectent le cerveau, affoiblissent les esprits. Tant d'accidens cessent du moment que leur cause est enlevée ; & il n'est point de voie plus courte que celle du vomissement.

XXV. Fortifier un estomac impur par les plus excellens élixirs, c'est ne faire que mettre en mouvement tout ce qui l'infecte. Ces précieuses liqueurs agissent à la maniere des dissolvants, qui rarefient & volatilisent tout. Le soleil agit de même par sa chaleur. Et comme il augmente les odeurs les plus agréables par une plus abondante rarefaction des sels volatils huileux qui les produisent ; il multiplie tout ce que les cloaques ont de vapeurs puantes, & malignes. Aussi observoit-on dans

ces Fievres, que la douleur de tête augmentoit à proportion qu'on échauffoit davantage le malade; & que le délire même en devenoit plus violent, & l'insomnie plus laborieuse.

XXVI. Mais comme, suivant l'usage de la Pharmacie ordinaire, on ne se sert pas des élixirs les plus actifs; & que les Apotiquaires n'ont ordinairement rien de plus que les confection d'hyacinthe, & alkermes, & l'élixir de propriété, avec les eaux de canelle & thériacale, on observoit que les potions que l'on en composoit devenoient plutôt laxatives que subdorifiques. C'est que toutes les substances *bolaires* & *crétacées*, qui entrent dans ces confitures arabesques, (j'appelle ainsi l'une & l'autre confection) sont plus absorbantes que dissolvantes; & qu'elles ne font que se précipiter en limon dans le fond de l'estomac, au lieu de rarefier les sucs. Les coraux, les yeux d'écrevisses, les fragmens précieux, sont bien dépouillés de vertus cordiales; &, si les autres drogues auxquelles on les associe ne leur faisoient honneur, il y a long-tems qu'ils se-

roient décriés ; merveilleux remedes pour les petits maux, & par conséquent d'un grand usages, lorsqu'on veut ne pas faire grand chose.

XXVII. Ainsi l'émétique s'est trouvé le véritable spécifique contre ces maladies ; & je ne doute point qu'à l'avenir on ne l'emploie avec le même succès dans toutes les Fievres de l'été, & de l'automne. On le préféroit d'abord aux purgatifs, parce que l'on a observé que dégageant plus promptement l'estomac, & par une voie plus abrégée, il prévenoit beaucoup d'épanchemens de l'humeur morbifique dans les veines, auxquels les laxatifs pouvoient d'abord donner lieu. Car, pour agir, ils doivent fondre, & dissoudre beaucoup ce qu'ils purgent ; & c'en est assez pour occasionner cet épanchement ; outre que n'agissant pas avec la même activité que l'émétique, ils n'emportent que ce qu'il y a de superficiel, & de plus dissout. Mais d'abord que l'estomac étoit bien désempli, ils trouvoient excellemment leur place. Il n'y avoit plus à emporter que des restes bien préparés à l'évacua-

tion; outre qu'en passant par les entrailles, il les évacuoient à leur tour, comme parties de leur compétence.

XXVIII. Ainsi déterminé à l'émétique, on ne s'est plus attaché qu'à choisir le plus sûr, & le moins mal faisant. On les avoit éprouvé tous. On sçavoit par expérience que l'ipecacuanha, si excellent lorsque les matieres sont moins difficiles à dissoudre, & à évacuer, n'agissoit que foiblement dans ces Fievres; passant même plutôt par le bas que par le haut; & quelquefois restant sans effet, parce que son âcre volatil sulphureux demeuroit absorbé dans le limon qu'il ne pouvoit dissoudre, & remuer.

XXIX. Le tartre émétique auroit mieux réussi; mais on lui a préféré le vin émétique, parce qu'il agissoit mieux encore, & qu'on sçavoit d'ailleurs que le premier est très-sujet à de mauvais retours.

XXX. S'il est préparé avec la crême de tartre, il ne se dissout que très-difficilement; & ce n'est que dans l'eau bouillante, ou dans d'autres liqueurs aqueuses également chaudes; cedant ainsi plutôt à l'excès de la chaleur

qu'aux qualités de son véhicule. D'où vient qu'il se précipite dans le fond de l'estomac & des entrailles, où il s'attache comme un puissant corrosif; & produit, par les cruelles irritations qu'il cause, quelquefois des vomissemens & des sels excessives, sans même qu'il soit possible de les arrêter. J'avoue que ces malheurs arrivent rarement. On les prévient par la diminution de la dose: mais n'est-ce pas assez qu'ils menacent pour inquiéter un Médecin? On lui préfere donc le tartre soluble émétique; & alors c'est un cautere dissout, que vous mettez dans l'estomac. D'ailleurs il est également comme l'autre chargé de ces pointes minérales, roides, aigues, inflexibles, qui font tout le venin de l'antimoine. Il n'y a que des estomacs robustes & fortement enduits de glaires, & d'autres matieres visqueuses, & gluantes, qui n'en soient jamais blessés.

XXXI. Le vin émétique n'a aucun de ces défauts. La teinture minerale dont il est chargé est si légere, ses atômes sont d'ailleurs si heureusement tempérés par l'acide intérieur qui lie

les parties dont la liqueur du vin eſt compoſée; enfin cette liqueur, par elle-même cordiale & fortifiante, aide ſi heureuſement l'eſtomac dans ſon action, qu'on ne peut trouver dans ce genre de remede plus accompli. On le tempere cependant encore très-ſouvent par le mélange de la manne, & du ſéné, ſelon que l'on veut qu'il agiſſe plus doucement, & qu'il ſe partage par le haut, & par le bas. Je pourois joindre à mes expériences celles de Monſieur le Doiſne, mon cher confrere, & l'ancien Médecin de l'Hôtel-Dieu de la ville d'Angers. Mais peut-être que les raiſons que je viens de donner prévaudront à toutes les autorités des adverſaires du vin émétique.

XXXII. Au reſte ce remede convient dans une infinité de maladies, ſans convenir au malade. Il ſeroit avantageux de déſemplir puiſſamment leur eſtomac, mais ils n'en peuvent ſoutenir l'opération. L'humeur morbifique, précipitée au fond de l'eſtomac, laiſſe ſes parois nuds, où l'émétique porte toujours quelques atteintes fâcheuſes. Mais cet inconvénient ne s'eſt rencon-

tré que rarement dans nos Fievres. Car, de quelque délicateſſe qu'aient été les perſonnes, il a paru que leur eſtomac étoit ſi enveloppé dans toute ſon étendue, que l'émétique n'avoit jamais trop d'action. Il eſt vrai qu'émouſſé par la manne, il agiſſoit moins vivement. On doit neanmoins excepter les enfans, auxquels pour plus grande précaution, on s'eſt contenté de donner l'ipecacuanha; mais on le réiteroit deux ou trois fois de ſuite, à proportion de l'évacation & de leurs forces.

XXXIII. Ce qui cauſoit ſouvent le plus d'embarras étoit un cours de ventre aſſez abondant; parce qu'il affoibliſſoit le malade, ſans le ſoulager, & qu'il paroiſſoit plutôt ſymptômatique que critique. De-là on jugeoit que les laxatifs, qui auroient produit le même effet, n'auroient pas mieux réuſſi; parce qu'ils n'auroient pas déſempli ſuffiſamment l'eſtomac, & que l'acrimonie de l'humeur, qui la rendoit ſi fluide & ſi coulante, faiſoit qu'il s'en engageoit peut-être autant dans les veines, qu'il en paſſoit par les ſelles. Ainſi on en revenoit à l'émétique malgré

cette évacuation. Mais il falloit pour cela que le malade ne fût pas considérablement épuifé, & que fon cerveau ne fouffrît pas beaucoup. Alors on donnoit le vin émétique pur; parce que la manne & le fenné auroient trop violemment rompu fon action, & déterminé par les felles; ou, lorfqu'à raifon de la trop grande diffolution des matieres on n'ofoit s'en fervir, car il ne falloit jamais trop effaroucher les humeurs, on préféroit l'ipecacuanha, dont on augmentoit la dofe, & dont on réiteroit les prifes. Mais encore une fois, ce remede ne convenoit que lorfqu'on ne pouvoit mieux choifir. Il refte toujours après fon action quelque chofe de ftiptique, qui empêche la liberté du ventre; événement contraire au bien du malade; car cette liberté a toujours été le plus fûr moyen de fa guérifon.

XXXIV. Mais encore une fois, l'émétique demandoit un tems favorable. Il falloit s'en fervir dès le début du mal; & je n'ai vu périr que ceux qui ne l'ont pris que fort tard, & après avoir été tracaffés par des potions

cordiales, ou affoiblis par les faignées.

XXXV. On s'imaginoit qu'il falloit donner beaucoup de remedes contre les vers, parce qu'on en voyoit rendre; mais ils cédoient au mal, au lieu d'en être la cause. La mauvaise qualité de la matiere les chassoit. Qui n'a point de ces fâcheux habitans? Je n'ai gueres examiné de cadavres, quoique j'en aie ouvert ou fait ouvrir un très-grand nombre, sans y en trouver. Ainsi je ne pense pas qu'ils soient toujours contemporains des mauvaises humeurs qui causent les maladies où ils paroissent; cependant je n'ai pas de bonnes raisons pour le nier absolument.

XXXVI. Le vin émétique est un des plus excellens remedes contre les vers. Lorsqu'il passoit par les selles, il en sortoit beaucoup plus qu'après quelques autres remedes que ce fût.

XXXVII. Voilà en général la pratique que j'ai vu réussir le mieux. Au reste je crois qu'il seroit inutile de rapporter plusieurs petits secours, dont on aide les malades, lorsqu'on

s'eſt ſervi des grands remedes, & des grands ſpécifiques. Rapporter tous les mouvemens, & toutes les variations des douleurs que ſouffre un malade, & les autres ſymptômnes qui ne ſont qu'acceſſoires ou dépendans des principaux, c'eſt comme, ſi pour faire l'hiſtoire d'un naufrage, on prétendoit compter tous les mouvemens qu'a ſouffert un vaiſſeau avant que de périr. Les principaux événemens ſuffiſent ; lors particulierement qu'on ne prétend écrire que pour des Lecteurs intelligens.

XXXVIII. Ainſi je ne n'ai rapporté dans ce chapitre que les deux principaux remedes dont je me ſuis ſervi pour la guériſon de ces Fievres, perſuadé qu'il ſeroit inutile de dire, que, ſuivant que quelquefois j'ai vu le malade trop affoibli par les évacuations, je l'ai fortifié par les cordiaux, ranimé par les élixirs, ragouté par les meilleurs vins. Comme rien n'éloigne tant un malade de la ſanté que la maladie, au lieu d'affecter pour lui un regime de vivre abſolument conforme à ſon état, je le rapproche le plus qu'il m'eſt poſſible de ſes premieres manie-

res. Si un peu de vin & d'eau, que je préfere toujours à de faſtidieuſes tiſanes, augmentent quelquefois un peu la Fievre; le malade en devient plus fort; & en ſoutient mieux l'accès. On ne meurt que de foibleſſe. Ce ne ſont jamais les maux qui nous tuent; c'eſt qu'on ne les peut ſoutenir. Ils ſont toujours extrêmes & funeſtes, pour des tempéramens trop délicats. Les plus robuſtes les rendent médiocres, & leur réſiſtent facilement. Auſſi le grand art de la Médecine eſt d'un côté, de fortifier le malade pour l'aider à réſiſter au mal, pendant que d'un autre côté il en emporte la cauſe par ſes remedes.

XXXIX. On fortifie donc le malade après qu'on l'a évacué; & ce qui, au tems de ſa plénitude, auroit pu augmenter ſon mal, lui devient très-favorable après l'évacuation. Paſſons donc déſormais à quelques obſervations qui confirment le bon ſuccès de notre méthode.

## DERNIER CHAPITRE.

### *Obſervations.*

I. UNe femme de vingt-cinq ans, d'un tempérament ſanguin-pituiteux, ſaine pendant tout le tems de ſa groſſeſſe, tomba apoplectique dans le moment de ſon accouchement. L'enfant lui fut arraché. La violence de la douleur la réveilla. Elle reprit ſes ſens, & ſe plaignit d'une extrême douleur de tête, avec beaucoup d'envie de vomir. On lui donna une potion cordiale, elle retomba dans ſes premiers accidens. Toutes les évacuations convenables à ſon état furent ſupprimées. On lui appliqua les ventouſes ſur les cuiſſes, & ſur les épaules, ſans qu'elle ſe ranimât. On la crut mourante. Je fis donner le vin émétique pur. Après une demi-heure il fit ſon effet. La malade vomit beaucoup d'abord, & fit enſuite de grandes ſelles. Elle en fut ſoulagée. Le ſoir on lui donna une po-

tion avec l'élixir de propriété, la teinture de caſtor, les deux confections d'hyacinthe & alkermes, & le vin d'abſinthe. Elle s'en trouva mieux. Le lendemain après une ſaignée du pied, les évacuations convenables parurent, & ſe paſſerent bien; elle fut guérie.

II. Une fille de dix-huit ans tomba fort malade, & comme frappée à la tête d'un coup de maſſue, tant la douleur étoit violente, avec une grande Fievre. Le lendemain ſes regles parurent aſſez abondamment, quoiqu'il n'y eût que huit jours qu'elle les eût eues ſuffiſamment. Le troiſiéme jour je la vis. La funeſte expérience de quelques autres auxquelles cette évacuation avoit fait ſuſpendre les remedes convenables, me fit juger que les reſpecter dans ces occaſions, étoit céder à un ſymptôme fâcheux; au lieu que le plus important étoit de dégager le cerveau, comme le premier mobile, & la ſource de toutes les puiſſances. C'eſt pourquoi ſur le champ, quoique la journée fût déja fort avancée, je lui fis donner deux onces de vin émétique dans l'infuſion de deux gros de

ſéné, & la diſſolution d'une once de manne. L'évacuation fut prompte, & conſidérable, par le haut, & par le bas. Celle du ſexe s'arrêta. La malade fut très-conſidérablement ſoulagée. Sa douleur de tête ceſſa dès les premiers vomiſſemens. Le lendemain, on entretint la liberté du ventre par des apozemes laxatifs. Quelques jours après elle fut guérie.

III. Le bon ſuccès de cette premiere expérience, fut confirmé par deux autres peu de jours après à peu près avec les mêmes circonſtances.

IV. De quelque conſidération que ſoit une évacuation accoutumée, quand elle n'eſt que ſymptomatique, elle cede toujours à celle des matieres qui la cauſent extraordinairement.

V. Ces regles dérangées avoient pour cauſe l'effervefcence, ou le bouillonnement des humeurs corrompues; leur retranchement a laiſſé en repos le ſang & les eſprits.

VI. Un homme de trente ans, d'une forte & vigoureuſe complexion, fut violemment attaqué par la Fievre

& par la douleur de tête; son ventre s'ouvrit un peu d'abord, il rendit trois grands vers morts. Le second jour, la douleur de tête augmenta. Le troisiéme son ventre devint paresseux. Il cracha un peu de sang, en saigna davantage par le nez. On lui en tira du pied; il parut couvert de pourpre, son ventre se rouvrit, le délire commença, il mourut le cinquiéme jour léthargique. Un autre, à peu près de la même constitution, tomba avec des accidens assez semblables. On lui ouvrit la veine jugulaire, il n'en reçut quasi pas de soulagement. Comme l'évacuation n'avoit pas été considérable, on la réitéra de l'autre côté, le lendemain, sans un plus grand succès. Il vomit beaucoup de bile verte. Le cours de ventre recommença. L'assoupissement succéda à l'insomnie. On lui appliqua les ventouses sur les épaules à plusieurs reprises. Il parut dessous un petit pourpre noir très-serré. On y mit les emplâtres de mouches cantharides, elles ne firent pas grand effet. Le sommeil passé, le délire succéda. Il parut manifestment qu'il augmentoit à

mesure que l'on donnoit des cordiaux, & que les selles devenoient plus dissoutes, & plus puantes. Le septiéme il mourut léthargique.

VII. Les saignées de la jugulaire ne désemplissent que les dehors du crane. Excellentes pour les douleurs de tête rhumatisantes, elles deviennent inutiles quand c'est dans la substance même du cerveau que l'engorgement se fait.

VIII. Les ventouses & les vésicatoires n'agissent qu'autant qu'ils sont aidés par les esprits. Leur action est légere sur des chairs éteintes, & ne convient jamais lorsqu'il y a une disposition prochaine à la mortification. La gangrene leur succede souvent dans ces cas.

IX. Les emplâtres au gras des jambes sont plutôt un supplice cruel qu'un remede. Vouloir guérir par l'excès de la douleur un malade accablé, c'est en hâter la mort. Il n'est pas étonnant de voir agir ces emplâtres; mais il est très-équivoque que le malade se trouve fort soulagé de l'évacuation qu'elles produisent dans ces parties. Ce que j'ai ob-

ſervé de plus certain eſt que le malade eſt plutôt guéri de ſon mal, que de ſon remede. Il n'en eſt pas ainſi de celles qu'on applique ſur les épaules.

X. Un homme de quarante ans ſaigna beaucoup du nez; ſes douleurs en parurent diminuées, le ſommeil léthargique ſucceda. Il fut couvert de pourpre, ſon ventre fut très-libre après quelques legers vomiſſemens. Les emplâtres aux épaules & au gras des jambes firent peu d'effet. On lui couvrit le dos de cornets, il ſua deux heures. Le délire augmenta, il mourut le cinquiéme jour léthargique.

XI. L'hémorrhagie étoit ſymptomatique, plutôt que critique; ainſi elle eſt toujours funeſte, parce qu'elle marque une cauſe très-irritante & diſſolvante dans la maſſe du ſang. Jamais les hémorrhagies ne ſont favorables, lorſqu'elles ſont cauſées par une extrême diſſolution du ſang; elles ſont toujours ſymptomatiques; & dans les mêmes cas les ſaignées faites mal à propos ont encore un plus mauvais ſort.

XII. Le pouls eſt le plus ſur témoin que l'on puiſſe interroger. Foible,

ble, mou, mais vîte & précipité, il marque une grande altération des humeurs. Sa consistence est bien différente, quand elles ne sont qu'agitées.

XIII. Une femme de quarante ans tomba malade. Sa Fievre fut d'abord peu violente, aussi - bien que sa douleur de tête ; mais sa foiblesse fut extrême dès les premiers jours. Son ventre s'ouvrit ; ses selles furent fréquentes, mais petites & comme de pure irritation ; la bile écumeuse & rouillée dominoit. Les urines avoient peu de couleur, & laissoient un dépôt plâtreux. Les trois premiers jours furent suivis d'un quatriéme meilleur. Le cinquiéme les premiers accidens recommencerent, & vers le soir ses regles parurent. Jusques alors on avoit respecté sa foiblesse & l'on n'avoit pensé qu'à la fortifier avec les cordiaux ordinaires; j'entens la confection d'hyacinthe & alkermes, le syrop d'œillets, & les eaux de melisse & de chardon benit. Le pourpre se manifesta en même-tems. La tête devint plus douloureuse. Elle se brouilla. L'écoulement assez considérable de ses regles suspendit tous les remedes pendant

deux jours. Cependant le cours de ventre augmentoit. On lui couvrit tout le dos de cornets : ils firent paroître beaucoup de Pourpre noir & livide. La ſueur ſucceda & dura dix heures, la malade en parut allegée ; mais pour très-peu de tems. Le ſommeil léthargique commença. On réitera les cornets, la ſueur ne revint point. Les ſudorifiques furent inutiles. La Fievre augmenta. Le dixiéme jour, la fluxion de poitrine ſe forma. L'onziéme elle mourut.

XIV. Il y a toujours beaucoup de danger à bruſquer la foibleſſe & la décadence d'un malade ; mais lorſqu'elle ſuccede promptement à des forces entieres, & ne paroît que l'effet d'un enveloppement des eſprits, & d'un embarras des humeurs, elle eſt moins à redouter. La trop reſpecter, c'eſt approuver les atteintes que porte l'ennemi. Il eſt plus ſûr d'évacuer puiſſamment tout ce qui la peut cauſer. On diſſipe le nuage, & les eſprits reprennent leur premiere vigueur.

XV. L'effet eſt le même de l'épuiſement & de l'éclipſe des forces ; mais les

suites sont très-différentes. A l'une l'élévation est funeste, à l'autre profitable. On n'augmente point les forces en diminuant les humeurs, mais on les réveille, quand on leur dérobe ce qui les obscurcit. C'est pour cela qu'il faut un grand discernement pour ne pas prendre le change, & que le Médecin devient souvent dans ces divers états complice du mal qu'il augmente, ou n'empêche pas.

XVI. Les décadences promptes des gens naturellement sains, forts, & vigoureux, ont bien l'apparence de n'arriver qu'à l'occasion de l'enveloppement des forces. Dans les personnes cacochymes, vieilles, & languissantes, elles tiennent plus de l'épuisement.

XVII. Un homme de cinquante ans tomba malade quasi sans Fievre, & sans douleur de tête, & seulement d'accablement, & de foiblesse. Le dégoût extrême, les nausées, quelques petites selles peu abondantes, les matieres crues & fort puantes, rouillées, & très-dissoutes, enfin l'insomnie, mais peu laborieuse, étoient ses principaux symptômes. Il brouilla un peu dès le

troisiéme jour. Tant d'accablement, avec des accidens si paisibles, firent juger qu'il n'étoit question que de le fortifier. On le fit. Le cinquiéme jour il saigna du nez. Le sixiéme il parut un peu de pourpre. Chaque jour sa foiblesse augmentoit vers le soir, & pendant les nuits ils étoit un peu plus mal. Le septiéme il tomba en délire. Le soir la distillation de son cerveau sur sa poitrine commença, elle continua jusqu'au neuf, il mourut sur le soir.

XVIII. Vous auriez dit un morceau de glace, qui fondoit entre vos mains sans mouvement. Sans effort, ou plutôt sans effets fort sensibles, le mal faisoit un extrême progrès; & ne fut bien connu, que lorsqu'il eut entierement pris le dessus. On attribuoit ce grand accablement à des fatigues considérables; & l'on ne se défioit point d'un mal qui laissoit le malade paisible, riant, & de bonne humeur.

XIX. Dans les tems suspects de malignité il faut toujours être sur ses gardes, & pécher plutôt par trop de précaution, que par trop peu. Les humeurs malignes, pour agir lentement, n'en

ſont pas moins dangereuſes. Il eſt des poiſons indolens, & d'autres très-douloureux. C'étoit aſſez de voir des dégoûts conſidérables & un grand accablement, pour craindre. L'accablement que le travail a cauſé ſe diſſipe par le repos; il augmente, quand ce ſont les humeurs qui le produiſent.

XX. Le ris & la bonne humeur d'un malade, ne ſont pas toujours d'un bon augure. Souvent l'indolence & le délire y ont plus de part que la raiſon; & comme il eſt toujours naturel d'être gai & réjouï avec la ſanté, la triſteſſe, ou le ſerieux, tout au moins, convient à la maladie. Le dérangement de ces états ſuppoſe toujours quelque choſe de ſuſpect.

XXI. Le malade étoit d'un tempérament pituiteux-mélancholique. Le progrès d'un mal conforme au tempérament, & qui n'eſt même en quelque façon qu'une ſuite de l'excès de ſa mauvaiſe qualité, ſe fait bien vîte, & fort imperceptiblement. Le Médecin doit avoir des yeux, auſſi-bien que des oreilles; & il faut qu'il juge de ſon malade, autant par la diſpoſition qu'il lui

voit, que par les plaintes qu'il entend.

XXII. Une femme de trente-cinq ans, forte, & vigoureuſe, eut une violente douleur de tête, avec beaucoup de fievre. Il y avoit trois mois qu'elle n'avoit été réglée. On lui tira du ſang du pied; elle fut ſoulagée. Le troiſiéme jour elle fut plus mal. Elle ſaigna du nez. On lui mit les jambes dans l'eau, & ſur le ſoir, on lui tira une ſeconde fois du ſang du pied. Ce fut ſans ſoulagement. Le cinquiéme on lui donna un lavement. Son ventre, aſſez libre les premiers jours, s'étoit fermé; les ſelles furent abondantes, & dégénérerent dans un cours de ventre peu violent. On prétendit l'aider par les tiſanes ameres laxatives. La malade en fut fort affoiblie. Le Pourpre parut le huitiéme jour. On prétendit le faire ſortir. Les cordiaux furent mis en œuvre. Le cours de ventre continua. La Fievre augmenta. La langue devint ſeche. Le délire commença. Le neuviéme jour fut un peu moins mauvais; Le dixiéme le devint beaucoup. Elle mourut léthargique le douziéme.

XXIII. L'équivoque des causes morbifiques cause de grands malheurs. La douleur de tête produite par le transport des regles auroit cédé à la saignée du pied; en cela très-différente de celde nos Fievres Malignes. Il en est de même du saignement de nez. S'il avoit été l'effet de la plénitude, & du transport, il auroit pareillement cessé. Produit par la dissolution du sang, il en devint plus fâcheux.

XXIV. Un homme de trente ans eut avec beaucoup de Fievre une douleur de tête fort aiguë, mais moins fixe que les ordinaires. Le soir elle augmentoit, il ne se plaignit point de maux de cœur. Le cours de ventre ne parut point. On le purgea avec les amers laxatifs. Il n'en fut pas soulagé. On réitera le remede. Sa douleur de tête augmenta. Le cinquiéme jour il sua de la tête, du cou, de la poitrine. On aida les sueurs. Elles devinrent le lendemain universelles : & durerent jusqu'au neuf, non pas égales, mais partagées en transpirations abondantes, & en sueurs. Le soir le cours de ventre reprit. Sa douleur de tête augmenta

avec le délire. On lui donna l'émétique, il resta quasi sans effet. La langue devint noire & découpée avec un bordé blanc. Le douze il mourut.

XXV. La nature à ses erreurs, comme l'art. Une évacuation substituée à une autre, sans que la matiere y soit absolument préparée, n'est jamais parfaite, parce que les matieres déterminées à une évacuation, changeant de consistence par des operations irrégulieres, ne s'évacuent jamais parfaitement. D'un côté il en coûte fort à la nature pour ce qui en sort; & ce qui reste en devient plus farouche & plus malin.

XXVI. Cependant on a vu quelques malades guéris par les sueurs; mais on peut dire que la constitution des humeuts avoit changé. Ce fut dans la fin de l'été, & lorsque les chaleurs devinrent plus grandes. Ensuite les pluies succéderent, & ce qui avoit été volatilisé pour les sueurs, faute de l'être assez, dégénéra dans des fluxions, qui occuperent tout le fond de la gorge. Il s'y mêla beaucoup de scorbut. Le gencives & les dents en furent

rent altérées. Alors il fallut changer de maximes. Car ſouvent, pour donner paſſage aux alimens & aux remedes, on fut obligé de ſaigner au bras & à la jugulaire.

XXVII. Un homme de ſoixante ans, d'un temperamment bilieux atrabilaire, après huit jours de langueur, eut une groſſe Fiévre; peu de douleur de tête; mais au bout de deux jours une fluxion dans le fond de la gorge, qui occupa tellement le pharynx, le tumefia, & l'ulcera même à tel point, qu'il ne lui fut pas poſſible, non-ſeulement d'avaller une goutte de vin, mais même d'en ſupporter l'attouchement. Son pouls étoit foible; cependant aſſez plein, mais d'un ſang épuiſé. Dans l'urgente néceſſité, on conſentit à la ſaignée à la jugulaire. Il mourut le huitiéme jour de ſa Fiévre.

XXVIII. Le Scorbut a beaucoup de part à toutes ces Fievres; & l'on a obſervé qu'il s'en eſt fait comme un partage; enſorte que ceux qui ont eu le plus de ſcorbut ont eu moins de Fievre, & que les autres au contrai-

re qui ont eu davantage de fievre ont eut moins de scorbut. Il s'est beaucoup plus manifesté dans la fin de l'été, & les commencemens de l'automne, que dans les premiers tems du regne de ces fievres.

X X I X. De ce scorbut, qui est si fort fixé dans les gencives, dans le pharynx, & dans la base de la langue, & dont j'ai vû des effets étonnans, il s'est produit des peripneumonies d'hiver, qui commencent à présent à se beaucoup manifester.

X X X. Ce seroit passer d'une maladie à une autre que d'entreprendre de discourir des moyens de les guérir, aussi bien que le scorbut; c'est pourquoi j'en remettrai la cure à d'autres ouvrages; & je finis ce dernier chapitre par une derniere observation. C'est que j'ai vu tellement confirmer ce que j'ai avancé du séjour que font dans nos entrailles les matieres morbifiques, & des divers caracteres qu'elles prennent avant que de se manifester, que j'ai remarqué qu'à mesure que les saisons se sont succédé, & ont changé en se succédant, les Fievres

Malignes ont beaucoup changé dans l'ordre & la qualité de leurs symptômes. Je ne rapporterai point ici ce que j'en ai rapporté dans les chapitres précédents; mais j'ajouterai que, quelques changements qu'elles affectent, elles tiennent toujours de leur premiere constitution. C'est toujours d'un amas d'humeurs âcres, & grossieres, qu'elles tirent leur origine. Il est naturel que plus il a séjourné dans les entrailles, & par son séjour s'est fermenté, exalté, rarefié, plus il fournit de principes actifs, qui, au lieu de se condenser dans le cerveau, en distillent, & tombent dans la poitrine; ensorte que nous verrons à l'avenir autant de rhumatismes, de rhumes, de peripneumonies d'hiver, & de dysenteries pendant l'hiver & le printems prochain, que nous avons vû de pourpres & de douleurs de tête. Funestes prognostics; mais par malheur trop fondés sur les regles d'une juste Etiologie.

XXXI. Mais ne pourroit-on point prévenir de si grands maux, & la science qui les fait prédire n'apprendroit-

telle point à les empêcher ? Purgez-vous dans les décours ; affectez de le faire à la fin de l'automne, & ne transportez, s'il se peut, rien des vieux fonds d'une saison dans une autre. Au surplus consultez des Medecins habiles, leurs livres n'en disent jamais assez ; & le sçavoir faire est toujours au-dessus de la leçon. L'usage, l'expérience, sont des dons qui ne se peuvent communiquer, & l'intelligence de l'Auteur surpasse la bonté de son ouvrage. C'est pourquoi les livres ne sont bons qu'à reveiller notre attention ; à nous indiquer les choses & les lieux ; à nous aider à les atteindre avec de bons yeux ; en un mot, les livres doivent apprendre aux sçavants à faire mieux, & aux autres à consulter les sçavants, & à redouter tous ceux qui ont la témérité d'essayer au dépens d'autrui les moyens de se rendre habiles. Tous essais, toutes copies, sont d'un dangereux usage.

XXXII. Ainsi j'aurois pû préparer ici un magnifique triomphe à l'émétique, si j'avois prétendu rapporter tout ce que j'ai observé de ses bons effets. Le nombre de ceux aux-

quels je l'ai donné avec ſuccès eſt ſi grand, qu'il paroîtroit exageré ſi je le diſois. J'ai mieux aimé rapporter quelques-uns des principaux évenemens dans leſquels ſon défaut a été malheureux, ou ſon uſage inutile, pour avoir été donné trop tard. On tire plus de ſecours des diſgraces, en matiere de maladies, que des meilleurs ſuccès. On connoît ce qui a manqué, & l'on peut le fournir dans la ſuite. Les bons ſuccès ſont preſque toûjours équivoques, parceque la nature y a trop de part. En un mot, quoi qu'on en diſe, il en eſt des Maladies à peu près comme des combats, où le vaincu a fait ſouvent de plus grandes choſes que le vainqueur. On tire de ſon deſeſpoir des reſſources infinies, & l'on ſe ſurpaſſe ſouvent avant que de l'être à la fin par l'accablement de la multitude.

FIN.

*De l'Imprimerie de PH. N. LOTTIN, rue S. Jacques.*

## Traité du Pouls.

Traité du Pouls, *ou des connoissances qu'on peut acquérir par son moyen, & des autres signes qui doivent y être joints pour juger de ce qui se passe dans les hommes.*
Préface. iij
*Dialogue I. Des causes méchaniques du Pouls, & de ses différences.* pag. 1.
*Dialogue II. De l'Union de l'ame & du corps, de l'instinct des bêtes, des regles de la Physionomie par rapport au Pouls.* 79
*Dialogue III. De la signification du Pouls, & des autres signes qui doivent lui être joints.* 188

## Traité des Fievres Malignes.

Dissertation *sur les Fievres Malignes qui regnent dans les saisons de l'été, & de l'automne.* 261

*Epître Dédicatoire* 263
CHAP. I. *Idée générale des Fievres malignes, & particulierement de celles de cette année* (1710). 276
CHAP. II. *De la cause des Fievres Malignes en général, & en particulier de celles de cette année.* 291
CHAP. III. *Que les causes des Fievres Malignes sont long-tems à s'engendrer, & à se préparer, avant que d'être en état d'agir.* 308
CHAP. IV. *Que c'est dans l'estomac, & dans les entrailles, que s'engendre la matiere des Fievres Malignes, & spécialement de celles d'aujourd'hui.* 320



## *APPROBATION.*

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *Dissertation sur la petite Vérole, l'Epilepsie, la Dysenterie, les Coups de soleil, & le Pouls, &c.* je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 20 Juillet 1743.

CASAMAJOR.

## *PRIVILEGE DU ROI.*

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amée la Veuve DENIS-ANTOINE PIERRES, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'elle désireroit faire imprimer, & donner au Public, un manuscrit qui a pour titre : *Dissertation sur la petite Vérole, l'Epilepsie, la Dysenterie,*

*les Coups de soleil, & le Pouls, &c. par M. Hunauld*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires: A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer les ouvrages ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera; & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, corrections, changemens ou autres, sans la permission expresse & par écrit de l'Exposante, ou de ceux qui auront droit d'elle à peine de confiscation des exem-

plaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Exposante, & de tous dépens dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel desdites Présentes: que l'Impétrante se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Août 1725; & qu'avant que de les exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Châ-

ſeau du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Expoſante ou ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Sécrétaires foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles, le ſixiéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil ſept cent quarante-trois, & de notre Regne le vingt-neuviéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

*Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de Paris, N°. 268. fol. 227. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 23. Février 1744.*

*Signé*, SAUGRAIN, *Syndic*.

## PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut, Notre bien-amée la Veuve DENIS-ANTOINE PIERRES, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'elle désireroit faire réimprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titre : *Dissertation sur les Fievres Malignes qui regnent dans les saisons de l'été & de l'automne, par M. Hunauld. Entretiens sur la Rage, & les Remedes*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires : A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire réimprimer lesdits Livres en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera ; & de les vendre, faire veudre & débiter par tout notre Royau-

me, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Libraires-Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes: que l'Impétrante se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de les exposer en vente, les imprimés qui auront servi de copie à la réimpression desdits Livres seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en

ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le ſieur Dagueſſeau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Préſentes. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande & lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le ſeiziéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil ſept cent quarante-cinq, & de notre Regne le trentiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON.

*Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 496. fol. 431, conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le 8 Octobre 1745.*

*VINCENT, Syndic.*

## *CATALOGUE.*

TRAITÉ des maladies les plus fréquentes, & des remedes propres à les guérir, par M. Helvetius. 2 vol. *in*-12.

Le même. 2 vol. *in*-8°.

Maladies des yeux, par M. de Saint-Yves. *in*-12.

Opération de la Charriere. *in*-12.

Abrégé Anatomique Dheiftere. *in*-12.

Emenologie ou Traité de l'évacuation ordinaire aux femmes, par M. Freind, & traduit par M. Deveaux. *in*-12.

Traité des maladies des enfans, par M. Deveaux. *in*-12.

Traité des maladies de poitrine, par M. Crendal *in*-12.

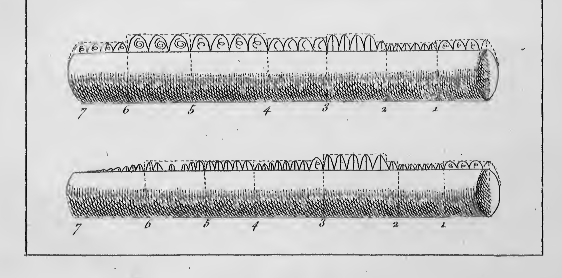
Obfervations fur la Pierre, en particulier fur les effets du remede de M[lle] Stephens. 2. vol. *in*-12.

Traité des Médicamens de M. Boerrave. *in*-12.

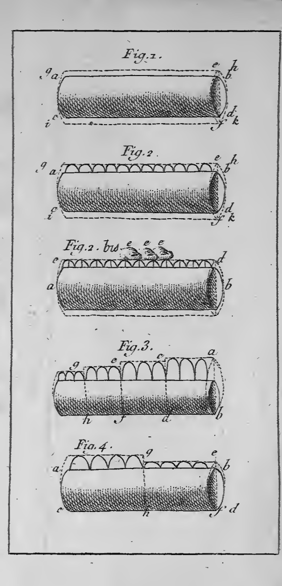
Maladies des os, par M. Petit. 2 vol. *in*-12.

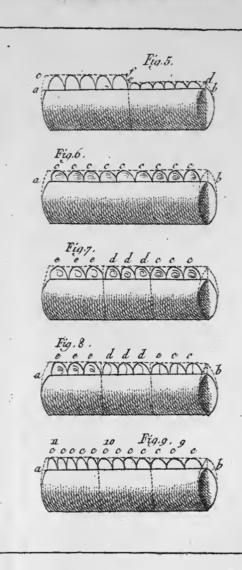
Cours de Chirurgie, par M. Cols-Villars. 6 vol. *in*-12.

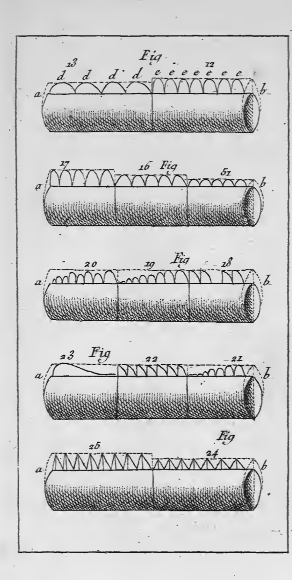
On trouve chez la même toutes fortes de Livres de Médecine & de Chirurgie.



7
6
5
4
3
2
1
7
6
5
4
3
2
1


Fig.1.
g a
e h
b
d
i c
f k
Fig.2.
g a
e h
b
c
i
d
f k
Fig.2. bis
e e e
c
d
a
b
Fig.3.
g
e
c
a
h
f
d
b
Fig.4.
a
g
e
b
c
h
f d


Fig.5.
c
f
e
d
a
b
Fig.6.
c c c c c c c c c
a
b
Fig.7.
e e e d d d c c c
Fig.8.
e e e d d d c c c
a
b
Fig.9.
11
10
9
c c c c c c c c c c c c c c c
a
b


Fig
13
d
d
d
d
e e e e e e e
12
a
b
17
16 Fig
51
a
b
20
19
Fig
18
a
b
23
Fig
22
21
a
b
Fig
25
24
a
b